

INSTRUCTIONS

POUR LES JEUNES DAMES

Qui entrent dans le MONDE, se
MARIENT,

Leurs devoirs dans cet E T A T, &
envers leurs ENFANS.

Pour servir de suite au MAGASIN des
ADOLESCENTES.

P A R

M. LE PRINCE DE BEAUMONT.

T O M E I.

A L O N D R E S,

Chez J. N O U R S E, Libraire du ROI,
vis-à-vis Catherine-Street, dans le Strand.

M D C C L X I V.

INSTRUCTIONS

POUR LES

JEUNES DAMES

Qui entrent dans le Monde, &c.

MARTELL

Leurs devoirs dans l'ÉTAT &c.

écrits par M. MARTELL

Pour servir de guide à la jeunesse des

ADOLESCENTES.

PAR

M. le Prince de BEAUMONT.

TOME I.



A LONDRES

Chez J. NEAUME, Libraire du Roi,

vis-à-vis Catherine Street, dans le Strand.

MDCCLXXIV

A

MADAME la COMTESSE
D'E GREMONT,
ET A MADAME
GRENVILLE.
MESDAMES,

SI je Vous eûsse donné cette preuve de mon respect pendant mon séjour en Angleterre, j'eûsse peut-être été soupçonnée de chercher à me faire des protectrices en flattant Vos talents & le digne emploi que Vous en faites. Le sang illustre dont Vous sortés, le rang où le mérite a élevé Vos Epoux, pouvoient donner de la vraisemblance à ces soupçons. Ils tombent d'eux-mêmes en considé-

Epître dédicatoire.

rant les circonstances dans lesquelles je Vous offre cet ouvrage. Je ferai absente plusieurs années; ma santé m'en impose la loi, & si le Ciel permet que je révoïe les bords de la Tamise, mon âge ne me permettra plus d'y travailler comme par le passé. On ne pourra pas non plus m'accuser d'avoir suivi les mouvemens d'une inclination aveugle. Tout le monde fait à la vérité que malgré la distance qui me séparoit de Mylady EGREMONT, j'avois osé prendre pour elle les sentimens de l'amitié la plus respectueuse, qu'elle me l'avoit permis, qu'elle m'avoit même honoré du titre de son amie dans des Lettres que je conserve chèrement. Mais je n'ai pas eû l'honneur de connoître Madame GRENVILLE, à qui je prens la liberté de présenter le même tribut.

J'ose

Epître dédicatoire.

J'ose encore affirmer, Mesdames, que j'ai parfaitement oublié Votre crédit & Vos titres. Je cherchois des mères gouvernantes de leurs enfans pour autoriser par leurs exemples les efforts que je fais pour engager un grand nombre de mères à le devenir. Voilà le seul motif de cet Epître. Vous êtes vraiment, Mesdames, les mères des enfans que Vous avez mis au monde, & malgré les occupations indispensables que Vous procure le rang que Vous occupés, Vous trouvés les moyens de travailler à la culture de leur esprit & à la formation de leur cœur. Témoin oculaire des soins & des talens de l'une de Vous, Mesdames; certaine par des témoignages non-suspects des attentions & de l'application constante de l'autre au grand ouvrage de l'éducation de

Epître dédicatoire.

ses enfans, j'ai toujours été pénétrée pour Vous des sentimens du plus profond respect. J'espère qu'on dira de Vous, Mesdames, ce que le St. Esprit dit de la femme forte : Elle a vû que son travail étoit bon, & elle en a goûté le fruit. Vos aimables enfans joindront aux graces extérieures les dons de l'âme : on admirera en eux les lumières de l'esprit, l'excellence du caractère, & la bonté du cœur. J'ai eû l'honneur de voir les germes de tous ces précieux avantages. Ils sont cultivés par des mains habiles & attentives. Vous recueillerez dès cette vie au centuple le fruit de vos travaux. Vos filles marcheront sur vos traces, & ambitionneront dans le tems la glorieuse qualité de Gouvernantes de leurs enfans, que Vous mérites à si juste titre. Vos fils qui, contre l'usage,
ont

Epître dédicatoire.

ont partagé Vos soins, marcheront
sur les traces de leurs pères, &
rempliront comme eux avec éloge
les premières places dans l'Etat.
Heureuse d'avoir pû trouver l'oc-
casion de Vous payer le juste tri-
but que Vous mérites, & de pou-
voir rendre publics les sentimens
du plus profond respect avec le-
quel je suis,

MESDAMES,

Votre très-humble & très-

obéïssante Servante,

MARIE LE PRINCE DE BEAUMONT.

AVERTISSEMENT.

Pourquoi Dieu vous a-t-il mis au monde ? demande-t-on aux enfans en leur apprenant les premiers élémens du Christianisme. On leur apprend à répondre : *pour la connoître, l'aimer, le servir, & par ce moyen parvenir à la vie éternelle.* Si un Payen venoit parmi nous, qu'il considérât la manière dont on élève la jeunesse, & qu'on lui demandât ensuite : pour quelle fin croyés-vous que ces enfans sont venus au monde ? il répondroit assurément d'après vos usages, pour faire fortune, pour briller dans le monde, pour y acquérir de la réputation, pour parler les langues étrangères, pour se divertir. Je défie qu'il soupçonne que nous avons une autre fin. Les parens le soupçonnent-ils ? Je ne le crois pas. Quel est le père qui voulant faire de son fils un Jurisconsulte, ne l'applique pas de bonne heure à l'étude des loix ? Vainement le jeune homme se plaint-il de passer les trois quarts de sa vie collé sur des livres désagréables. S'il est petit, on le fouëtte pour forcer son application ; s'il est grand, on lui répète les grands mots de gloire, de réputation, de fortune, & on parvient à l'engager à surmonter les répugnances les plus fortes. Que ne chan-
ge-

Avertissement.

ge-t-on cette demande du Catéchisme pour en substituer une conséquente à la conduite qu'on tient à leur égard ? car de me dire qu'on charge quelqu'un de leur instruction à l'égard de cette fin, je demanderois au père & à la mère, s'ils s'en rapporteroient ainsi aux maîtres qui enseignent les sciences profanes, sans s'être assurés de leur capacité, sans veiller sur leurs progrès, & sans s'inquiéter de leurs succès ?

Il y a plus, je travaille depuis douze ans à instruire leurs enfans en conséquence de cette réponse du Catéchisme. Qu'y ai-je gagné ? quelques souscriptions arrachées par importunité, la réputation d'une prude ridicule qui veut faire une règle nouvelle, & inventer des pratiques trop austères qui ne sont pas faites pour des gens de qualités qui doivent vivre dans le grand monde. Mais est-ce pour vivre dans ce grand monde que Dieu vous a mis sur la terre, vous & vos enfans ? Ou donnés un démenti formel à cette réponse du Catéchisme, ou convenés qu'au lieu d'en dire trop, je n'en dis pas assez. Pour vous en convaincre, réfléchissez sur ces paroles.

Dieu vous a mis au monde pour le con-
noître. Croyés-vous donc que cette divine
connoissance demande moins de tems,
moins de soins, moins d'application que l'é-
tude des langues, de la musique, de la
danse,

AVERTISSEMENT.

Pourquoi Dieu vous a-t-il mis au monde ? demande-t-on aux enfans en leur apprenant les premiers élémens du Christianisme. On leur apprend à répondre : pour le connoître, l'aimer, le servir, & par ce moyen parvenir à la vie éternelle. Si un Payen venoit parmi nous, qu'il considérât la manière dont on élève la jeunesse, & qu'on lui demandât ensuite : pour quelle fin croyés-vous que ces enfans sont venus au monde ? il répondroit assurément d'après vos usages, pour faire fortune, pour briller dans le monde, pour y acquérir de la réputation, pour parler les langues étrangères, pour se divertir. Je défie qu'il soupçonne que nous avons une autre fin. Les parens le soupçonnent-ils ? Je ne le crois pas. Quel est le père qui voulant faire de son fils un Jurisconsulte, ne l'applique pas de bonne heure à l'étude des loix ? Vainement le jeune homme se plaint-il de passer les trois quarts de sa vie collé sur des livres désagréables. S'il est petit, on le fouëtte pour forcer son application ; s'il est grand, on lui répète les grands mots de gloire, de réputation, de fortune, & on parvient à l'engager à surmonter les répugnances les plus fortes. Que ne chan-
ge-

Avertissement.

ge-t-on cette demande du Catéchisme pour en substituer une conséquente à la conduite qu'on tient à leur égard ? car de me dire qu'on charge quelqu'un de leur instruction à l'égard de cette fin, je demanderois au père & à la mère, s'ils s'en rapporteroient ainsi aux maîtres qui enseignent les sciences profanes, sans s'être assurés de leur capacité, sans veiller sur leurs progrès, & sans s'inquiéter de leurs succès ?

Il y a plus, je travaille depuis douze ans à instruire leurs enfans en conséquence de cette réponse du Catéchisme. Qu'y ai-je gagné ? quelques souscriptions arrachées par importunité, la réputation d'une prude ridicule qui veut faire une règle nouvelle, & inventer des pratiques trop austères qui ne sont pas faites pour des gens de qualités qui doivent vivre dans le grand monde. Mais est-ce pour vivre dans ce grand monde que Dieu vous a mis sur la terre, vous & vos enfans ? Ou donnés un démenti formel à cette réponse du Catéchisme, ou convenés qu'au lieu d'en dire trop, je n'en dis pas assez. Pour vous en convaincre, réfléchissez sur ces paroles.

Dieu vous a mis au monde pour le con-
noître. Croyés-vous donc que cette divine connoissance demande moins de tems, moins de soins, moins d'application que l'étude des langues, de la musique, de la danse,

Avertissement.

danse, &c. ? Répondés-moi, vous, pères & mères de familles, si soigneux de faire cultiver les talens de vos enfans : est-ce en qualité de maîtresse de morale que vous me les avés confié ? Je me suis bien gardée de prendre ce titre ; je serois morte de faim. Il a fallû m'envelopper dans & sous les titres de maîtresse de langue Françoisse, d'histoire & de géographie.

Mais ce n'est pas assés de s'instruire de ce qu'on doit croire ; il faut aussi savoir ce qu'on doit faire pour servir Dieu. Vous ne le servirez jamais comme il faut, à moins de vous être pénétrés par la méditation de l'Evangile, de la pureté de sa morale, de la nécessité de sa pratique. C'est faute de cette conviction que vous alléguez à chaque moment les usages & les maximes du monde pour éluder les préceptes de l'Evangile.

On m'a dit mille fois, vous voulés donc que nous renoncions à tout ? C'est le grand refrain, car on voudroit accommoder Dieu & les plaisirs, comme si Jésus-Christ n'avoit pas dit expressement : *On ne peut servir deux maîtres*. Ce n'est pas moi qui ai porté cette sentence ; c'est celui qui vous a créé, & qui est en droit de disposer d'une vie qui lui appartient. Mais pourquoi cette sentence paroît-elle dure ? C'est qu'on ne réfléchit pas au but où nous conduit la con-

nois-

Avertissement.

noissance, le service & l'amour de Dieu ; c'est à la vie éternelle, à l'éternité bienheureuse. Peut-on balancer à faire plutôt le plus que le moins pour parvenir à une telle fin ? On multiplie les précautions lorsqu'il est question des affaires temporelles ; on aime mieux prendre vingt mesures souvent inutiles que d'en manquer en un seul article. Il n'y a que pour parvenir à la vie éternelle où l'on veut se borner au strictement nécessaire, sans penser qu'on manque presque toujours d'atteindre le but quand on ne vise pas plus loin.

J'exhorte mes Lectrices à se pénétrer de ces grandes vérités avant de lire mon ouvrage ; alors elles ne m'accuseront pas d'avoir présenté aux jeunes personnes des devoirs trop austères. Si pourtant on continuoit à les trouver tels, qu'on s'en prenne à Jésus-Christ ; c'est lui qui a donné l'Evangile : je n'ai fait qu'engager mes écolières à y faire attention.

J'avertis ici le Public de ne point chercher les originaux de mes Interlocutrices. Elles ne sont ni aussi bonnes, ni aussi méchantes que je les peints ici. J'ai pris le fonds des caractères de mes écolières, sans m'assujettir à ne dire que ce qui s'est passé entre elles & moi. J'ai brodé sur un fond réel, ainsi point d'applications malignes : d'ailleurs, plusieurs de ces noms n'ont point de maîtresses ; ce sont des personnages absolument imaginaires.

Avertissement.

Il y a deux ou trois endroits où l'on pourroit m'accuser d'avoir manqué à la règle que je m'étois prescrite par rapport à la religion ; mais ce ne sera que faute de réfléchir. Autre chose est de parler de religion à mes écolières, autre chose de la justifier quand on leur apprend à la calomnier.

Adorés-vous les images, comme on dit que le font les Papistes ? me dit une d'elles qui l'avoit entendu dire chès elle. On sent bien que mon silence eût été scandaleux. Il a fallu répondre, & je l'ai fait en assurant que mon Eglise étoit calomniée ; qu'elle avoit en horreur l'idolatrie, & qu'en protestant que je ne croyois dans les images aucune divinité, ni aucune vertu ; que l'honneur que je leur rendois, se rapportoit entièrement à l'objet qu'elles représentent, je ne faisois que répéter la doctrine de l'Eglise Romaine, telle qu'elle est dans tous les Catechismes. Si mes écolières m'eussent crû capable de professer une religion où l'on toléroit l'idolatrie, elles étoient trop instruites pour ne m'avoir pas en horreur aussi bien que mes instructions. Si les parens ou autres ne leur avoient pas suggéré trois ou quatre questions de cette espèce, je n'y aurois pas répondu, comme la conscience, l'honneur, la justice & la vérité me forçoient de le faire.



SUITE DU
MAGASIN
DES
ADOLESCENTES.

CINQUIEME PARTIE.

Première Journée.

Madem. B O N N E.

LADY *Charlotte*, continués l'histoire du nouveau testament, mais auparavant, Mesdames, élevons notre cœur à Dieu, faisons un acte de foi sur la divinité de la *St^e*. Ecriture; demandons avec ardeur les lumières du *St. Esprit*, afin de profiter de ce que nous allons entendre;

Tom. I.

A

c'est

c'est à quoi on ne doit jamais manquer avant de lire le St. Evangile, nous avons en tout tems besoin du secours de Dieu, mais surtout pour profiter de sa parole, sans quoi, elle frapperoit nos oreilles sans passer jusqu'à nos cœurs. Souvenés-vous que la parole de Dieu n'est jamais sans effet, elle endurecit ceux qu'elle ne convertit pas; tremblons dans la crainte de lui voir opérer chez nous cet effet terrible.

Lady CHARLOTTE.

Il y avoit dans ce tems-là un empereur Romain, nommé *Auguste*, qui envoya ordre dans tous les païs de son empire de faire un dénombrement des peuples; chacun devoit aller faire écrire son nom dans le lieu d'où sa famille étoit originaire. Pour obéir à cet ordre, *Joséph & Marie* se mirent en chemin pour aller faire écrire leurs noms dans la petite ville de Bethléem de Juda. *Marie* étoit alors prête d'accoucher. Etant arrivés, ils ne trouvèrent point de place dans les hotelleries, car il y avoit beaucoup d'étrangers; & comme on voyoit que *Joséph & Marie* étoient pauvres, personne ne voulut s'incommoder pour eux : ils furent donc contrains de se retirer dans

une



une étable où il y avoit un bœuf & un âne, & ce fut là que *Marie* mit au monde un enfant qui étoit en même tems son fils & le fils du père Eternel. Il y avoit tout proche de cette étable des bergers qui gardoient leurs troupeaux, tout d'un coup ils virent une grande lumière, & plusieurs Anges qui chantoient : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, & paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.* Un de ces Anges leur dit auffi : ne craignez point, je vous annonce une grande nouvelle & le sujet d'une grande joye ; c'est qu'aujourd'hui dans la ville de *David*, il vous est né un Sauveur qui est le Christ & le Seigneur ; voici la marque à laquelle vous le reconnoîtrez. Vous trouverez un enfant émaillotté & couché dans une crèche. Les bergers obéirent à l'Ange, & vinrent à Bethléem où ils virent le Sauveur. Cependant, *Marie* conservoit toutes ces choses en elle-mêmes, & les repassoit dans son cœur, & les bergers s'en retournèrent en louant & glorifiant Dieu.

Madem. BONNE.

Avouez, Mesdames, que cette histoire est bien belle; mais n'oublions pas de faire

les importantes réflexions qu'elle occasionne. Voyons, Lady *Mary*, les bonnes pensées qu'elle a fait naître dans votre esprit.

Lady MARY.

J'ai grande pitié de *Marie* & de *Joséph* qui ne trouvèrent pas une pauvre petite chambre pour coucher, & qui furent obligés d'aller dans une étable avec les bêtes. Voilà qui est décidé, je veux avoir toute ma vie une grande compassion pour les pauvres; quand j'en verrai, je me souviendrai de cet Evangile, & je dirai: Jésus étoit pauvre comme ces gens-là; je veux les assister pour l'amour de lui, & comme si c'étoit lui-même.

Lady TEMPETE.

Mais, ma Bonne, pourquoi Dieu, à qui les miracles ne coutent rien, & qui envoyoit des Anges aux bergers, ne fit-il pas un prodige pour faire connoître aux gens de Bethléem que cette pauvre femme qu'ils ne vouloient pas recevoir, alloit mettre au monde le créateur du ciel & de la terre?

Ma-

des ADOLESCENTES. 5

Madem. BONNE.

Je vous l'ai déjà dit, mes enfans, Jésus-Christ venoit sur la terre, non seulement pour être notre Sauveur, mais aussi pour être notre docteur & notre modèle ; c'est-à-dire, pour nous instruire par ses paroles & par son exemple. Le monde qui est l'ennemi de Jésus, a horreur de la pauvreté & des pauvres ; il dit que ceux-là sont heureux qui ont beaucoup d'argent & toutes leurs commodités ; qui logent dans de belles maisons, qui peuvent entretenir un grand nombre de domestiques. Jésus au contraire nous dira bientôt : *heureux les pauvres, heureux ceux qui souffrent, qui sont persécutés, méprisés.* En attendant qu'il nous enseigne ces grandes vérités par ses paroles, il nous les apprend par son exemple. Il choisit, comme je l'ai déjà remarqué, une mère pauvre, une étable pour son palais, de pauvres bergers pour ses premiers adorateurs ; il semble nous dire par là : ne craignez-point la pauvreté & les souffrances, vous qui êtes mes enfans, mes disciples, mes favoris : si les richesses & les plaisirs étoient de vrais biens, je les aurois donné à ma mère & à Joseph ; j'aurois enrichi tout d'un coup

ces bergers, qui par l'innocence de leur vie m'étoient agréables ; je leur aurois donné le moyen de ne pas passer la nuit dans les champs exposés à toutes les injures de l'air ; mais encore une fois, les richesses & les plaisirs ne sont pas les vrais biens, & mes disciples, c'est-à-dire, les chrétiens ne doivent pas s'y attacher.

Lady S E N S E' E.

En vérité, ma Bonne, vous me faites trembler ; je ne suis pas une vraie chrétienne, il n'y en a point, ou presque point dans le monde : qui sont ceux qui aiment & estiment ce que Jésus a aimé & estimé.

Madem. B O N N E.

Presque personne, ma chère, l'amour des faux biens s'est emparé de tous les cœurs ; mais vous qui êtes encore jeunes, hâtes-vous de devenir de vraies disciples de Jésus ; vous êtes riches, soyés pauvres de cœur, en ne vous attachant pas à ces faux biens ; loin d'en souhaiter d'avantage, d'envier le sort de celles qui sont plus riches que vous, tremblés de n'avoir pas été trouvées dignes d'être pauvres ; que ces gran-

des ADOLESCENTES. 7

grandes maximes du christianisme s'établissent de telle manière dans vos cœurs, que les discours empoisonnés des gens du monde ne puissent les enfacer !

Lady FRIVOLE.

Il me vient une singulière pensée, ma Bonne; si quelqu'un vous entendoit, il diroit que vous voulés nous rendre Méthodistes & nous faire des Saintes. Pensés donc que nous sommes destinées à vivre dans le monde, & qu'on se moquerait de nous si nous ne parlions pas comme les autres.

Madem. BONNE.

Je ne sçai ce qu'on entend par les Méthodistes, ma chère; mais si on donne ce nom à celles qui veulent suivre les maximes de l'Evangile, il faut être Méthodistes, ou aller en enfer choisisés ? Si cela dépend de moi, je vous rendrai des Saintes assurément, & cela n'empêchera pas que vous ne viviez dans le monde en filles de qualité. Ce n'est pas tant par vos discours qu'il faut vous distinguer des autres, que par vos actions, vos pensées & vos désirs. Si le monde se moque de vous, parceque

vous vivés en chrétienne, s'il dit que vous n'avez pas d'esprit, s'il vous méprise; eh bien! Jésus-Christ a été traité comme cela. N'êtes-vous pas trop heureuses de ressembler à votre maître? Qu'elles ont été vos réflexions, *Lady Louise*?

Lady LOUISE.

J'admire comment la providence se joue des desseins des hommes, & trouve le moyen de les faire servir à sa gloire & à ses vûes. Dieu avoit décidé de toute éternité que Jésus devoit naître dans la ville de Bethléem, les Prophètes l'avoient ainsi annoncé; cependant *Joséph & Marie* vivoient assés loin de cette ville, & sans un ordre exprès de Dieu, il n'étoit pas naturel que *Marie* cherchât à y venir faire ses couches. Cet ordre exprès, Dieu le lui donne-t-il? Non. Dieu suit presque toujours l'ordre naturel, & sans recourir au miracle, il employe les événemens de la vie qui paroissent y avoir le moins de rapport à les faire réussir. Le dénombrement selon les vûes d'*Auguste* est un ouvrage de sa vanité ou de sa politique, & peut-être de tous les deux. Dieu s'en sert pour conduire *Joséph & Marie* dans l'endroit

droit où devoit naître le Messie, pour accomplir ce qu'en avoient prédit les Prophètes.

Madem. BONNE.

Votre réflexion est excellente, ma chère, & ce n'est que faute de la faire souvent que nous nous sentons troublé dans les divers événemens de la vie. Donnés-moi bien toute votre attention, Mesdames; ce que je vais vous dire est de la dernière conséquence. Nous disions il y a quelque tems que Dieu nous a faites pour être heureuses, comment ce bonheur peut-il compatir avec la méchanceté des hommes qui très-souvent cherchent à nous nuire? Je conviens avec vous que la plupart de ceux qui nous environnent, conspirent contre notre bonheur; mais je soutiens en même tems que tous leurs efforts sont impuissans. Il y a quelques années qu'un fort honnête homme se trouva attaqué d'une maladie de langueur, à laquelle tous les médecins ne connoissoient rien; dans cet état un homme qui étoit son ennemi, l'attendit le soir au coin d'une rue pour l'assassiner, & lui passa son épée au travers du corps. Miss

A 5

Bel-

Bellotte, ne regardés-vous pas cela comme un malheur pour ce pauvre homme ?

Miss BELLOTTE.

Assurément, ma Bonne, c'est toujours un malheur de recevoir un coup d'épée.

Madem. BONNE.

Point du tout, ma chère, la maladie de cet homme étoit un abcès dans le foye qui l'auroit fait mourir en très-peu de tems. Ce coup d'épée fit crêver cet abcès & le guérit entièrement. Remarqués deux choses dans cet événement, Mesdames : le crime de l'affassin qui veut tuer son ennemi, & la manière dont Dieu détermine le coup pour sauver la vie de cet homme ; il en est de même de tous les événemens de la vie qui paroissent les plus facheux ; Dieu laisse agir librement les causes secondes, & les dirige toujours pour le bien de ceux même à qui les hommes veulent nuire.

Lady VIOLENTE.

Fort bien, ma Bonne ; mais les coups d'épée qui crèvent les abcès sont bien rares,

res, & ceux qui tuent, fort communs. Si cet homme, au lieu de percer le foye de son ennemi, lui eut percé le cœur, qu'aurez-vous à dire, voudriez-vous nous persuader que cet événement eût été heureux pour la mort ?

Madem. BONNE.

Non, ma chère, je ne vous le dirois pas ; mais Jésus-Christ vous le dira dans l'Evangile : *Ne craignés-point*, nous dit-il, *ceux qui peuvent tuer le corps*. La crainte est un mouvement naturel, une passion que Dieu a mise en nous, pour nous faire éviter tout ce qui peut nous nuire ; Dieu ne peut se contredire lui-même, & vouloir en même tems que nous craignons & ne craignons pas le mal : il nous dit de ne pas craindre la mort, donc la mort n'est point un mal ; recevoir un coup d'épée, n'est point un malheur, & si Dieu permet qu'il tue un homme, c'est très-sûrement que la mort pour cet homme étoit meilleure que la vie ; peut-être étoit-il au moment de succomber à une tentation, ou d'éprouver des peines contre lesquelles son courage n'eut pas été assés fort. Je me souviens d'une pensée qui me frappa à la

mort de ma mère; je n'avois qu'onze ans, & pourtant la bonne éducation que j'avois reçue, me suggera des pensées très-justes. Ma mère à trente-trois ans, avec le corps le mieux constitué, la santé la plus forte, se cassa une veine en jouant, & mourut sans maladie, après avoir perdu tout son sang. Tout le monde la plaignit, excepté moi; nous touchions au moment d'une grande pauvreté, & je soutins toujours que la mort de ma mère étoit un événement heureux pour elle, puisqu'il l'arrachoit à la douleur que lui auroit causé la dispersion de ses enfans, & l'impossibilité de les établir selon leur état.

Miss CHAMPETRE.

Je conviens de cela, ma Bonne; mais la vie que Dieu vous laissoit, étoit donc un mal pour vous, suivant ce principe, puisque vous restiés exposée à des maux que vous croyés plus insupportables que la mort?

Madem. BONNE.

Ils me paroissoient tels, mais ce n'est pas une preuve qu'ils le fussent en effet, & la suite m'a fait voir que cette pauvreté
que

que je trouvois si redoutable, a été la mère de mes talens & de tous ceux de mes frères & sœurs. Soyés donc certaine, Mesdames, que tous les événemens sont entre les mains de Dieu qui fait les faire servir à l'accomplissement de ses desseins sur ses créatures, comme il fit servir la vanité d'*Auguste* à l'accomplissement des prophéties, & en conséquence de cette certitude, soyons tranquilles au milieu des accidens les plus facheux; puisqu'ils sont employés par la main d'un père infiniment bon & sage. Lady *Lucie*, l'Evangile qu'on vient de nous répéter, ne vous a-t-elle rien inspiré ?

Lady LUCIE:

Un grand respect pour les ordres de mes supérieurs. Jésus-Christ même avant sa naissance nous apprend qu'il faut obéir à nos maîtres, quelques méchans qu'ils soyent; puisqu'il inspire à sa mère & à *Joséph* d'obéir à l'extravagant ordre d'*Auguste*, qui ne craint pas pour satisfaire son caprice, de troubler presque toute la terre en obligeant un grand nombre de personnes à faire des voyages pénibles, & qui

devoient extrêmement déranger les affaires des pauvres.

Madem. BONNE.

Cette réflexion est encore très-importante. Remarqués, Mesdames, un des plus beaux caractères de la religion chrétienne, un caractère qui prouve sa divinité. Elle met & conserve le bon ordre dans l'univers, en nous faisant une loi inviolable de l'obéissance que nous devons à nos maîtres. Que la terre deviendrait un séjour tranquille, si elle n'étoit peuplée que par des chrétiens !

Miss SOPHIE.

L'Europe est toute peuplée de chrétiens, cependant elle n'est pas plus tranquille que les autres parties du monde.

Madem. BONNE.

Avés-vous oublié, ma chère, ce que c'est d'être chrétienne ? & si vous vous en souvenés, osés-vous dire que l'Europe est peuplée de chrétiens ? Je le répète mon enfant, & je le répéterai jusqu'à mon dernier

nier soupir : tous ceux qui disent qu'un homme de cœur ne doit pas souffrir une injure, qu'il est déshonoré s'il ne se vange pas, ne sont pas chrétiens; ceux qui croient qu'il est heureux d'être riche, estimé, honoré, ne sont pas chrétiens; ceux qui ne pensent qu'à se divertir, qui sont occupés depuis le matin jusqu'au soir des moyens de se procurer des amusemens, ne sont pas chrétiens; les avares, les dissipateurs, les médifans, les gourmands, les paresseux, les voluptueux ne sont pas chrétiens; & ce n'est que parceque tous ces gens-là ne sont pas chrétiens, que la terre est un séjour triste & misérable.

Lady SOPHIE.

Eh bien, par exemple, ma Bonne, je me trouve presque en tout opposée à vos sentimens; vous disiez, il n'y a qu'un moment que Dieu dirigeoit absolument tout ce qui arrive, je le crois comme vous dans les choses de conséquence; mais mon'gand tombe à terre, dois-je penser que Dieu se mêle de cela? je joue aux cartes avec mes sœurs, je leur gagne un shelin, est-ce Dieu qui leur a envoyé de mauvaises cartes & à moi des bonnes? C'est avilir Dieu que
de

de le charger de ces bagatelles. (a) Vous dites actuellement, que la terre est un séjour triste & misérable, & moi, je la trouve un lieu si agréable que si Dieu m'en laissoit la maitresse, je ne voudrois pas d'autre paradis que d'y vivre telle que j'y suis à présent.

Madem. BONNE.

Bouchés vos oreilles, Mesdames, pour ne pas entendre de tels blasphêmes, ou plutôt élevons toutes ensemble notre coeur à Dieu, & conjurons le d'avoir pitié de l'aveuglement de cette pauvre enfant. Oui, ma chere, vous êtes dans l'état le plus digne de compassion. Pauvre insensée, qui renonceroit, s'il lui étoit possible, à la possession de son Dieu qui doute de sa providence ! Mais vous ne me surprenés pas dans l'instant même où vous me faites frémir. Le plaisir est votre idole ; quoique dans l'âge le plus tendre, vous vous y êtes livrée avec une fureur qui a déjà obscurci vos lumières

(a) Ce discours fait frémir ; malheureusement il n'est point une fiction, il m'a été fait mot à mot. Une dame s'est moquée de moi, parceque je lui disois de demander à Dieu de bons domestiques, Cependant elle passe pour avoir de la piété.

Lumières naturelles, & éteint en votre coeur toute idée de piété; ne croyés pas, pauvre enfant, que le dépit de vous voir d'un autre sentiment que moi, vous attire ces reproches, je n'ai point parlé de moi même, & ce que vous apellés mes sentimens sont ceux de Jésus-Christ; ne me répliqués point, ma chère, je vous vois humiliée, mais vous n'êtes ni touchée, ni convaincue. Toutes ces dames & moi aussi, nous priérons Dieu de vous éclairer; faites de même, pauvre aveugle, pauvre insensée. Lady *Sensée*, où en étois-je ? ce que j'ai entendu a tellement bouleversé ma tête & blessé mon coeur, que je ne fais plus ce que j'avois à vous dire.

Lady SENSEE.

Vous nous diés, ma Bonne, que l'exemple de Jésus-Christ qui obéit à *Auguste*, nous apprend qu'il faut nous soumettre aux Rois, aux magistrats & aux autres personnes qui sont en places.

Miss FRANCISQUE.

Mais, ma Bonne, supposés qu'il vint un Roi qui adorât les idoles & qui voulût
me

me forcer à les adorer aussi, faudroit-il obéir à ce Roi ? ne vaudroit-il pas mieux se revolter contre ce méchant homme & le tuer si l'on pouvoit ?

Madem. B O N N E.

Nous ne sommes obligés d'obéir aux puissances que parcequ'elles nous représentent Dieu sur la terre. Elles cessent de le représenter lorsqu'elles veulent nous forcer à désobéir à Dieu, & par conséquent nous sommes dispensés de leur obéir, en cette occasion seulement: dans tout le reste il faut continuer à leur rester soumis ; mais il ne faudroit pas pour cela chercher à leur faire du mal, ni à les tuer parceque cela n'est jamais permis dans quelques circonstances que ce soit.

Miss F R A N C I S Q U E.

Comment, ma Bonne, si j'étois sûre qu'un homme fût bien méchant & ne vécût que pour faire beaucoup de mal aux autres & à moi-même, est-ce qu'il ne seroit pas permis de le tuer ?

Madem. B O N N E.

Je vais vous répondre par un exemple sensible, ma chère. Je me connois en phy-
siono-

fionomie, & en vous regardant fixement, je m'apperçois que vous ferez un jour très-méchante, ou si cela n'est pas, je crois le voir; je vais donc prendre mon couteau & vous tuer pour éviter tout le mal que vous pourriez faire un jour. Croyés-vous que je fasse une bonne action en vous tuant ?

Miss FRANCISQUE.

Non assurément, ma Bonne, vous vous trompés quand vous croyés que je dois être bien méchante; je ne parle pas d'une supposition, je parle d'un homme qui feroit actuellement bien du mal, & c'est celui-là que je dis qu'on peut tuer. (a)

Madem. BONNE.

Ecoutez bien, mes enfans, il est de certaines règles établies pour le bien de la société,

- (a) Qu'on ne soit point surpris, que je traite cette question, c'est la repetition d'une question qui m'a été faite par mes écolieres l'hiver passé, & surquoi par consequent elles ont besoin d'être instruites, surtout en Angleterre où les enfans entendent leurs parens blamer hautement les actions du Roi & de ses ministres, & en parler avec une licence qui doit faire horreur à tous ceux qui ont quelque amour pour l'ordre. Voilà ce qu'on appelle *la liberté Angloise*.

société, & dont on ne pourroit s'écarter qu'en renversant l'ordre & la sûreté de cette société; en voici la principale, c'est que nous ne sommes point juges des actions de notre prochain, à plus forte raison de celles de nos supérieurs. C'est aux loix & non pas à nous à les punir s'ils sont méchants. Si chacun avoit le droit de punir ceux qu'il regarde comme tels, il faudroit nous sauver dans les bois pour vivre parmi les ours, nous y serions plus en sûreté que dans les villes. Le plus honnête homme du monde est en danger d'être pris pour un méchant par un fanatique, qui en conséquence croira faire une bonne action de te tuer. Laissons à Dieu & aux loix le soin de punir les méchants & ne pensons qu'à ne l'être pas nous-mêmes. Si les personnes qui nous sont supérieures, veulent nous obliger à faire mal, disons leur avec respect, mais fermement comme les apôtres: Jugés vous-mêmes s'il n'est pas plus juste d'obéir à Dieu qu'à vous. Tout le mal qu'il peut nous arriver de pis de cette réponse, c'est qu'on nous maltraite; mais ce n'est point-là un mal réel. Le crime que commettra celui qui nous maltraite mal-à-propos, ne peut jamais nous autoriser à en commettre un en le maltraitant

tant

tant nous-même. Voilà le fondement du christianisme, mes enfans, voilà ce qui en démontre la divinité; mais j'aurai occasion de vous en parler d'avantage par la suite. Je reprendrai aussi ce que j'ai touché en passant par rapport à la providence, lorsque nous en ferons aux leçons que Jésus nous donne à ce sujet dans l'Évangile. Nos réflexions nous ont mené trop loin, Mesdames; il faut remettre à la première fois la suite du saint Évangile, & parler actuellement d'autre chose.

Lady MARY.

Permettéz-moi, ma Bonne, de vous dire un mot. Il vint l'autre jour un gentilhomme dîner avec Papa; on me pria de repeter quelquesunes de vos leçons, malheureusement je parlai des effets de l'électricité, & ce gentilhomme trouva qu'il étoit ridicule de nous entretenir de pareilles choses. Je m'efforçai de chercher des motifs raisonnables du choix que vous aviez fait d'un tel sujet pour une de vos leçons; mais je n'en pus jamais trouver d'autre que votre bonté qui vous fait chercher sans cesse les moyens de nous amuser, & je vous avouë que ce motif ne me parut
pas

pas suffisant pour répondre à ce que disoit cet homme, dont la critique dans le fond me sembloit raisonnable. Car enfin, quel avantage tirerons-nous dans le cours de notre vie, d'avoir connu les effets de l'électricité; il me semble du premier coup d'œil que cela ne peut nous procurer aucun bien. Je suis pourtant persuadée, ma Bonne, que ces motifs que je n'ai pu trouver existent, vous avés eu une autre intention que de nous divertir, j'en suis sûre; car je sais que vous êtes une personne raisonnable qui ne faites rien sans une motif suffisant.

Madem. BONNE.

Vous me faites plus d'honneur que je ne mérite, ma chère; il ne m'arrive que trop souvent de ne point agir comme vous supposés que je le fais toujours, demandés le plutôt à *Lady Sensée*; n'est-il pas vrai, ma chère, que je fais souvent des actions dont vous ne voyés aucun motif raisonnable.

Lady SENSE'E.

Vous êtes bien fine, ma Bonne, & je vois à merveille où vous en voulés venir,
mais

mais pourtant je ne dirai rien, & je vous répond en conscience, que je ressemble à *Lady Mary*; j'ai vu tant de fois que je me trompois lorsque je croyois que vous agissiez sans motif, qu'actuellement je vous en suppose toujours un raisonnable lorsque je ne l'aperçois pas après le plus mur examen. Vous m'allez dire que cela est contre nos principes, qu'il ne faut s'en fier à la raison de personne, & moi, je vous répondrai, que la longue expérience que j'ai faite de vos lumières & de votre bonté, me dispense d'un examen si rigoureux à votre égard.

Madem. BONNE:

Courage, mes enfans, vous ne me gâtes pas mal avec vos louanges; je suis pourtant charmée de la bonne opinion que vous avés de moi parcequ'elle me prouve votre bon coeur. J'avoue même avec vous, qu'après une longue expérience, on peut supposer des motifs justes à une personne qu'on croit éclairée & exempte de préjugés; cependant je le repete: on ne doit s'y fier qu'avec précaution. M'avés-vous devinée, *Lady Louise*, pourquoi ai-je fait cette remarque?

Lady

Lady LOUISE.

Je pense que si; la raison nous engage à nous en rapporter à l'estime qu'une longue expérience nous a donnée de vos lumières, & à nous faire croire que vous avés des motifs justes, lors même que nous ne les voyons pas; il est bien ridicule de murmurer contre la providence, & de trouver à redire à ce que fait le très-haut, parceque nous ne voyons pas le motif de toutes ces œuvres; il doit nous suffire qu'il est infiniment éclairé, puissant & bon, pour nous soumettre sans murmure à tout ce qu'il ordonne.

Madem. BONNE.

A merveille, ma chère; Dieu seul doit être crû sans examen & sans précaution; présentement je vais justifier la bonne opinion que *Lady Mary* a eu de moi au sujet de l'électricité: j'ai eu plus d'un motif dans le choix que j'ai fait de cette matière. J'ai voulu exciter votre foi, vous donner du mépris pour vos propres lumières dans les choses qui regardent la foi, & vous guérir de toutes les puériles frayeurs dans lesquelles on nourrit les personnes du sexe.

Lady

Lady SOPHIE.

Quel rapport, je vous prie, peut avoir la foi avec l'électricité qui est une chose naturelle ? Je vous avoue, ma Bonne, que je ne conçois pas ce rapport.

Madem. BONNE.

Dites le mot, ma chère, vous ne croyés pas qu'il puisse y avoir aucun rapport, & déjà vous m'avés traitée de ridicule & condamnée interieurement.

Lady SOPHIE.

Ah, ma Bonne, pouvés-vous dire cela ?

Madem. BONNE.

Je vous connois, ma chère, & si vous m'en priez beaucoup, je vous apprendrois à vous connoître vous-même, & je ferois l'anatomie de votre petite tête.

Lady SOPHIE.

Dites-moi en conscience, ma Bonne, le tableau que vous me feriez de moi-même, seroit-il bien laid ?

TOM. I.

B

Madem.

Madem. B O N N E.

Passablement, ma chère, votre amour propre en souffrir à beaucoup ; je veux bien vous en prévenir, mais, mon enfant, cet amour propre que je veux écrasser, n'est-il pas le plus cruel de tous vos ennemis ? N'est-ce pas lui qui gâtant vos lumières naturelles, vous fait raisonner comme vous le faisiés il n'y a qu'un moment, qui vous rend insupportable à tout ce qui vous approche, qui fera tout le malheur de votre vie, & qui vous conduira en enfer si vous ne parvenés pas à le détruire ? Ne voilà-t-il pas un bel animal pour être tant menagé ?

Lady S O P H I E.

Animal tant que vous voudrés, ma Bonne, mais tel qu'il est, lui & moi ne faisons qu'une même chose, & vous ne pouvés le maltraiter sans que je ne ressenté tous les coups que vous lui porterez ; mais n'importe, une fois dans ma vie, je veux vous croire sur votre parole, & quoique je ne comprenne pas trop bien quel grand mal il me fait, je consens que vous le traitiés comme vous le jugerés à propos : je l'abandonne à votre discretion, & je vais
me

des ADOLESCENTES. 29

me cacher dans un petit coin, pour n'avoir pas le déplaisir de le voir injurier en face.

Madem. B O N N E.

Je ne lui ferai pas de quartier au moins, je suis impitoyable. Vous avés, ma chère, une presumption qui vous fait regarder vos lumières comme superieurs à celles de tout le monde; si-tot qu'une chose les blesse, vous la traités de ridicule, sans le plus petit examen; vous êtes même si attachée à votre propre sentiment, que vous seriez au desespoir qu'on vous prouvât que vous avés tort, & qu'une erreur de votre façon est une idole chérie, que vous craignés qu'on n'immoie à la verité.

Lady S O P H I E.

Avés-vous le don de deviner, ma Bonne? Je voudrois, suivant ma bonne coutume, me dire à moi-même que j'ai raison, & que vous avés tort; mais en verité cela n'est pas possible, & je vois clairement la justice des reproches que vous me faites. Il est vrai, que j'ai pensé qu'il n'étoit pas possible que l'électricité pût exciter notre foi, & je n'ai dit le mot, je ne comprend pas, que par politesse.

B 2

Madem.

Madem. B O N N E.

Dites-moi, *Miss Champêtre*, qu'est-ce que la foi ?

Miss C H A M P E T R E.

C'est une vertu qui nous fait croire des vérités que nous ne pouvons comprendre.

Madem. B O N N E.

Qu'est-ce qui fait le fondement de notre foi, ma chère, c'est-à-dire, qu'est-ce qui empêche, que notre soumission à des mystères inconcevables ne blesse la raison ?

Miss C H A M P E T R E.

Plusieurs choses, ce me semble. La première est l'idée que la raison nous donne d'un Dieu si grand & si infini, que lui & ses oeuvres sont au dessus de nos perceptions ; la seconde, la connoissance que des expériences journalières nous donnent de notre ignorance & des bornes de nos lumières, qui ne suffisent pas pour nous faire comprendre la cent-millième partie des choses qui nous environnent. De ces deux

deux convictions il en naît une troisième, & la voici; c'est la nécessité d'une révélation d'un côté, & d'une soumission aveugle de l'autre, lorsque nous sommes bien assurées que la révélation vient de Dieu.

Miss ZINNA.

Ma Bonne, me voilà guérie d'un scrupule qui m'a bien fatiguée. Je craignois de devenir Arienne, ou plutôt de l'être déjà. Je vais vous expliquer la cause de cette crainte. J'ai trois motifs de crédulité; par exemple, je crois que vous êtes dans cette chambre, parceque mes sens m'en assurent. Je crois que ma mère est à la campagne, parceque ma soeur me la dit, & que je comprends fort bien que cela est possible; car si elle me disoit qu'elle est en même tems à la campagne & ici, je ne le croirois pas, à cause que cela implique contradiction. Je crois qu'il ne faut ni tuer ni voler, parceque je conçois que le bon ordre le demande, & que je trouve cette loi gravée au fond de mon coeur. Voilà donc le fondement de tout ce que je crois. Mes sens, le témoignage des personnes non-suspectes dans des choses vraisemblables, & une cer-

taine lumière naturelle qui est au dedans de moi; ces trois fondemens me manquent par rapport au mystère de la Ste. Trinité, & je me suis dit quelquefois: comment pourrois-je croire une chose dont je ne puis me former d'idée, & qui ne s'offre même à mon esprit qu'environnée de choses contradictoires & absurdes; j'ai beau dire je le crois, je mens, car je ne le conçois pas possible.

Madem. B O N N E.

Vous n'êtes pas la seule qui ait éprouvé ce scrupule. Il y a trois sortes de personnes dans le monde, ma chère. Les unes ont une foi de préjugé, c'est à-dire, qu'elles croient sur la foi de leurs parens. Elles disent hardiment qu'elles croient sans peine les mystères du christianisme, c'est qu'elles n'y ont jamais réfléchi, & quelles croient le nom du mystère sans penser au sens des paroles. Elles croiroient avec la même facilité les absurdités de l'Alcoran, ou toute autre extravagance qu'il eut plu à leurs parens ou à leurs maîtres de leur inculquer. Les secondes qui ont réfléchi sur le sens des paroles qu'elles prononcent, & qui ne trouvent dans leur esprit aucune idée conforme

à

à ce qu'on veut leur faire croire, font de vains efforts pour en faire naître quelques-unes, & comme tous ces efforts sont inutiles, elles se désespèrent & croient n'avoir point de foi, parcequ'elles n'ont pas une foi sensible. Dans cette pénible situation elles renoncent à croire, parviennent à force d'efforts à éteindre le flambeau de la foi, & n'ont plus aucune religion. Enfin, les troisièmes sont celles qui convaincues des bornes de leur esprit, ne cherchent qu'à s'assurer de la vérité de la révélation, & qui, lorsqu'elles en sont bien certaines, croient tout ce qu'elle leur ordonne de croire sans examen, sans lumières, & même contre leurs lumières, & seulement par ce que Dieu, qui ne peut ni se tromper ni nous tromper, l'a révélé. J'ai donc eu raison de vous dire que tout ce qui servoit à nous faire voir combien nos connoissances sont bornées, servoit aussi à fortifier notre foi: or rien ne confond d'avantage la bonne idée que nous avons de nos lumières, que la vue d'un phénomène tel que l'électricité où nous voyons des effets dont les plus habiles soupçonnent à peine les causes. Il me semble, qu'en voyant tous ces prodiges, le premier sentiment que nous devons éprouver est celui-ci; Pauvre aveugle & ignorante

que je suis ! Comment pourrois-je ne vouloir croire sur Dieu que ce que je comprends, puisque mon esprit ne peut même atteindre aux choses qui m'environnent & dont les effets tombent sous mes sens !

Je vous ai dit qu'un des motifs qui m'avoient engagé à vous parler de l'électricité, étoit le desir de vous guérir de la folle idées des prestiges, enforcellemens &c. Y a-t-il rien qui ressemble plus à un prodige que les effets de ce phénomène ? Etre frappé sans voir personne donner le coup, voir sortir du feu de son corps, brûler ceux qui nous touchent sans sentir soi-même aucune chaleur, il n'y a rien là qui ne ressemble à la magie, & cependant tout y est naturel.

Miss LUCIE.

Mais enfin, ma Bonne, vous nous avés promis l'explication de ces prodiges ?

Madem. BONNE.

Je vous ai promis des conjectures, ma chère, c'est-à-dire, les sentimens d'un fort habile homme, qui seront peut-être désaprouvés par vingt autres, & que vous croi-
rés

rés autant que vous les trouverés vraisemblables. De plus, Mesdames, il faudroit être beaucoup plus habile que je ne suis, pour vous rendre les pensées de mon auteur. Il faut d'abord que vous connoissiez ce que l'on appelle la matière phosphorale. C'est une matière qui renferme un feu qui a besoin de l'air pour s'enflammer. J'ai vû par exemple une petite bouteille pleine de poudre; l'auteur dont je vous parle, la gardoit sur une table auprès de son lit, & quand il vouloit allumer sa chandelle, il repandoit quelques grains de cette poudre sur sa table, alors cette poudre prenoit feu, & l'on pouvoit y allumer une alumette. Nos corps & plusieurs autres sont pleins de cette matière phosphorale, qui est extrêmement subtile. Lorsqu'une personne frotte un globe de verre avec ses mains, il s'échappe de son corps une grande quantité de cette matière phosphorale qui passe au travers des pores du verre, & va former dans le centre de ce verre un globe de la matière qui s'est échappée. C'est à cette matière qu'il faut attribuer les miracles de l'électricité, & si on parvenoit à y en faire entrer une trop grande quantité, elle produiroit le même effet que le tonnerre; cela est arrivé en

Allemagne il y a quelques années, comme je crois vous l'avoir dit. De deux savans qui faisoient des épreuves, il y en eût un de tué par un coup de tonnerre qui se forma dans le globe de verre, & les habits de l'autre furent tous brulés. Je sens Mesdames, qu'il faudroit vous expliquer comment cette matière phosphorale renfermée dans le globe, venant à rencontrer celle qui sort de nos corps, la repousse avec violence, & produit par-là un sentiment douloureux; mais il seroit nécessaire pour cela d'entrer dans un détail qui seroit très-long, très-obscur, parceque je ne possède ce sujet que très-superficiellement; d'ailleurs, je mériterois le reproche du gentilhomme de Lady Mary: J'ai tiré de l'électricité tout ce qui pouvoit vous être utile, & je dois m'y borner.

Miss FRIVOLE.

Je suis la très-humble servante de l'électricité; mais on ne m'attrappera pas à faire de telles épreuves. Avoués, ma Bonne, que le goût des sciences est bien dangereux, puisqu'il expose à de tels dangers, & qu'il vaut mieux vingt-fois avoir le goût des plaisirs qui ne tue personne.

Madam.

Madem. BONNE.

Cette réflexion est digne de vous, ma chère, mais elle est fautive. Qui vous a dit que le goût des plaisirs ne tue personne. De toutes celles qui ont passé la nuit dans la salle de Westminster, ou sur les échafauts, pour voir la procession du couronnement, combien y en a-t-il qui auront gagné des rhumes & des fluxions de poitrine qui dégènereront en consumptions & & les feront mourir ! Combien n'ai-je pas vû de jeunes dames qui ont gagné leur mort en allant à un bal, à Vauxhall, à la Comédie, & à l'Opéra !

Lady SPIRITUELLE.

Ah ! ma Bonne, que je me trouve petite & bornée à ce moment ! On me fait compliment tous les jours sur mes lumières : moi-même, j'ai été assez stupide pour m'applaudir de mon esprit ; mais chaque instant je diminuë d'estime pour moi-même non pas par un sentiment d'humilité, c'est par justice. Pour un pauvre petit lambeau de connoissances que j'ai acquises avec bien de la peine, j'apperçois comme une grande mer de choses que je ne connois pas,

pas, & que sans doute je ne connoîtrai jamais.

Madem. BONNE.

Courage, ma chère ; voilà une des principales marques auxquelles on peut connoître si on étudie comme il faut. Voyez-vous, Mesdames, ce n'est pas sans raison qu'on a interdit l'étude aux femmes ; elles ont la tête si pleine de vent, qu'aux moindres talens, elles se croient sans façon les huitièmes merveilles du monde, & méprisent toutes les autres : ce défaut est odieux dans la société, & en mon particulier j'aurois mieux mille-fois vivre avec des sottes, qu'avec des femmes de cette espèce, qui ont mal étudié, ou plutôt dont les études n'ont point été bien dirigées. Toutes les fois que vous serez tentées d'être vaines du peu que vous sâurez, dites-vous à vous-mêmes : je n'ai point une vraie capacité ; celle-ci nous rapétisse à nos propres yeux, parce qu'à mesures que vos lumières s'étendent, elles nous découvrent le peu que nous savons, en comparaison de ce que nous ne savons pas. *Lady Violente*, dites-nous, si vous connoissés quelque philosophe,
sur

sur lequel l'étude ait produit cet heureux effet ?

Lady VIOLENTE.

Je crois que Socrate est celui dont vous voulés parler, ma Bonne.

Madem. BONNE.

Je vous prie, Madame, de nous raconter ce que vous savés à ce sujet ?

Lady VIOLENTE.

Un des disciples de *Socrate* interrogea l'Oracle de Delphes, pour savoir quel étoit le plus sage de tous les hommes, l'Oracle lui répondit que c'étoit *Socrate*. Le Philosophe fut fort étonné de cette réponse, car il étoit bien éloigné d'avoir une si haute opinion de lui-même. *Socrate* résolut donc de chercher dans tous les états de la vie, de quoi confirmer ou démentir l'Oracle ; il commença par visiter un officier qui avoit quelque réputation, & fit tomber la conversation sur la guerre. L'officier commença sans affectation par faire son éloge; ensuite il critiqua la conduite des généraux sous lesquels il avoit servi,

servi, & fit entendre à *Socrate*, que s'il eût été à la tête des armées, les affaires de la république en eussent mieux été; enfin, il lui fit entendre, que ses lumières sur la guerre étoient supérieures à celles de tous ses concitoyens. Le Philosophe se rendit ensuite chés un Avocat, qui ne pensoit pas plus modestement que l'officier sur son propre compte. Un Marchand chés lequel il fut ensuite, s'efforça de lui persuader qu'il étoit le premier homme de la république dans les choses qui regardoient le commerce. Enfin, après une longue recherche, *Socrate* ne trouva pas un seul homme qui ne se crût plus éclairé que tous ceux de sa profession. L'Oracle a raison, s'écria le philosophe, je suis le plus sage de tous les hommes, car du moins, je fais clairement que je ne fais rien, ou du moins si peu de chose, qu'il y auroit de la folie à m'en glorifier.

Madem. BONNE.

Il me semble, Mesdames, que notre leçon aujourd'hui a été bien sérieuse: il faut l'égayer un peu: en vous racontant une histoire que j'ai lue depuis quelques jours, & qui renferme, je crois, d'utiles leçons,

çons ; mais, selon ma bonne coutume, j'ai oublié les noms, & je vais devenir la Mareine de tous les personnages dont il fera question.

La Marquise de Lude resta veuve à vingt ans avec un fils unique. Sa tendresse pour cet enfant la détermina à ne point se remarier, quoiqu'elle fut recherchée par de très-grands partis. Elle étoit riche, belle, & sembloit réunir dans sa personne toutes les qualités du cœur & de l'esprit. Un seul défaut ternissoit l'éclat de tant de vertus. Elle étoit tellement entêtée de sa noblesse, qu'elle s'estimoit d'avantage par l'ancienneté de ses ayeux, que par ses qualités personnelles. Le plus honnête homme du monde n'étoit à ses yeux qu'un homme ordinaire, s'il ne pouvoit prouver cinq cens ans tout au moins de noblesse ; mais comme ce défaut n'est pas de ceux qui paroissent journellement, Madame du Lude étoit regardée dans la société comme une femme parfaite. Lorsque son fils eût seize ans, elle le fit partir pour ses voyages sous la conduite d'un gouverneur. Cet honnête homme malheureusement mourût lorsque le jeune Marquis n'avoit plus que six mois à passer dans les pays étrangers. La Marquise crût qu'il étoit inutile de chercher

cher un autre gouverneur à son fils, & chargea un vieux valet de chambre qu'elle avoit donné au Marquis, de veiller sur sa conduite. Cet homme qui se nommoit *Dubois*, cachoit sous une apparence d'honnête homme, un cœur corrompu. Monsieur, disoit-il au Marquis, vous devez tout à Madame votre mère, & vous ne pourriez sans ingratitude disposer de votre main sans son aveu, mais pour votre cœur, c'est tout autre chose ; vous êtes jeune, aimable, riche, ce sont des qualités qui vous assurent la conquête de toutes les femmes que vous voudrés vaincre, mais dans le tems que vous vous les attacherés, gardés-vous bien de vous attacher à elles. Il vous faut une maîtresse jusqu'à ce qu'on vous marie. Choisissez la dans la classe des femmes ignorées, & ne vous picqués pas de prendre le public pour votre confident. Cette conduite réservée vous attirera l'estime de tout le monde, & vous fera desirer pour gendre dans les meilleures familles. Si votre femme vous plaît plus que votre maîtresse, vous pourrés sans conséquence abandonner celle-ci, sans avoir à craindre un éclat ; une somme lui fermera la bouche ; si au contraire on fait pour vous un mariage, où vous ne trouviés qu'un

qu'un grand nom & des richesses, vous pourrés garder votre maîtresse ou en faire une autre dans la même classe: elle ne demandera pas mieux que de rester ignorée; car les femmes sans naissance, aussi peu sages que les femmes de qualité, n'ont point encore appris à faire parade de leurs désordres.

Le jeune Marquis goûta les leçons de *Dubois* beaucoup plus qu'il n'avoit fait celles de son gouverneur, & donnant toute sa confiance à ce misérable, il le chargea du soin de lui trouver une maîtresse, lorsqu'ils seroient de retour à Paris. A peine y avoient-t-il passé un mois, que *Dubois* vint dire à son maître, qu'il avoit trouvé un trésor. C'est, ajouta-t-il une petite fille de quinze ans qui apporte chaque jour à la maison du beure & du lait: sur ma foi, je n'ai rien vû d'aussi charmant. Le Marquis sous quelque prétexte se transporta dans l'office où étoit la jeune païssanne; mais s'il fut transporté à la vuë de sa beauté, la modestie qui éclatoit sur le visage de cette enfant, lui inspira un tel respect qu'il n'eût pas la hardiesse de lui dire un seul mot; & l'ayant saluée avec autant de respect que si elle eût été une princesse, il se retira beaucoup plus touché qu'il ne convenoit au dessein

dessein de *Dubois*. Ce malheureux seducteur du Marquis dit à la femme de charge, que son maître avoit besoin d'une grande quantité des plus belles fleurs, cette femme sans y entendre malice, commanda à la jeune paysanne qui se nommoit *Marianne*, de les lui apporter le lendemain. *Dubois* se tint sur la porte à l'heure où elle devoit venir, & dit à *Marianne*, que la femme de charge l'attendoit dans l'orangerie. La jeune fille qui n'avoit aucun soupçon, s'y rendit, & fut fort effrayée d'y trouver le Marquis qui d'abord s'approcha de la porte comme pour la fermer; Mr. lui dit *Marianne*, si vous ne me laissés pas sortir à cet instant je vais jeter des cris qui seront entendus de la rue. Ma belle fille, lui repondit le Marquis, ne vous allarmés point; je vous donne ma parole d'honneur que je ne sortirai pas du respect que vous m'inspirés, je n'ai qu'un mot à vous dire, & de ce mot depend votre fortune. Je vous écouterai dans le jardin, lui dit *Marianne*; mais au nom de Dieu, ne me forcés pas à faire un scandale & laissés-moi sortir. Le Marquis qui n'avoit pas l'ame faite pour le crime, n'osa résister, il ouvrit la porte, se flattant que *Marianne* l'écouterait comme elle le lui avoit promis;

mais

mais à peine fut-elle en liberté qu'elle courût avec la plus grande vitesse, & sortit de la maison sans même regarder derriere elle. Ah ! *Dubois*, dit le Marquis qui étoit demeuré immobile en la voyant s'échapper avec la légèreté d'un oiseau; ah ! *Dubois*, tu m'as trompé, elle est aussi sage que belle : quel crime seroit-ce de chercher à lui ravir son innocence, & que pourrois-je lui donner pour prix d'un si précieux trésor ! Cependant, *Dubois* qui étoit resté sur la porte du jardin, avoit été renversé par *Marianne* qui ne l'avoit pas même vû. Il se releva tout froissé & fut retrouver son maître auquel il s'efforça de persuader, que la vertu de *Marianne* n'étoit qu'une grimace pour lui attrapper plus d'argent. S'il ne tient qu'à cela, lui dit le Marquis, j'ai quarante mille francs dont je puis disposer; cours à la charmante *Marianne*, offre les lui comme les premices de ce que je veux faire pour elle.

Dubois se crût au moment de la victoire, lorsqu'il se vit chargé de pareilles offres. Il se rend à Vincenne où *Marianne* demouroit, & laissa son maître dans la plus vive inquiétude. Son absence fut courte, & son air consterné ; il apprit au Marquis qu'il n'avoit pas lieu de se féliciter du succès

cès de son Ambassade. Le frère de *Marianne* au premier mot de sa commission, avoit brutalement parlé de le jeter par la fenêtre; il en étoit encore saisi de frayeur, sans pourtant en être absolument découragé. *Marianne* sait vos intentions, dit-il au Marquis, mais pouvoit-elle me répondre en présence de sa mère & de son frère? Je me flattois de trouver ces rustes sensibles à l'attrait d'une grande fortune, je me suis trompé; la jeune fille sera peut-être plus traitable, & vos graces feront ce que l'intérêt n'a pû faire.

Le Marquis étoit trop amoureux pour écouter ses remords. Il s'abandonna à la conduite de *Dubois*. Ce perfide connoissoit une bouquetière qui étoit une des meilleures pratiques de *Madame Rollin*, (c'étoit le nom de la jardinière) cette femme étoit prête d'accoucher. *Dubois* l'engagea à prier *Marianne* de vouloir nommer son enfant. Le Marquis ayant appris qu'elle avoit accepté la proposition, fut transporté de joye, & se rendit chés l'accouchée, deux heures avant le tems prescrit. Il avoit fait preparer une magnifique collation, & attendoit avec une mortelle impatience l'arrivée de *Marianne*; qu'elle fut sa douleur lorsqu'une femme de quarante ans qui s'annonça sous le

le nom de Madame Rollin, demanda à lui dire un mot en particulier : Mr. le Marquis, lui dit-elle, je n'avois garde de donner dans le piège que vous aviez tendu à ma fille ; mais j'ai voulu m'assurer par moi-même de la continuation de vos mauvaises intentions. Elles ne sont plus equivoques, & il seroit désagréable pour ma fille & pour moi, d'avoir toujours à craindre vos embuches. Je vous exhorte donc Mr. à rougir de votre conduite passée, & à nous laisser en repos à l'avenir ; nous sommes pauvres, mais nous n'en avons pas moins droit à la justice du Roi : ma fille & moi en nous jettant à ses pieds, en obtiendront une protection qui nous mettra à couvert de vos persecutions. Ces paroles prononcées avec une fermeté modeste, mais sans aigreur, firent trembler le Marquis. Il éprouva dans ce moment tout l'ascendant qu'une ame vertueuse donne au plus pauvre sur celui qui n'est que noble & riche, & sans oser prononcer un seul mot, il sortit plein d'amour pour la fille & de respect pour la mère.

De

De retour à son hôtel, le Marquis s'enferma dans son cabinet sans vouloir même y admettre *Dubois*. Dans un homme bien né l'admiration de la vertu conduit à sa pratique : le Marquis pénétré de vénération pour celle dont il venoit d'être le témoin, rougit d'avoir osé attenter à la détruire; il se voyoit beaucoup au dessous de deux femmes que la fortune avoit placées dans un état abject aux yeux de l'orgueil. Cette vuë lui fit naître les réflexions suivantes. Si dans la vérité, *Marianne* s'est élevée autant que je me suis dégradé, dois-je écouter un préjugé ridicule qui la fera regarder des extravagans comme un parti indigne de moi. Que lui manque-t-il donc, le mérite étranger d'une grande suite d'ayeux, mais si la vertu de sa mère est un héritage qu'elle ait reçu de ses pères, pourrois-je lui en souhaiter de plus illustres ? Elle n'a pas de bien, il est vrai; mais ma fortune, telle qu'elle est à présent, a suffi à mon père, qu'ai-je besoin de l'augmenter ? d'ailleurs, *Marianne* pleine de modération, ne me fera point courir le risque d'être ruiné par son jeu, son luxe & ses frivoles dépenses. On rira de mon mariage, & que m'importe pourvû que j'y trouve un bonheur qu'il

ne

ne me seroit plus possible de goûter avec une autre femme, dois-je sacrifier ma félicité à la crainte frivole du qu'en dira-t-on ?

Ces réflexions se fortifièrent dans l'esprit du Marquis, & dès le lendemain il se rendit à Vincenne, déterminé à offrir à *Marianne* sa main & son cœur. Son arrivée jetta le trouble dans la petite famille, & Madame *Rollin* ouvroit déjà la bouche pour lui reprocher sa témérité; il la prévint, & se jettant à ses pieds, il lui dit : ce n'est plus un lâche suborneur de votre fille qui s'offre à vos regards, c'est un amant qui n'espère de bonheur qu'au moment où vous voudrés lui faire l'honneur de l'accepter pour fils. Mon repentir est votre ouvrage, refuserés-vous de le couronner ? Ah ! si je ne suis pas odieux à la belle *Marianne*, laissés-la décider de mon sort; la pitié du moins la déterminera en ma faveur, puisqu'il est vrai que ma mort est inévitable, si je la trouve inflexible.

Levés-vous, Mr. le Marquis, lui dit la jardinière avec un sang froid, qui prouvoit bien qu'elle n'étoit pas éblouie du haut rang qu'on offroit à sa fille. L'aveu de Madame votre mère a-t-il précédé la dé-

démarche que vous faites. Je suis trop vrai, répondit-il, pour vous laisser espérer qu'elle l'approuve jamais; hélas ! une chimère de rang la rendra toujours inflexible; mais un mariage secret peut nous dérober à sa colère jusqu'à ce que j'aye atteint l'âge où les loix me permettront de disposer de ma main sans son aveu. Comptés sur ma probité, je ne serai jamais capable de manquer à un engagement qui pour être secret, n'en sera ni moins sacré ni moins irrévocable.

Mr. le Marquis, lui dit la jardinière, je connois que votre cœur est droit, & qu'il vous dicteroit les sermens que vous feriez, à ma fille; mais pourrions-nous compter sur votre constance à remplir vos devoirs à son égard, après vous avoir vû violer sans scrupule, ceux qui devoient toujours vous paroître sacrés. Une passion violente vous fait oublier ce que vous devés à la plus respectable des mères, à une mère qui vous a sacrifié sa jeunesse & ses charmes; une autre passion vous feroit oublier ce que vous devriez à votre épouse: les charmes de ma fille & peut-être sa vertu vous ont inspiré une si étrange résolution; mais Monsieur, ces charmes disparaîtroient bientôt, & sa vertu ne mériteroit pas

pas ce nom, si elle lui permettoit de se prévaloir d'un mouvement aveugle qui étouffe en vous les sentimens naturels : d'ailleurs, Monsieur, quand par vos importunités, vous pourriez engager Madame votre mère à souscrire à vos vœux, je ne verrois ma fille devenir votre épouse qu'avec le plus mortel chagrin ; de quel oeil seroit-elle regardée dans une famille où elle n'apporteroit ni bien ni illustration —

Miss SOPHIE.

Oh ! Madame *Rollin* m'impatiente avec sa raison, à la bonne heure qu'elle rejette un mariage secret ; mais qu'elle fasse là dédaigneuse, lorsqu'elle auroit le consentement de la Marquise, c'est une sottise que je ne puis lui pardonner.

Madem. BONNE.

Qu'en pensés-vous, Lady *Sensée* ?

Lady SENSE'E.

J'en demande pardon à *Miss Sophie* ; mais je trouve que cette respectable jardinière avoit bien du bon sens. Rien ne me

TOM. I.

C

paroît

paroît plus triste que d'entrer dans une famille où l'on est reçu de mauvaise grace, & où l'on croit vous faire honneur en vous y admettant.

Madem. BONNE:

Voilà la raison de l'amour propre, ma chère Lady; je vais vous en donner une autre. Votre père & votre mère vous adorent, ils vous voyent obstinée à suivre votre penchant pour un homme qu'ils croient avoir raison de refuser pour gendre; ils s'apperçoivent que la violence de votre passion nuit à votre santé, qu'elle pourroit bien vous conduire au tombeau, alors ils vous donnent un consentement que vous leur arrachés; ils sacrifient à votre bonheur tout celui dont ils s'étoient flattés en vous établissant selon leurs vûes; s'ils étoient durs, inflexibles, vous auriez fait effort pour détruire une passion inutile; mais vous connoissés la tendresse de leur cœur & vous avés la barbarie de vous en prévaloir pour le déchirer. Ah! que vous êtes coupable, & qu'un homme qui vous encourage à empoisonner la vieillesse de vos parens, est indigne du sacrifice que vous lui faite!

Lady

Lady LUCIE.

Mais enfin, ma Bonne, on se marie pour soi & non pas pour ses parens. Voudriés-vous qu'on renonçât à la seule personne qui peut nous rendre heureuse, pour épouser un homme du choix de ses parens, qu'on connoît à peine, & avec lequel on n'a aucune certitude d'être heureuse ?

Madem. BONNE.

Ne me demandés pas ce que je voudrois, Madame ; ma décision vous paroîtroit trop sévère.

Lady LUCIE.

Dites toujours, ma Bonne, apparemment que cette décision sera appuyée sur des raisons bien convaincantes.

Madem. BONNE.

Assûrement, Mesdames, elle sera appuyée sur la foi. C'est d'après ses lumières que je vous assure, qu'une chrétienne qui se marie par obéissance à ses parens, fait toujours le mariage le meilleur & le plus

plus avantageux pour elle, quand même elle épouserait le plus désagréable & le plus malhonnête homme du monde.

Lady LOUISE.

Et vite à la preuve, ma Bonne ; je vous la demande, je vous l'avoué sans la croire possible, & je meurs d'envie de vous dire de grosses injures.

Madem. BONNE.

Je vais dire comme *Lady Lucie*, dites toujours, ma chère, apparemment que vos injures seront très-bien fondées ; mais non, je veux vous sauver une confusion pour vous en donner une autre. C'est de votre bouche que vont sortir les preuves de ce que j'ai avancé ; répondez seulement à mes questions. Qu'est-ce que la foi nous apprend sur la providence ?

Lady LOUISE.

Que tous les cheveux de notre tête sont comptés, & que rien n'arrive dans le monde sans l'ordre & la permission de Dieu.

Madem.

Madem. BONNE.

Fort bien. Qu'est-ce que Jésus-Christ nous ordonne de craindre ?

Lady LOUISE.

Il veut que nous ne craignions pas ceux qui peuvent tuer le corps, & qui après n'ont plus aucun pouvoir de nuire ; mais seulement celui qui peut perdre le corps & l'ame.

Madem. BONNE.

La mort est le plus grand de tous les maux physiques aux yeux de la chair ; la crainte du mal est naturelle à l'homme, comme je vous le disois tout à l'heure : comment peut-il nous commander de ne pas écouter le sentiment de la crainte qu'il nous a donné pour notre conservation ?

Lady LOUISE.

Cette question a déjà été décidée ; c'est que la mort n'est point un mal réel.

Madem. BONNE.

Qu'elle est donc la seule chose qu'une chrétienne doit regarder comme un mal réel ?

Lady LOUISE.

Je vous entends, ma Bonne ; je vais vous répondre que c'est le péché : vous mettrés un mauvais mari au nombre des maux imaginaires, puisque ce n'est pas un péché d'en avoir un tel, & moi, je vous repliquerai bien vite, que du moins c'est une grande occasion de péché ; puisque sans d'être une sainte, il n'est pas possible de se préserver du dégoût, & même de la haine avec un méchant mari.

Madem. BONNE.

Eh ! Madame, avés-vous oublié qu'il faut être sainte pour aller dans le ciel ? Je ne conseillerois pourtant pas à aucune de vous de choisir de propos délibéré un mauvais mari pour avoir occasion d'acquérir la sainteté ; mais si Dieu vous en donne un bien pervers sans que vous vous en soyés mêlée, croyés que ce moyen de salut vous étoit absolument nécessaire, & que votre sancti-

fication

fication étoit attaché aux actes de patience, qu'il vous mettra dans la nécessité de pratiquer à chaque instant.

Lady LOUISE.

Cela seroit excellent si Dieu nous commandoit expressément de prendre un méchant homme ; mais, ma Bonne, vous le savés, c'est souvent le caprice l'ambition, l'avarice des parens qui déterminent leur choix : vous voyés bien que Dieu n'entre pour rien là dedans.

Madem. B.O.N.N.E.

Vous me disiez tout à l'heure qu'il ne tombe pas un cheveu de notre tête sans la permission du père céleste, pouvés-vous l'avoir déjà oublié ? Remarqués, Mesdames, ce que je vous ai dit tant de fois ; nous ne sommes chrétiennes, c'est-à-dire, que nous ne croyons à la parole de Jésus-Christ, que sauf l'intérêt de nos passions, & dans la pratique nous le renonçons à la plus légère tentation. Vous dites que vous épouseriez un méchant homme si Dieu vous le commandoit expressément ; mais ne vous a-t-il pas commandé d'obéir à vos

pères & mères ? & ne sont-ils pas ses lieutenans, ses représentans à votre égard ? Dites-moi, ma chère, si vous aviez remis tous vos intérêts entre mes mains, de façon que vous fussiez déterminée à prendre aveuglement un mari de ma main ; si d'ailleurs je connoissois celui qui peut vous procurer le plus grand bonheur, & qu'il dépendît de moi de vous le donner, ne serois-je pas la plus détestable de toutes les créatures, si je manquois à vous le donner & que j'abusasse de votre confiance pour vous en donner un mauvais ? Ne croiriez-vous pas me faire une injure impardonnable de me croire capable d'une telle noirceur ? Eh bien, Mesdames, cette injure que vous ne voudriez pas me faire, vous la faites à Dieu ; vous vous persuadés qu'indifférent sur vos intérêts, il abandonnera votre sort aux caprices de ceux desquels vous dépendés. Pourquoi craignez-vous, filles de peu de foi ? C'est votre père céleste qui veille à votre établissement. Je vous le promets en son nom, mes enfans, si tous les jours vous le priés au nom de Jésus de guider vos parens dans le choix de l'époux qu'ils vous offriront un jour ; si vous le conjurés de faire tomber ce choix, non sur un homme jeune, riche, d'une

d'une figure séduisante; mais sur celui avec lequel vous pourrés le mieux faire votre salut. Si vous recevés de sa main l'époux que l'obéissance vous destine, quoiqu'il arrive vous ferés toujours un très-bon mariage, si ce n'est pour cette vie, au moins pour l'autre.

Lady L U C I E.

Ma Bonne, je ne puis disconvenir de la vérité de ce que vous venés de dire. Je vous assure que j'en suis intimement convaincuë; mais que cette voye d'aller au ciel me paroît pénible; il faut donc renoncer à toute idée de bonheur en cette vie.

Madem. B O N N E.

Vous avés la mémoire aussi courte que votre amie, ma chère, puisque vous oublies que nous sommes convenus que le vrai bonheur consistoit dans la vertu. Pauvres gens que nous sommes! Combien s'en faut-il encore que nous ne soyons vraiment chrétiennes! Moi qui raisonne comme un livre quand il s'agit des intérêts des autres, moi dis-je, je serois peut-être

moins chrétienne que vous dans une occasion délicate. Cette vive foi qui nous fait tout évaluer au juste, n'est pas une racine qui croisse dans notre fond. Que cette épreuve que nous faisons de notre foiblesse, serve à nous humilier profondément devant Dieu ! Qu'elle nous excite à crier sans cesse & sans nous rebuter : Jésus, fils de David, ayés pitié de moi ! Seigneur, rendés-moi la vûë ; donnés-moi l'intelligence de votre divine parole ; établissés la dans mon cœur d'une manière si forte, qu'il ne me soit plus possible d'en douter ! Adieu, Mesdames, il est bien tard ; à mesure que votre raison s'éclaire vous faites tant de questions que nous passons à examiner, à pèser la plus grande partie de la leçon. Si c'est un défaut, j'ai bien peur que vous ne deveniés incurables ; car je n'ai pas la force de vous exhorter à vous en corriger.





SECONDE JOURNÉE.

Madem. B O N N E.

LADY *Mary* va continuer à nous répéter une leçon de l'Ecriture Sainte; n'oublions pas, Mesdames, de demander les lumières du St. Esprit, & disons avec *Samuel*: parlés, Seigneur, votre servante écoute.

Lady M A R Y.

Jésus étant donc né en Bethléem du tems du Roi *Hérode*, des Mages vinrent de l'Orient en Jerusalem, & ils demandèrent: où est le Roi des Juifs qui est nouvellement né, car nous avons vû une étoile en Orient, & nous sommes venus l'adorer. *Hérode* ayant entendu parler d'une aventure si extraordinaire, en fût troublé & toute la ville avec lui. Il assembla les docteurs de la loi pour savoir où devoit naître le Christ, & ils lui répondirent que c'étoit dans Bethléem de Juda, parcequ'un prophète avoit dit: *Et*
toi

toi Bethléem de Juda, tu n'es pas la dernière entre les principales villes de Juda; car le chef qui conduira mon peuple, sortira de toi. Alors *Hérode* fit venir les Mages, qu'il questionna sur le tems auquel l'étoile leur étoit apparue; & les envoyant à Bethléem, il leur dit: Allés, informez-vous exactement de tout ce qui regarde cet enfant, & lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le moi savoir, afin que j'aie aussi l'adorer.

Les Mages étant sortis de Jerusalem, virent l'étoile qui alloit devant eux jusqu'à ce qu'étant arrivée sur le lieu où étoit l'enfant, elle s'arrêta. Lorsqu'ils virent l'étoile ils furent transportés de joye, & étant entrés dans la maison, ils trouvèrent l'enfant avec *Marie* sa mère, & se prosternant en terre, ils l'adorèrent; puis ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent pour présent de l'Or, de la Myrrhe & de l'Encens, & ayant reçu pendant qu'ils dormoient un avertissement de n'aller point retrouver *Hérode*, ils s'en retournèrent en leur pais par un autre chemin.

Miss

Miss BELOTTE.

Permettéz-moi, ma Bonne, de vous faire deux questions. Comment les Mages purent-ils savoir la naissance du Roi des Juifs par une étoile, il y en a cent mille dans le ciel qui ne nous apprennent rien du tout? Pourquoi *Hérode*, & toute la ville fût-elle troublée lorsqu'ils apprîrent la naissance de Jésus?

Madem. BONNE.

Ma chère, toutes les fois que la Sainte Ecriture ne m'apprend pas positivement une chose, je ne puis vous assurer que ce que je pense sur cette chose, soit juste. Je vais vous donner mes conjectures, que vous ne devés croire qu'autant que vous les trouverez raisonnables & conformes à l'esprit de l'Evangile.

Les Mages étoient des philosophes qui passaient la plus grande partie de leur vie à étudier. Or c'étoit la coutume des philosophes de voyager pour s'instruire par la conversation des grands hommes & par la lecture des livres rares. Les Mages pouvoient donc avoir lû les prophéties qui annonçoient, non seulement la venue du Messie,

sie; mais encore le tems de sa naissance. Ces hommes qui avoient étudié l'Astronomie, & qui connoissoient les étoiles, virent très bien qu'il y en avoit une nouvelle; & Dieu qui la leur envoyoit pour les guider, leur en découvrit sans doute la destination. Pour répondre à votre seconde question, je dois vous faire remarquer que Dieu avoit promis à *David* que la couronne ne sortiroit pas de sa famille; c'est-à-dire, que ses descendans regneroient en Judée jusqu'à la naissance du *Christ* qui devoit régner éternellement. *Hérode* qui régnoit alors, étoit étranger; c'étoit donc une marque certaine que le tems de la naissance de *Jésus* étoit arrivé, car vous sçavez bien que Dieu ne peut pas se tromper & prédire une chose fausse. *Hérode* savoit les prophéties, & comme il étoit un usurpateur, il étoit naturel qu'il fut troublé lorsqu'on lui annonça la naissance de l'héritier légitime du trône. Mais pourquoi toute la ville se troublait-elle avec lui? Les Juifs attendoient un libérateur, les patriarches, les prophètes, les saints rois l'avoient souhaité, pourquoi leurs enfans s'effrayent-ils de sa venue? C'est que les Juifs d'alors plongés dans les plaisirs, esclaves de la fortune & des grands, s'étoient accoutumés à partager les

les p
tieux
desflu
agir
tend

E
ma
naiss
tant

I
puir
autr
La
tou
pas
ser
qui
nat
&
que
pel
est
per

les passions de leurs maîtres. Un ambitieux est l'esclave de tout ce qui est au dessus de lui, il n'oseroit penser, parler, agir que selon les idées de ceux dont il attend son élévation.

Miss MOLLY.

Encore une question, s'il vous plait, ma Bonne : pourquoi Dieu révèle-t-il la naissance de son fils au Mages plutôt qu'à tant de millions d'autres hommes ?

Madem. BONNE.

Dieu n'agit point par caprice, ma chère, puisqu'il choisit les Mages plutôt que les autres, il en avoit une bonne raison. La sagesse, la bonté, la justice président à tous ses conseils. L'Ecriture ne nous dit pas cette raison ; mais nous pouvons penser que les Mages étoient d'honnêtes gens qui ayant connu Dieu par les lumières naturelles ou par l'Ecriture, l'adouroient, & pratiquoient la vertu pour lui plaire ; & que pour les en récompenser, Dieu les appella à la connoissance de son fils : car il est si bon, mes enfans, qu'il nous récompense dès cette vie, du peu de bien que
nous

nous faisons par sa grace: nos bonnes actions sont son ouvrage, & en les récompensant, il couronne ses dons.

Lady SPIRITUELLE.

Je voudrois bien savoir pourquoi l'étoile qui avoit conduit les Mages, disparût lorsqu'ils entrèrent dans Jérusalem?

Madem. BONNE.

Peut-être, Dieu vouloit-il nous faire entendre par là que ce n'est point au milieu du tumulte qu'il fait entendre sa voix; Jérusalem assés aveugle pour s'effrayer à la nouvelle de la venue du Messie, cette Jérusalem, dis-je, nous représente le monde: l'étoile, c'est à-dire, l'inspiration de Dieu disparoît presque toujours aux yeux de ceux qui y vivent.

Miss FRANCISQUE.

Bon, je répéterai cette leçon à Maman, & elle ne me menera pas tous les ans à Londres, quand elle saura que l'étoile ne paroît pas dans le grand monde; que je serai aise de rester toujours à la campagne!

Lady

Lady SINCERE.

Mifs *Francisque* me fait rire avec son amour pour la campagne : on voit bien que c'est une petite fille qui ne connoît pas les agrémens de Londres ; pour moi, je suis au désespoir de n'y rester que quatre mois, je les employe bien, je vous assure ; & excepté le tems de vos leçons, ma Bonne, je cherche toutes les occasions de me divertir.

Madem. BONNE.

Dites-moi, Madame, de tous les divertissemens que vous goûtés, lesquels sont le plus à votre goût ?

Lady SINCERE.

Vous m'allés gronder pour mon premier goût, c'est le bal. Mais pour le second, je me flatte que vous l'approuverés ; c'est une bonne tragédie.

Madem. BONNE.

J'aimerois aussi beaucoup une bonne tragédie, mais j'ai peur, malgré cette con-
for-

formité, que nous ne soyons pas du même sentiment. Pour voir si nous nous entendons, faites-moi, je vous prie, l'abrégé de la dernière tragédie où vous avez été ?

Lady SINCERE.

Elle a pour titre *Douglafs*, & voici le sommaire de la pièce :

La mère de *Douglas* est fort affligée parcequ'elle a perdu son fils unique; à la fin elle le retrouve, & ce fils est un héros, c'est-à-dire, un homme dont la passion dominante est de se distinguer à la guerre. Ce fils est obligé de la quitter, & elle fait pour lui la prière la plus belle & la plus touchante; (car cette Dame est chrétienne) elle dit que s'il y a une providence, elle est obligée de veiller sur son fils, parcequ'il est honnête homme. Vous voyés bien, ma Bonne, que voilà de beaux sentimens ? Peu de momens après cette prière, ce fils revient sur le théâtre prêt à mourir; car un de ses ennemis l'a assassiné. Alors la mère tombe dans le plus grand désespoir; elle sort, & on vient dire qu'elle s'est précipitée du haut d'un rocher.

Madem.

Madem. BONNE.

Et sans doute, ceux qui viennent raconter sa mort, ont soin de dire que cette femme n'avoit qu'une vertu apparente, qu'elle étoit une mauvaise chrétienne qui aimoit son fils plus que Dieu ; qu'elle n'avoit pas de courage, puisqu'elle a mieux se tuer que de supporter sa douleur ; qu'elle n'a même jamais su ce que c'étoit que le christianisme qui nous enseigne que la mort, les maladies, &c. ne sont pas des maux.

Lady SINCERE.

Non, ma Bonne, on n'a rien dit de tout cela ; je vous avoué même qu'aucune de ces choses ne m'est venu dans l'esprit en écoutant cette tragédie ; quoique je voye à présent que votre remarque est fort raisonnable. J'aimois cette femme qui se tue, & je m'intéressois beaucoup au sort de son fils.

Madem. BONNE.

Il avoit donc gagné votre amitié par ses vertus & ses bonnes actions ?

Lady

Lady SINCERE.

Je ne fais pas trop. Tout ce qui m'a frappé & que j'ai retenu, comme je vous l'ai déjà dit, c'est qu'il aimoit la guerre, & qu'il a regret de mourir avant de s'être distingué par quelque grande victoire.

Madem. BONNE.

C'est-à-dire, que l'héroïne de cette pièce est une mère follement idolâtre de son fils, & votre héros, un homme qui ne connoît d'autre vertu qu'une ambition démesurée. Vous voyés, ma chère, que cette pièce que vous trouviés si bonne, n'est propre qu'à nourrir chés vous l'esprit du monde en vous passionnant pour des personnages vicieux dans le fond, quoiqu'avec quelques vertus apparentes. Et qu'est-ce qui vous a le plus amusé à l'opéra ?

Lady SINCERE.

Le coup d'œil, ma Bonne, rien n'étoit plus brillant. Toutes les loges étoient remplies de femmes extrêmement parées ; je vous jure que cela éblouissoit.

Madem.

Madem. BONNE.

Et voilà encore l'esprit du monde qui s'empare de vous, ma chère. Ecoutez bien ce que je vais dire, *Miss Francisque*, c'est votre question qui a amené cette morale que je vous ai déjà prêchée bien des fois, & que je ne cesserai de répéter jusqu'à-ce qu'elle soit parvenue jusqu'à votre cœur.

Quand je vous parle du monde qui est l'ennemi de Jésus-Christ, je ne veux pas dire que ce soit plutôt celui qu'on trouve dans les villes, que celui qui est à la campagne. Il y a deux royaumes dans l'univers, & les sujets de ces deux royaumes n'ont rien ou presque rien à l'extérieur, qui les distinguent les uns des autres. Ces deux royaumes ont chacun un Roi, qui sont Jésus-Christ & le monde. Les disciples de Jésus croient sa doctrine, & agissent comme il le leur a commandé : les disciples du monde font la même chose à l'égard de leur maître. C'est dans l'Evangile que nous trouverons les sentimens, les actions, les commandemens du Sauveur. Souvenons-nous bien que toutes les fois que nos sentimens ne seront pas conformes à l'Evangile, nous quittons le roy-

royaume de Jésus pour entrer dans celui du monde qui est son ennemi, qu'il haït, pour lequel il ne prie pas. Or, ma chère *Lady Sincère*, c'est ordinairement au bal, dans les spectacles, dans les assemblées que le monde régne; c'est là où se débattent tant de maximes contraires à l'Evangile. *Il faut se divertir dans sa jeunesse, c'est le tems des plaisirs; heureux sont les riches, ceux qui parviennent aux bonheurs, &c.* Ces lieux-là sont donc extrêmement dangereux; lorsqu'une nécessité indispensable vous forcera à vous y trouver, allés-y comme vous feriez dans un lieu où il y auroit la peste; peut-être me suis-je déjà servie de cette comparaison; mais n'importe, je ne risque rien de la répéter. Dites-moi, ma chère, s'il régnoit à Londres une maladie contagieuse; que le plus grand nombre de ceux qui y viendroient, y périt en quelques heures, feriez-vous pressée de quitter la campagne pour y venir?

Lady SINCÈRE.

Non, en vérité, ma Bonne, je n'y viendrois pas pour tout l'or du monde.

Madem.

Madem. BONNE.

Mais, si vous étiez absolument obligée d'y venir, que vos parens vous y forçassent ?

Lady SINCERE.

J'y viendrois en tremblant ; je tâcherois de me boucher le nez & la bouche avec quelque chose de bien fort, comme du vinaigre, par exemple, & j'y resterois le moins qu'il me seroit possible.

Madem. BONNE.

Et voilà justement ce que vous devez faire, Madame; le monde est un lieu où il régne une peste bien dangereuse, puisqu'elle tue l'ame : plus de la moitié de ceux qui y vivent ont l'esprit empoisonné de ses fausses maximes. Venés-y donc en tremblant; fortifiés-vous par la prière & par la méditation constante des maximes de Jésus ; c'est le seul moyen de vous préserver du danger qu'on y court, & fortés-en le plus vite qu'il sera possible en vous ménageant des tems de retraite & de recueillement.

Lady

Lady LUCIE.

Je n'en reviens point, ma Bonne, & je le répète, vous voulés nous faire des Saintes. Ah ! qu'on se mocqueroit de vous si on entendoit vos leçons !

Madem. BONNE.

Et ceux qui se mocqueroient de moi, aimeroient bien à vivre avec des Saintes. Oh ! la société de ces gens-là est si commode ! On peut leur proposer tout, excepté le péché ; elles ne contredisent jamais, elles sont si douces, si patientes. Ecoutez-bien, Mesdames, vous êtes ici quatre ou cinq qui allés vous marier. Je voudrois pouvoir interroger vos maris dans un an ; je suis bien sûre, qu'ils ne se plaindront que de ce que vous ne suivés pas mes leçons à la lettre. Miss Zinna, vous allés nous quitter la première ; je ne crains pas qu'on me fasse des reproches de vous avoir donné trop de frayeur des dangers du monde :

Miss ZINNA.

Savés-vous bien, ma Bonne, que la tête me tourne presque de frayeur ? Quand je

des ADOLESCENTES. 73

je réfléchis sur cette magnificence qu'on prépare pour moi, tout mon sang se glace dans mes veines. L'autre jour on m'apporta mes diamans; tout le monde les admire, les louoit, me faisoit compliment de les avoir, & moi, si je n'avois pas eu une pensée dans l'esprit, je les aurois regardés comme des tentations de vaine gloire & d'avarice; jugés combien ils m'auroient paru beau sous ce point de vue?

Madem. BONNE.

Voulés-vous bien nous dire la pensée qui vous réconcilie avec vos diamans?

Miss ZINNA.

Quand je les regarde comme les preuves de la tendresse du plus estimable des hommes, j'avoue qu'ils me paroissent bien brillans, & me deviennent chers; mais, ma Bonne, j'ose vous assurer qu'une fleur présentée de sa main, auroit le même prix à mes yeux.

Madem. BONNE.

Et moi, je vous assure que vous les porterez avec la même innocence que vous

TOM. I.

D

feriez

feriés une violette ; remerciés bien le bon Dieu, ma chère. Cette crainte des pompes du monde ne vient pas de votre fond. Cette modération que Dieu vous donne, est mille fois plus précieuse que la fortune qu'il vous envoie, & vous devriés l'en remercier autant de fois que vous respirerés. Mais c'est affés moraliser. Reprenons l'histoire Romaine. *Lady Violente*, vous nous apprendrés, s'il vous plait, comment *Tarquin* se comporta sur le trône ?

Lady VIOLENTE.

Il fit périr tous ceux qui pouvoient y avoir quelque droit, confisqua leurs biens, & s'attacha une troupe de scélérats toujourns prêts à exécuter ses ordres ; mais si *Tarquin* fut le plus méchant de tous les hommes, il fut aussi très grand politique, & n'épargna rien pour ôter aux Romains tout espoir de secouer le joug. Je vais vous dire, Mesdames, comment il s'y prit pour engager toutes les colonnies Latines dans ses intérêts.

Vous savés, Mesdames, qu'il y avoit un grand nombre de colonnies, & que *Servius* les avoit engagées à reconnoître Rome pour capitale. Elles envoyoient donc de

tems

tems en tems des députés qui formoient une assemblée où présidoit le Roi des Romains. Peu de tems après son avènement à la couronne, *Tarquin* indiqua une de ces assemblées, & se fit attendre fort longtems. *Tatius*, un des députés, fit remarquer à ses collègues que *Tarquin* affectoit déjà la tyrannie à leur égard, & que c'étoit une marque de mépris, de ne s'être pas trouvé à l'heure qu'il avoit lui-même fixée. A peine finissoit-il ces paroles que *Tarquin* arriva, & s'excusa de n'être pas venu assés tôt, sur ce qu'il avoit été occupé à juger un procès entre un père & un fils. *Tatius* lui répondit brusquement : quand un fils ne veut pas obéir à son père, on le punit ; cela ne demande pas tant de tems. *Tarquin* sentit vivement ce reproche ; mais voulant se vanger à coup sûr, il dissimula son ressentiment. Comme il étoit tard, on remit l'assemblée au lendemain, & *Tarquin* employa utilement ce tems pour perdre *Tatius*. Il suborna un de ses domestiques, & fit cacher des armes dans sa maison. Le lendemain dès la pointe du jour il fit appeler les députés chés lui, & leur dit : qu'ils devoient remercier les Dieux de son retardement, puisqu'il avoit déconcerté une trahison qui leur avoit coûté la vie : n'en

doutés pas, leur dit-il, *Tatius* par votre mort & la mienne, vouloit s'affûrer le trône, & il n'a montré tant de mauvaise humeur, que parceque le hazard a fait manquer son coup. Comme *Tatius* avoit la réputation d'une honnête homme, les députés demandèrent des preuves de cette conspiration, *Tarquin* pour les convaincre, assûra qu'on trouveroit des armes cachées dans la maison de *Tatius*. Vous pensés bien, Mesdames, qu'on y en trouva puis- que le fourbe de *Tarquin* y en avoit fait mettre. Alors les députés crûrent *Tatius* coupable; & sans aucun examen, ce malheureux fut précipité. Les députés croyant avoir obligation de leur vie à *Tarquin*, lui jurèrent un attachement inviolable, & par la suite furent fidèles à leurs promesses.

Madem. BONNE.

Miss *Molly*, racontés-nous l'artifice dont *Tarquin* se servit, pour se rendre maître de la ville de *Gabinie*?

Miss *MOLLY.*

Il feignit d'être fort en colère contre *Sextus* son fils aîné. Ce prince se sauva
chés

chés les Gabinieus, & leur demanda un asyle qu'ils lui accordèrent de bon cœur. Comme il étoit aussi artificieux que son père, il trouva le moyen de se rendre maître de la ville. Alors il envoya un courier à *Tarquin*, pour savoir comment il devoit en traiter les habitans. Ce méchant Roi se promenoit alors dans son jardin, & sans dire un seul mot au messager de son fils, il abattoit avec sa canne, les têtes des fleurs qui s'élevoient au dessus des autres. Le messager étant de retour, dit à *Sextus*, que son père ne lui avoit rien répondu, & lui apprit à quoi il s'occupoit. J'entend cette réponse, dit *Sextus*, & ayant fait arrêter les principaux citoyens de *Gabinie*, il leur fit couper la tête, & devint Roi de cette ville dont il traita ensuite les habitans avec douceur.

Madem. BONNE.

Miss Francisque va nous rapporter l'histoire des livres Sybillins.

Miss FRANCISQUE.

Un jour une femme inconnue vint trouver *Tarquin*, & lui apporta neuf volumes

dont elles demandoit une grande somme. *Tarquin* les trouvant trop chers, refusa de les acheter. Alors cette femme prit trois de ces volumes qu'elle jetta dans le feu. Elle revint le lendemain, & demanda la même somme pour les six volumes qui restoient. *Tarquin* la traita de folle, & lui commanda de se retirer, ce qu'elle fit après avoir brûlé trois autres volumes. Elle revint une troisième fois & protesta qu'elle alloit brûler les trois derniers volumes, s'il ne lui donnoit pas la somme qu'elle avoit d'abord demandée pour les neuf. *Tarquin* frappé de la conduite de cette femme, assembla quelques sénateurs pour leur demander leur avis; & ce fut par leur conseil qu'il acheta ces trois volumes qu'on appella les livres Sybillins.

Lady VIOLENTE.

Ah! que *Mr. Tarquin* étoit un bon comédien! Tenés, ma Bonne, je gage que c'étoit lui qui avoit fait écrire ces livres, & qu'il avoit dicté à cette femme le rôle dont elle s'acquitta si bien.

Madam.

des ADOLESCENTES. 79

Madem. BONNE.

Et sur quoi croyé.-vous cela, ma chère?

Lady VIOLENTE.

C'est qu'il n'auroit pas eu tant de patience avec cette femme, il lui auroit arraché ses livres, si elle n'avoit pas voulu les lui vendre au prix qu'il auroit voulu ; mais, ma Bonne, qu'est-ce qu'il y avoit dans ces volumes, & pourquoi les a-t-on nommés les livres Sybillins; voilà un drôle de nom ?

Madem. BONNE.

Prions Lady *Sensée* de nous apprendre ce que c'étoit que les Sybilles.

Lady SENSE'E.

Il y eut parmi les payens quelques filles dont les mœurs étoient extrêmement pures, & qui se distinguoient surtout par un grand amour pour la modestie & la chasteté. On dit que Dieu pour récompenser ces vertus morales, leur donna le don de prophétie, & qu'elles écrivirent des livres dans lesquels on trouvoit prédits les

événemens les plus remarquables. La plus fameuse des Sybilles se nommoit *Cumée* : les poètes disent qu'*Apollon* l'aima sans pouvoir être aimé d'elle. Un jour qu'elle se promenoit au bord de la mer, ce Dieu l'aborda, & jura de lui accorder tout ce qu'elle lui demanderoit. *Cumée* avoit alors du sable dans la main, & souhaita de vivre autant d'années qu'elle en tenoit de grains. *Apollon* en lui accordant sa demande, lui fit remarquer qu'elle avoit oublié de demander de ne pas vieillir, & lui offrit de joindre cette grâce à celle qu'elle avoit déjà obtenue ; mais *Cumée* préfera la qualité de vierge à l'avantage de demeurer jeune ; elle vieillit donc, car elle vécut très-long tems, & fut tellement desséchée qu'il ne lui restoit que la voix dont elle rendoit ses oracles. Elle demouroit dans un antre qui porte aujourd'hui son nom, & que les voyageurs ne manquent pas de visiter.

Madem. B O N N E.

Il faut, Mesdames, séparer la vérité de la fable. Il y a eu des Sybilles, on ne peut en douter. Le genre de vie qu'elles avoient choisi, en les éloignant des dissipa-
tions

tions & même des occupations des femmes, leur donnoit le tems de méditer & de réfléchir. La meditation produit la sagacité, c'est-à-dire, une justesse dans le raisonnement qui fait prévoir les choses futures par la connoissance des présentes. J'imagine que c'étoit l'unique source de la réputation qu'eurent les Sybilles: on a dit long-tems qu'elles avoient prédit la naissance de Jésus-Christ; mais on est persuadé aujourd'hui, que les livres qu'on leur attribuoit, étoient apocryphes. Les trois volumes que *Tarquain* acheta si cher, furent aussi attribués aux Sybilles; on les gardoit soigneusement, & dans les calamités publiques ou dans les grands événements, la grande Vestale consultoit ces livres; il n'étoit alors question que de la suborner, & on lui faisoit lire & répéter aux Romains tout ce qui convenoit à eux par lesquels elle étoit payée. Par exemple; *Jules César* avoit la manie de vouloir être Roi, & les Romains celle de subjuguier les Parthes. *César* devoit commander l'armée qui alloit se mettre en marche contre ces peuples; on consulta les livres sybillins sur le succès de cette entreprise, la Vestale qui étoit pensionnaire de *César*, répondit que les Parthes ne seroient jamais vaincus que par

un Roi, ce qu'elle disoit afin d'engager les Romains à donner ce titre à *César*. *Lady Charlotte*, dites-nous à quelle occasion *Tarquin* fût chassé de Rome ?

Lady CHARLOTTE.

A l'occasion de la mort de *Lucrèce*, à laquelle le fils aîné de *Tarquin* avoit fait un affront. Cette Romaine ne pût y survivre ; elle assembla ses parens, & se tua après les avoir conjurés de vanger sa mort. Il y avoit à Rome un homme, nommé *Brutus*, dont *Tarquin* avoit fait périr la famille. Il n'avoit évité la mort qu'en contrefaisant le stupide. *Brutus*, témoin de la mort de *Lucrèce*, prit le poignard encore fumant de son sang, & jura une guerre éternelle, non seulement à *Tarquin*, mais encore à la royauté.

Miss CHAMPETRE.

Je respire ; nous voilà parvenues aux beaux jours de Rome, au tems de la liberté !

Madem.

Madem. BONNE.

C'est ce que nous verrons la première fois, Mesdames ; j'ai une histoire à vous achever, c'est celle de la jardinière de Vincenne contre laquelle vous étiez toutes de mauvaise humeur, parcequ'elle ne vouloit pas consentir pour sa fille à un mariage secret avec le Marquis. Elle fit plus, Mesdames, car voyant ce jeune Seigneur sans cesse sur les pas de *Marianne*, elle lui dit que sa fille avoit une extrême repugnance pour le convent ; mais qu'il la forceroit de s'y jeter en qualité de converse, c'est-à-dire, de sœur servante, s'il s'obstinoit à la tourmenter.

Le Marquis promit en gémissant de la laisser tranquille, & fit effectivement les plus grands efforts pour la bannir de son cœur. Il y eut peut-être réussi, si *Marianne* n'eut été que belle, & s'il n'eut eu que de l'amour ; mais elle étoit vertueuse, & les sentimens du Marquis s'étoient fortifiés par l'estime la plus parfaite ; or il n'est guère possible de détruire de pareils sentimens. Il confia son désespoir à un jeune étourdi de ses amis qui ne trouva d'autre remède à son mal que l'enlèvement de *Marianna*. Le Marquis frémit d'abord
d'une

d'une proposition si contraire au respect qu'il se sentoît pour cette fille ; mais emporté par son amour, il y consentit à deux conditions ; la première, qu'on enlèveroit la mère avec la fille pour ne point alarmer la vertu de *Marianne*. La seconde, qu'elles seroient conduites à une maison de campagne où tout seroit prêt pour se marier en arrivant.

Madame *Rollin* étoit voisine d'une Dame de qualité qui vivoit fort retirée. Cette Dame ayant connu le mérite de la jardinière, la voyoit souvent lorsqu'elle étoit à la campagne, & lorsque le mauvais tems la ramenoit à Paris ; elle lui envoyoit souvent son carrosse pour venir passer le dimanche avec elle. Le Marquis qui étoit instruit de ces petits voyages, se mit en ambuscade sur le chemin, accompagné de son ami & de quelques domestiques, parmi lesquels étoit *Dubois*. L'enlèvement se fit avec beaucoup de facilité, & à peine les deux femmes enlevées qui étoient fort enveloppées dans leurs coëffes, furent-elles arrivées, que le Marquis se jettant à leurs pieds, les conjura de rejeter sur la force de son amour la violence qu'il leur faisoit ; il conjura *Marianne* de le suivre à l'autel où il vouloit lui jurer un attachement que
rien

rien ne pourroit rompre, & qui ne feroit
 fécrot que jusqu'au moment où son âge ou
 la mort de sa mère le mettroient en situa-
 tion de le déclarer. Fils ingrat, dit l'une
 de ses femmes, en levant sa coëffe, une
 indigne passion te fait sans doute souhaiter
 ma mort; elle t'a attiré le juste mépris de
 celle que tu me préfères, & c'est par elle
 que j'ai appris tes odieux projets. Vous
 êtes bien surprises, Mesdames, de trouver
 la Marquise au lieu de la jardinière; le
 Marquis le fût encore plus que vous, &
 pour vous tirer d'embarras bien plus vite
 qu'il ne le fût lui-même, je vous ap-
 prendrai, que *Dubois* convaincu par son
 expérience que *Marianne* étoit sage, avoit
 changé le dessein de la séduire en celui de
 l'épouser. Dans ces nouvelles vûes, vous
 pensés bien qu'il n'avoit pas goûté le projet
 d'enlèvement dont son maître lui avoit
 fait part; pour le faire échouer, il en avoit
 donné avis à Madame *Rollin*, & celle-ci
 en avoit averti la mère du Marquis.
 Cette Dame crût son fils fort capable
 d'enlever une fille qu'il aimoit; mais elle
 ne pût se persuader qu'il eut seulement la
 pensée de l'épouser. Pour s'éclaircir de
 ses vûes, elle se mit avec une femme de
 chambre dans le carrosse qui devoit con-
 duire

duire à Paris la jardinière & sa fille. Elle avoit fait avertir en même tems son beau-frère, oncle du Marquis, de se trouver à la maison de campagne où elle devoit être conduite, afin que sa présence donna plus de poids aux reproches qu'elle vouloit faire à son fils. Ce beau-frère, Commandeur de Malthe, s'appelloit Monsieur de Souvré. C'étoit un homme droit, inflexible sur l'honneur dont il avoit des idées plus justes que la Marquise, comme nous le verrons bientôt. Heureusement pour le Marquis, son oncle n'arriva pas assés tôt pour être témoin du dénouement de la pièce; & lorsqu'il fût venu, le Marquis n'étoit plus en état de l'entendre; la surprise & l'effroi lui avoient fait perdre l'usage de ses sens, & sa mère soit qu'elle fût encore trop irritée contre lui, soit qu'elle crût que cet évanouissement étoit feint pour l'attendrir, l'abandonna aux soins de *Dubois* & de son ami, & étant remontée dans le carrosse de son beau-frère, elle le força de reprendre avec elle la route de Paris.

Cependant le Marquis revenu à lui-même, se trouva dans la situation la plus déplorable. Il ne pouvoit renoncer à *Marianne*; il ne pouvoit non plus supporter l'idée du chagrin qu'il causoit à sa mère,

mère. Tourmenté par deux sentimens si contraires, son corps succomba, & il revint à Paris avec une fièvre violente. *Dubois* voulût persuader à la Marquise que son fils étoit en danger; elle continua de croire que cette maladie étoit un artifice. Enfin, le troisiéme jour, un médecin que *Dubois* avoit fait avertir, dit fort sérieusement à la Marquise qu'il ne répondoit point de la vie de son fils, d'autant plus qu'il refusoit toutes sortes de remédes. A peine cette tendre mère lui donna-t-elle le tems de finir son discours, elle volla à l'appartement de son fils, & l'état où elle le trouva, ne lui laissa presque aucune espérance. Le Marquis parût sensible aux preuves qu'il recevoit de la tendresse de sa mère, & appliquant ses lèvres brûlantes sur une de ses mains : Cessés, lui dit-il, Madame, de pleurer un fils d'autant plus coupable qu'il ne pourroit vivre sans continuer de vous offenser. Il faut que je meure, ou de la douleur de vous déplaire, ou du désespoir de perdre *Marianne*; puisque je ne puis me flatter ni d'obtenir votre aveu pour la posséder, ni de vivre sans ce bonheur. Le Commandeur étant arrivé dans ce moment, se joignît inutilement à la Marquise pour engager le malade à se
prêter

prêter aux secours qu'on vouloit lui donner ; il s'obstina à tout refuser. Alors Monsieur de Souvré tirant sa sœur à l'écart, lui demanda si elle vouloit sacrifier ce fils unique à un préjugé, que dans le fond ce mariage qui la revoltoit, ne bleffoit pas réellement l'honneur, puisqu'elle avouoit elle-même que les sentimens de la fille & de la mère pouvoient honorer les personnes les plus qualifiées.

La Marquise n'étoit plus en état d'écouter sa délicatesse ; elle se rapprocha du lit de son fils, le conjura de suspendre son désespoir, puisqu'elle étoit résolue à lui accorder *Marianne*, & comme le Marquis paroissoit douter de sa promesse, elle ordonna à *Dubois* de partir sur le champ dans son carrosse, & de ramener la *Rollin*, & sa fille. *Dubois* ne s'attendoit pas à échoüer dans son ambassade : il la fit avec confiance, & assûra la jardinière que la Marquise consentoit à l'union de son fils avec *Marianne*, & qu'elle la conjuroit de venir promptement lui sauver la vie ; mais Madame *Rollin* étoit trop sage pour faire une pareille démarche sur la parole d'un valet ; elle s'excusa fort honnêtement de le suivre. La Marquise tomba dans une espèce de fureur lorsqu'elle apprit ce refus.

Les

Les noms d'impertinente & d'orgueilleuse furent prodigués à la *Rollin*. Le Commandeur lui fit remarquer que cette femme se conduisoit avec une sagesse qui la lui faisoit estimer, il s'offrit de l'aller chercher lui-même, avouant qu'il avoit fait une faute de s'en être remis à *Dubois*; mais, ajouta-t-il, il faut rassurer une femme que la sagesse rend défiante, & lui prouver que nous agissons de bonne foi: je ne me charge de l'aller chercher qu'à condition de lui porter un papier signé de vous & de moi, qu'elle pourra remplir comme elle le jugera à propos. La crainte faisoit taire l'orgueil; la Marquise signa, & le Commandeur en arrivant chez Madame *Rollin*, lui présenta ce papier. Monsieur, lui dit la jardinière, je suis mère, & je comprends fort bien qu'on peut tout promettre pour sauver un fils, tel que M^r le Marquis; mais mettez-vous à ma place, ma fille m'est chère, & je dois l'arracher à la situation où les regrets de Madame la Marquise pourroient la réduire? Ah! ma chère Madame, lui dit le Commandeur, que votre prévoyance est cruelle! Cependant, je ne puis la blâmer absolument; nous n'avons pas l'honneur d'être connus de vous, sans
 quoi

quoi vous feriez fond sur notre parole . . .
Voici la preuve que je la regarde comme
sacrée, lui dit la jardinière qui voyoit sa fille
prête à tomber en foiblesse ; elle déchira le
papier, & présentant au Commandeur la
main de sa fille, elle monta dans l'équipage
de la Marquise sans que Mr. de Sauvri
ouvrit la bouche. Il avoit trouvé tant de
noblesse dans le procédé de cette femme,
qu'il sentoît pour elle une admiration qu'il
ne pouvoit exprimer. Les charmes de
Marianne, les larmes qui s'échappoient
de ses yeux, justifioient le Marquis dans
son esprit ; il connoissoit que son neveu
étoit aimé, & qu'il avoit fallu à ces fem-
mes la vertu la plus héroïque pour résister
à ses poursuites, en sorte qu'il commen-
çoit à s'estimer heureux d'avoir une telle
nièce ; il exprima si naturellement ses sen-
timens à cet égard, que Madame *Rellin*
ne fit point de difficultés de lui avouer que
si sa fille avoit eu une fortune immense,
elle ne l'auroit estimée qu'autant qu'elle
l'auroit rapprochée du Marquis. Le
Commandeur conduisit *Marianne* & sa
mère dans la chambre du malade qui étoit
retombé dans le désespoir. On lui avoit
caché l'inutilité du voyage de *Dubois*, &
sa longue absence faisoit croire au Marquis
que

que Madame *Rollin* avoit été inflexible. Quelle fût sa joye lorsque sa mère lui présentant *Marianne*, lui dit : vivés, mon chér fils, vivés pour la belle *Marianne* ! A cette voix, le Marquis faisant un effort sur sa foiblesse, baisa la main de sa mère & celle de sa maîtresse, avec un transport qui sembla ranimer ses forces. Dès-lors il s'abandonna aux soins du médecin, & après avoir pris quelques remèdes qui lui furent présentés par *Marianne*, il s'assoupit & dormit d'un sommeil tranquille. La Marquise qui ne voyoit alors dans ces femmes que deux personnes qui lui rendoient un fils qu'elle adoroit, leur fit de tendres caresses. On se mit à table pour souper ; c'étoit un spectacle nouveau pour les domestiques de voir deux pauvres païsannes à la table de leur maîtresse dont ils connoissoient la hauteur. La malignité de ces ames basses se faisoit un régal de l'air décontenancé qu'ils supposoient que ces femmes alloient avoir dans une place si peu faite pour elles ; mais elles furent si bien allier une aisance modeste avec le respect qu'elles devoient à la Marquise, qu'on étoit tenté de croire qu'elles étoient nées pour la fortune qui s'offroit à elles.

Lady VIOLENTE.

Mille pardons, ma Bonne, si je vous interromps ; mais je suis fille, & je suis excusable, si je ne puis retenir une pensée qui me suffoque. Vous dites, que les domestiques furent tentés de croire que ces femmes étoient faites pour la fortune qui s'offroit à elles ; moi, je succombe à cette tentation, & je crois fermement que Madame Rollin n'étoit pas née jardinière.

Madem. BONNE.

Et sur quoi croyés-vous cela, je vous prie ?

Lady VIOLENTE.

C'est qu'il n'est guère possible qu'une femme du commun eut eu tant de sagesse, de prudence, de politesse & de grandeur d'ame ; car je vois tout cela dans cette chère Madame Rollin que j'aime de toute mon ame, aussi bien que sa charmante fille.

Lady

Lady SOPHIE.

J'aime beaucoup *Madame Rollin* ; mais je ne sens encore rien pour *Marianne* dont ma Bonne ne nous a pas dit un seul mot, excepté qu'elle est belle.

Miss BELOTTE.

Oh ! ma chère, je vous demande pardon ; ma Bonne vient de nous faire son éloge. Ne nous a-t-elle pas dit qu'elle aimoit le Marquis ; qu'elle l'avoit confié à sa mère, puisque cette mère l'avoua au Commandeur ; que cette fille étoit donc docile, obéissante & sage, puisqu'elle se remettait toute entière à la conduite de sa mère dans une occasion si pénible ?

Madem. BONNE.

Venez que je vous embrasse, ma chère *Belotte*, le bon sens vient de s'exprimer par votre bouche. Oui, Mesdames, toute la vertu d'une fille est renfermée dans la confiance & l'obéissance à sa mère : c'est en cela que consiste toute sa perfection, surtout si elle a le bonheur d'en avoir une du caractère de la respectable *Madame*

Rob-

Rollin. Revenons aux conjectures de *Lady Violente*. Selon elle la sagesse, la prudence, la politesse & la grandeur d'ame sont tellement l'appanage d'une personne de condition, qu'elle ne peut croire que *Madame Rollin* soit née jardinière parcequ'elle les possède. Par conséquent, que doit-on penser d'une grande Dame en laquelle on remarque de l'étourderie, un manque de conduite, de politesse, & peu ou point de grandeur d'ame ?

Lady VIOLENTE.

En vérité, ma Bonne, je m'avois fait que la moitié de la réflexion, & vous me forcés à l'achever. Ces grandes Dames avec toute leur noblesse, font douter en les voyant, si elle ne sont pas nées jardinières. Mais, ma Bonne, je fais pénitence de la sottise que j'ai faite en vous interrompant; je meurs d'envie de savoir le reste de cette histoire, & la voilà suspendue.

Madem. BONNE.

Et qui pis est, elle le sera jusqu'à la première leçon. Je m'oubliois en vous la

racon-

racontant. Vous faites la grimace, Lady Mary ; mais il faut pourtant faire ce sacrifice de bonne grace, & prendre l'habitude de faire céder nos plaisirs à nos devoirs. D'ailleurs, mes enfans, quand nous n'aurions pas autre chose à faire, je ferois de tout mon cœur l'occasion de vous accoutumer à modérer vos désirs.

Miss CHAMPETRE.

Mais, ma Bonne, en conscience, quel mal fait-on en satisfaisant des goûts aussi innocens que celui qu'il vous plaît de mortifier ?

Madem. BONNE.

On s'accoutume à ne pouvoir maîtriser ses désirs, & quand on a le malheur d'en concevoir de moins innocens, on n'a pas la force de les reprimer. D'ailleurs, Mesdames, nous sommes faites pour vivre en société. Vos goûts innocens seront peut-être contradictoires aux goûts innocens des autres, si vous voulés toujours vous y livrer, vous deviendrés le tyran des compagnies où l'on aura le malheur de vous admettre, ou bien, vous souffrirés infiniment d'une

d'une contrainte dont vous n'aurez aucun usage.

Miss CHAMPETRE.

Laissons donc là l'histoire; je m'en contenterai si vous avez la bonté de nous dire un petit mot de Philosophie. Vous nous dites la dernière fois que ce qui étoit une vérité pour ceux qui ont examiné, est un préjugé pour ceux qui croient sans examen; je n'entends pas bien cela: comment une chose peut-elle être en même tems une vérité & un préjugé?

Madem. BONNE.

Le voici, ma chère. Souvenés-vous qu'un préjugé est une chose qu'on croit sur la foi d'autrui: j'ai découvert en l'examinant avec soin que la doctrine de l'Evangile est tellement digne de Dieu, qu'elle ne peut être l'ouvrage des hommes. La divinité des Saintes Ecritures est donc une vérité pour moi, & il ne dépend d'aucun homme de me faire penser autrement. Cela ne dépend pas même de moi, car il ne m'est pas possible de donner un démenti à ma raison. Vous, croyés-vous, ma chère,

chère, que l'Ecriture est divine parceque votre gouvernante vous la dit ? Vous ne le croyés que sur son autorité, & il ne lui auroit été guère plus difficile de vous faire croire le contraire, parceque votre raison ne s'est jamais mêlée de votre foi à cet égard. Votre foi est donc un préjugé qu'on pourroit facilement détruire.

Lady LUCIE.

Ma Bonne, il me semble vous avoit entendu dire que les préjugés tiennent comme la peau, & qu'il est presque impossible de les dépouiller entièrement.

Madem. BONNE.

Je ne m'en dédis pas, ma chère, & pour vous faire voir que j'ai raison des deux côtés à cet égard, il faut distinguer deux sortes de préjugés. Les uns que nous prenons sur des choses qui n'intéressent pas nos passions, & ceux-là, on s'en défait aisément ; mais pour ceux qui favorisent l'amour déréglé que nous nous portons, c'est une autre chose : ils s'enracinent d'une telle force qu'il faut une raison supérieure pour y renoncer. Je vais vous rendre ceci sen-

TOM. I.

E

sible

sible par un exemple. Je croyois étant enfant que les Juifs étoient faits d'une autre manière que les chrétiens, & peu s'en falloit que je ne pensasse qu'ils avoient des cornes. Ma nourrice me disoit à tout moment en parlant d'un homme laid, méchant, &c. il est laid comme un Juif, il est méchant comme un Juif. Devenue plus grande, on m'a dit qu'ils n'avoient rien qui les distinguât des chrétiens. Comme je n'avois aucun intérêt à rester dans mon premier sentiment, j'y ai renoncé sans aucune peine, je les aimois autant beaux que laids. Au contraire, j'ai entendu dire étant petite, cet homme est heureux parcequ'il est riche, qu'il passe sa vie à se divertir. Cette manière de parler a fait naître en moi un préjugé favorable pour les richesses & les plaisirs. J'ai crû que pour être heureux il falloit en jouir. L'Evangile me dit le contraire; mais quoiqu'il le répète cent fois, le préjugé subsiste, parceque mes passions font une ligue pour le défendre: je cherche à tordre les préceptes de l'Evangile, à les interpréter. J'emploie toutes les forces de mon esprit à éluder, à affoiblir cette vérité; & ce n'est qu'après l'examen le plus répété, que je puis détruire le préjugé à cet égard.

Lady

Lady LOUISE.

Ma Bonne, je regardois les préjugés comme des choses de peu de conséquence, & je m'apperçois qu'ils sont l'origine de presque toutes nos sottises.

Madem. BONNE.

Ajoutés, Madame, & de tous nos crimes.

Lady SINCERE.

Ah ! ma Bonne, quel mot employés-vous là ! Vous ne faites pas des crimes, ni nous non plus. Il n'y a que les très-méchantes gens qui en font ; nous faisons des fautes, c'est bien assés.

Madem. BONNE.

Comme l'amour propre est attentif à écarter tout ce qui le blesse ! Eh bien, ma chère, conservés la bonne opinion que vous avés de vous-même ; pour moi, la vérité me force d'avouer que j'ai commis des crimes, & au péril de perdre votre estime, je veux vous en faire juge.

E 2

J'eus

Lady

J'eus le malheur dans ma jeunesse d'être impliquée dans un crime d'état. Le Roi qui régnoit alors, étoit le meilleur Prince du monde; mais il ne pouvoit en conscience laisser le crime impuni. Je fus donc condamnée avec mes complices. Heureusement, j'avois eu le bonheur de plaire à une Princesse que le Roi chérissoit; cette Dame se jeta aux pieds du Roi pour demander ma grace, & sacrifia une partie de son bien pour l'obtenir. Je fus d'abord fort touchée de ce bienfait, & j'aurois juré que j'étois prête à sacrifier pour elle la vie qu'elle m'avoit sauvée; insensiblement je me trouvai liée dans une société ennemie de cette Princesse: cette société étoit composée de gens aimables, & la conversation de ma bienfaitrice me paroissoit trop sérieuse pour une fille de mon âge; je trouvai qu'elle agissoit en tyran de vouloir que je me privasse de mes plaisirs pour m'attacher à elle: insensiblement je la négligeai, je fis plus, ma chère; à force de me trouver parmi ses ennemis, je pris peu à peu leurs sentimens, & je meurs de honte en vous l'avouant: je me rangeai de leur parti contre celle à laquelle je devois tout.

cap
feu
cro
voude
vou
que
dan
Die
bien
elle
ven
mon
sentJ
parc
avan
me
ma

Lady SINCERE.

Non, ma Bonne, vous n'avez point été capable de cette noirceur : vous avez voulu seulement voir ce que je dirois ; si je vous croyois capable d'une telle ingratitude, je vous fuirais comme un monstre.

Lady SENSE'E.

Pauvre *Lady Sincère*, vous êtes la dupe de l'allégorie de ma Bonne ; ne voyez-vous pas que ce crime d'Etat dans lequel elle a été impliquée, est celui d'Adam, que ce Roi si juste & si bon est Dieu, que cette personne qui sacrifie son bien pour la sauver, est Jésus-Christ dont elle veut nous faire croire qu'elle est devenue l'ennemie par la fréquentation du monde dont elle dit qu'elle a pris les sentimens & les maximes ?

Lady SINCERE.

Je l'avoue, Madame, j'ai été attrapée parceque j'ai la bonne coutume de parler avant de penser, ou plutôt de penser comme il faut. Mais est-ce donc là ce que ma Bonne appelle des crimes, qu'est-ce

qui n'a pas cela à se reprocher dans sa jeunesse ?

Madem. B O N N E :

Et voilà un préjugé bien dangereux, ma chère ! Tous les honnêtes gens sont ingrats envers Dieu dans la jeunesse, donc ce n'est pas un crime. Comment, il n'y aura qu'envers le créateur qu'on peut être perfide sans se déshonorer. Si j'avois fait envers les créatures la milliême partie de ce que j'ai fait contre mon Dieu, vous me regarderiez comme un monstre : je perdrais votre estime ; mais je n'ai trahi que mon créateur, bon, c'est une bagatelle qui ne mérite pas votre mépris, tout le monde le fait. Quelle excuse, mes chers enfans ! Concevez-vous à présent le danger des préjugés. Hélas ! ce que je vous dis vous frappe en ce moment, vous l'oublierez bientôt ; il a plu au monde d'établir qu'on pouvoit manquer impunément de parole & de fidélité à son Dieu : ce préjugé vous subjuguera comme mille autres tout aussi dangereux, à moins que vous ne preniez l'heureuse habitude d'examiner tout ce que vous croyés, à la lumière de l'Evangile.

Mifs

Miss CHAMPETRE.

Je conçois mieux que jamais, ma Bonne, l'importance de cet examen auquel je n'ai guère pensé jusqu'à ce jour. Je me flatte de croire bien des choses vraies; mais j'avoue que je les crois comme je croirois des fables auxquelles on auroit donné un air de vraisemblance. Je n'ai qu'un petit embarras, ma Bonne; c'est que la vie à laquelle on veut m'affujettir, ne me laisse pas une minute pour faire cet examen: toutes ces Dames n'ont pas plus de tems que moi; il faut donc nous déterminer à passer pour singulières & ridicules si nous vivons autrement que les autres, ou à suivre bonnement les préjugés, du moins ceux qui sont établis parmi les personnes les plus raisonnables.

Madem. BONNE.

Voudriés-vous me dire ce que vous entendés par les personnes raisonnables, en connoissés-vous un grand nombre? Répondés-moi, *Lady Louise*?

Lady LOUISE.

Ce sont à peu près toutes les personnes avec lesquelles je suis liées ; graces aux soins de mes parens, j'en connois peu d'autres.

Madem. BONNE.

Cela ne nous apprend rien, ma chère ; j'en reviens à *Miss Champêtre*, de laquelle j'exige une définition.

Miss CHAMPÊTRE.

Il n'y a qu'une minute, ma Bonne, que j'aurois répondu à peu près comme *Lady Louise* ; un instant de réflexion m'a éclairée : on ne doit jamais appeller raisonnables que ceux qui se conduisent absolument par les lumières de la raison ; il en est bien peu de ceux-là, & au lieu de dire que nous suivrions les préjugés établies parmi les personnes raisonnables, je devois dire de celles qui sont les moins folles.

Madem. BONNE.

Quelles ressources, ma chère, que l'acquiescement aux lumières de ces sortes de gens,

gens, vous m'avez donné une définition !
En êtes-vous contente, Lady Louise ? Je
crois voir à votre mine que vous appelés
de ce jugement.

Lady LOUISE.

Oui, ma Bonne, je connois un grand
nombre de Dames qui ne sont point folles
du tout.

Madem. BONNE.

Voilà encore un préjugé, ma chère ;
pour vous en convaincre, je vais tracer le
portrait d'une femme raisonnable. Je le
ferai d'autant plus volontiers que vous
touchés au moment d'entrer dans le grand
monde sur votre foi, & sans être guidées.
Ce nouvel état a des grands devoirs dont
vous devés être instruite, & dont l'accom-
plissement constitue la femme raisonnable.

Vous aurés quatre devoirs à remplir ;
celui de chrétienne dont je ne dirai rien
parceque vous vous en acquitterés si vous
remplissés bien les trois autres. Vous au-
rés donc des devoirs comme épouses,
comme mères de familles, & comme fem-
mes du monde. Je ne vous parlerai au-

jourd'hui que du premier, remettant les autres à la leçon suivante.

Une épouse raisonnable considérant que tout le bonheur de sa vie consiste à conserver le cœur & l'estime de son époux, doit tout mettre en usage pour y parvenir. Aujourd'hui, Mesdames, vous voyés ceux que vous devés épouser, tendres, soumis, attentifs, complaisans pour toutes vos volontés & même pour vos caprices ; mettés vous bien dans la tête que votre règne expirera le jour de votre mariage, & que celui de vos amans devenus époux commencera.

Miss FRIVOLE.

Voilà ce qu'il ne m'est pas possible de me persuader. Si vous pouviés m'en convaincre, je ferois vœu de ne me marier jamais ; mais Dieu merci, je n'ai rien à craindre. Mylord *William* est la complaisance même ; soit que ce soit son naturel, soit que je l'y aye accoutumé, il n'est pas possible qu'il change de manière à mon égard ; & je vous avoue que s'il le vouloit, je ne serois pas d'humeur à le souffrir.

Madem

Madem. BONNE.

Ayés donc l'attention, ma chère, de prévenir le ministre; sans doute il aura la complaisance de changer quelque chose à la formule du mariage. Ordinairement, on y fait promettre aux maris d'aimer leurs femmes, & aux femmes d'obéir à leurs maris; on fera promettre au vôtre de vous obéir, sans s'embarrasser de cette parole du Tout-Puissant à *Eve*, *tu seras sous la puissance de ton mari*.

Miss FRIVOLE.

Non, ma Bonne, je ne veux pas commander à mon mari; ce sera lui qui voudra bien se prêter à mes volontés, ou si vous voulés à mes caprices; il me la promis, il me la juré; il a même voulu en écrire la promesse.

Madem. BONNE:

Sur la feuille d'un chêne apparamment ? & le premier vent emportera la promesse. Pauvre enfant, que je vous plains, que vous serés misérable. Je gage que *Miss Zinna* ne pense pas comme vous?

Miss

Miss Z I N N A.

Mylord ne m'a rien promis, & je jurerois presque sur la connoissance que j'ai de son caractère, que je serai la femme la moins contredite ; j'essayerai même à ne l'être jamais, car je ne voudrai que les choses qui lui feront plaisir.

Madem. B O N N E.

Et vous réussirez par-là à le subjuguér, ma chère. Voilà le seul moyen d'assurer notre règne dans le mariage ; une complaisance continuelle ôte la force à un mari de se servir de ses droits. J'ai beaucoup d'estime pour votre futur époux, ma chère, & beaucoup de confiance dans vos promesses ; comptés pourtant que dans les mariages les mieux assortis & les plus heureux, il y a toujours quelques difficultés, & que pour être heureuse dans cet état, une femme doit renoncer courageusement à ses goûts & à ses volontés pour se conformer à ceux de son époux.

Lady L U C I E.

Je conçois que ce sacrifice est aisé avec un homme qu'on estime & qu'on aime ;
mais

mais qu'il doit être dur de se sacrifier ainsi pour quelqu'un qu'on nous a donné contre notre goût, & qui n'a ni assez d'esprit ni assez de raison pour voir ce que vous faites pour lui, & vous en tenir compte.

Madem. BONNE.

Je crois être au milieu d'Athènes ou de Rome payenne lorsque j'entends raisonner ainsi. Qui vous dit, Madame, que c'est à votre mari qu'il faut sacrifier vos goûts & vos inclinations ? Qui veut vous persuader que vous trouveriez dans un attachement tout humain la force de persévérer dans le renoncement à vous-même ? C'est à votre devoir qu'il faudra vous sacrifier, ma chère. Dieu vous a commandé d'obéir à votre mari, ce sera pour lui obéir que vous soumettrés votre volonté. Si vous êtes animée par ce motif, que vous importera le reste ? Dieu n'est-il pas assez grand, assez riche, assez liberal pour récompenser votre fidélité à ses ordres ? Votre mari sera peut-être un brutal, un stupide, un hypocrite qui vous aura caché ses vices réels sous des vertus apparentes, mais tel que je le suppose Dieu a eu ses vûes.

vûës & ses desseins lorsqu'il a permis qu'il devint votre époux. Peut-être la patience à le supporter, étoit-elle pour vous le seul chemin du salut ; peut-être la conversion de cet époux, est-elle attachée aux exemples de vertu que vous lui donnerés en supportant ses vices & ses mauvais traitemens. Souvenés vous qu'en qualité de péchéresse vous avés besoin de pénitence, & qu'aux yeux de la foi, un état qui offre de continuelles occasions de souffrir, est un état précieux. D'ailleurs, Madame, comme je vous l'ai dit, ne vous persuadés pas qu'un attachement purement naturel, pût vous fournir les forces suffisantes pour supporter les défauts du meilleur des époux ; il faut pour cela, comme pour toutes choses, une grace particulière de Dieu : il ne la refuse jamais à celles qui la lui demandent, & qui cherchent à lui plaire en remplissant leurs devoirs ; mais il confond celles qui ne cherchent qu'à plaire à la créature, en permettant qu'une affection dont il n'étoit pas le motif, disparoisse & fasse place au dégoût & quelquefois même à la haine.

Lady

des ADOLESCENTES. III

Lady LOUISE.

Je n'ai pas le mot à répondre, ma Bonne. Oh Christianisme ! que tu es négligé, ignoré, peu considéré, peu pratiqué ! Tout ce que je vois, commence à me guérir d'un préjugé bien enraciné. Je me suis dit jusqu'à ce jour, mais bien bas, que votre doctrine étoit trop sévère ; que la jeunesse étoit le tems des honnêtes plaisirs, & non celui des réflexions ; que vous vouliez nous faire vieillir avant le tems. J'entrevois la nécessité de prendre ce parti. Ces plaisirs honnêtes absorbent le tems, & ne nous en laissent point pour réfléchir ; faute de réflexion, on se croit chrétienne parcequ'on ne compare pas sa façon de penser avec les maximes de l'Evangile ; faute d'être chrétienne, on devient criminelle & misérable. Que j'ai de regret, ma Bonne, au tems que j'ai perdu dans la dissipation, & que je suis bien déterminée à devenir avare des momens !

Miss FRIVOLE.

Comment pouvés-vous dire que vous n'avez pas réfléchi suffisamment ? Je fais de votre cousine que vous employés le ma-
tin

tin & le soir une demi-heure à méditer ; cela ennuye furieusement votre femme de chambre.

Lady LOUISE.

Savés-vous, ma chère, comment je passe cette demi heure ? à vuidier mon esprit de la comédie que j'ai vûe, du bal où j'ai été, ou de celui où je dois aller, des conversations que j'ai entendues &c. Tout cela fait un tel bruit dans ma tête que ma pauvre demi-heure est passée sans que j'aye rien fait. J'avouë pourtant de bonne foi que je l'employe moins mal à la campagne ; ce qui sert encore à me convaincre, que qui veut méditer sur les devoirs pour se mettre en état de les pratiquer, doit s'arracher à la dissipation dans laquelle on vit à notre âge. Ah ! *Lady Sincere*, comme vous bailliés.

Lady SINCERE.

Je vous l'avoue, l'idée de cette retraite à laquelle vous voudriés nous assujettir, me donne des vapeurs ; mais que cela ne vous empêche pas de continuer, j'y fais un bon remède, & je m'en servirai.

Madem.

Madem. BONNE.

Non, ma chère, notre leçon a été fort longue, & j'excuse votre ennui en votre faveur ; nous moraliserons moins un autre fois.



TROISIÈME JOURNÉE.

Lady LUCIE.

Je suis venue avant ces Dames, ma Bonne ; je foudraiterois de vous parler en particulier.

Madem. BONNE.

Je suis prête à vous écouter, ma chère.

Lady LUCIE.

Vous savés, ma Bonne, que je dépends absolument de moi, puisque Dieu m'a ôté mon père & ma mère, & que mon âge me dispense d'obéir à ceux qui m'ont tenu leur place. Cette indépendance dans laquelle je

je suis, me jette dans le plus grand embarras du monde. Il se présente pour moi un parti dix fois plus riche que je ne puis l'espérer ; c'est un homme d'une figure agréable, de bonnes moeurs & estimé de tous les honnêtes gens. Je me suis toujours plû en sa compagnie, & je croyois avoir de l'amitié pour lui ; depuis qu'il s'est avisé de me demander en mariage, il me semble qu'il me déplaît, & je trouve vingt raisons pour le refuser. Mon oncle souhaite ce mariage ; mais je n'ai aucune autre raison que celle de l'amitié pour désérer à ses conseils, & ce motif n'est point ce me semble suffisant pour me déterminer.

Madem. BONNE.

Voudriés-vous me dire un des motifs qui vous empêchent d'accepter ce parti ?

Lady LUCIE.

Je vous ai dit que j'avois vingt raisons ; elles disparoissent toutes quand je veux les saisir : je n'en trouve qu'une seule qui mérite d'être alléguée ; c'est que Dieu ne m'appelle point au mariage.

Madem.

Madem. BONNE.

Et qui vous le fait croire, ma chère ?

Lady LUCIE.

Vous savés, ma Bonne, de combien de graces Dieu m'a comblé, l'attrait qu'il me donne pour la prière, la retraite, le penchant qu'il m'a donné à devenir la mère des pauvres. Il me semble si je me marie que je me mets hors d'état de suivre ces penchans ; j'ai toujours présente ces paroles de *St. Paul* : la vierge n'est occupée que du soin de plaire à Dieu ; celle qui se marie, se partage entre Dieu & son mari.

Madem. BONNE.

Votre confiance exige ma franchise ; mais il me faut beaucoup de courage pour vous parler comme je vais le faire. Je n'oserois décider tout d'un coup, si Dieu vous appelle ou non à cet état de perfection dont parle *St. Paul* : la vocation commune est le mariage, & on ne doit s'écarter des voyes ordinaires qu'après l'examen le plus mur ; mais j'ose décider tout d'un coup que

que ce désir d'une vie plus parfaite, n'est pas le vrai motif de la répugnance au mariage qu'on vous propose : vous en avez un autre au fond de votre cœur que vous vous cachés à vous-même ; vous aimés, ma chère amie, vous ne me l'avouerez pas, & je n'en serai pas moins convaincue de la vérité de ce que je vous dis.

Lady L U C I E.

Quoi, ma Bonne, me croyés-vous capable de vous tromper au moment où je vous ouvre mon cœur ?

Madem. B O N N E.

A Dieu ne plaise, ma chère, vous vous trompés vous-même, voilà tout. Voulez-vous lire dans le fond de votre cœur ? Demandés-vous de bonne foi, si vos idées de perfection ne disparaîtroient pas si la personne dont je parle vous demandoit en mariage.

Lady L U C I E.

A quoi bon cette supposition ? Cet homme ne pense à moi, ni moi à lui :
j'avoue

j'avoue pourtant que si le cas arrivoit, ce seroit une tentation bien forte ; mais cela ne signifie pas que j'aye de l'amour pour lui. Dans le tems où mon salut m'occupoit moins que mon établissement, je m'occupois des qualités que je devrois chercher dans un mari pour être heureuse ; je ne vous cacherai point que je les ai trouvées dans le cavalier en question, & que si j'ai à me marier, je souhaite de trouver un mari qui lui ressemble.

Madem. BONNE.

Pauvre aveugle ! Savés-vous bien, ma chère, que de tous les hommes je n'en connois point de moins propre à vous rendre heureuse que celui-là ; que vous lui prêtés gratuitement les bonnes qualités que vous admirés en lui ; que le plus grand malheur qui pût vous arriver, seroit de devenir son épouse, & que cette sorte de répugnance que vous ressentés pour le mariage, je la regarderois comme une grace spéciale de Dieu, s'il n'y avoit d'autre mari pour vous que celui-là ?

Lady

Lady LUCIE.

Ah ! ma Bonne, que vous le connoissés peu ! Mais je ne veux pas entreprendre de le justifier dans votre esprit ; mon empressement à cet égard qui n'auroit d'autre principe que la justice, passeroit dans votre esprit pour une preuve de la passion que vous me supposés pour lui.

Madem. BONNE.

J'en appelle à l'expérience, ma chère ; c'est elle qui décidera entre vous & moi. Pour ce qui est du mariage qu'on vous propose aujourd'hui, il ne m'appartient pas de décider si vous devés l'accepter ou non. Si je suivais mon instinct, je serois plus hardie : il me paroît convenable ; mais vous m'allégués pour motif de votre refus le désir de vous consacrer à Dieu dans une vie plus parfaite : ce motif s'il est bien réel, est trop respectable pour que j'ose vous rien dire pour vous dissuader de votre dessein. Voici pourtant ce que je vous conseille de faire. A peine avés-vous vingt & un an : ce n'est point un âge propre à prendre une résolution absolue. Allégués pour éluder une réponse positive, le

le grand âge & les infirmités de Monsieur votre oncle dont vous faites toute la consolation ; dites que vous ne voulés rien déterminer sur votre établissement avant vingt cinq ans ; employés ce tems à bien examiner votre cœur ; priés avec ardeur, afin d'obtenir de Dieu les lumières nécessaires pour vous déterminer ; livrés-vous dans le secret à la pratique des bonnes œuvres, surtout au soulagement des pauvres ; mais gardés-vous d'annoncer une résolution dont vous pourriés vous repentir par la suite. Voici nos Dames, passés dans mon cabinet pour vous remettre un peu ; l'agitation de votre ame est peinte sur votre visage, & il ne faut pas donner occasion aux conjectures sur le sujet de notre conversation.

Lady LOUISE.

Ma Bonne, j'ai reçu ce matin une lettre de Lady *Sincere* qui vous est adressée ; elle m'a priée par un petit billet de vous la remettre en vous priant de la lire devant ces Dames : la voici.

Madem,

Madem. B O N N E lit la lettre.

Mademoiselle,

„ On ne peut être plus pénétrée que je
„ ne la suis de toutes les bontés que vous
„ avés eu pour moi en me permettant
„ d'affister à vos leçons : je suis con-
„ vaincue qu'elles sont admirables, & je
„ souhaiterois avoir le courage de les pra-
„ tiquer; mais je suis trop sincère pour
„ vous dissimuler mes sentimens : je les
„ trouve trop parfaites pour moi, & loin
„ d'avoir le courage de les suivre, je vous
„ avoue que je n'en ai pas même le désir;
„ il y a plus, vous m'avés quelquefois
„ ébranlée par la force de vos raisons, je
„ crains d'être persuadée tout-à-fait;
„ déjà je ne m'amuse plus avec la même
„ sécurité qu'auparavant; j'éprouve des
„ remords au bal, quoi de plus ri-
„ dicule : car enfin, ces pauvres bals que
„ vous injuriés si fort, sont fort innocens
„ pour moi. Je n'ai chaque année que
„ quatre mois à passer à Londres : le
„ reste de l'année je suis confinée dans un
„ donjon d'où je ne sors que pour être en-
„ bute aux contradictions de la plus insup-
„ portable gouvernante qui fût jamais;
„ n'y

„ n'y auroit-il pas de la cruauté à m'ar-
 „ racher aux plaisirs dans le court espace
 „ qui me reste pour les goûter ? Je le
 „ répète, ma Bonne, je n'en ai ni le cou-
 „ rage, ni le désir. Au reste, je serois
 „ fâchée que ces Dames pûssent vous at-
 „ tribuer ma désertion. Je confesse qu'il
 „ n'y a pas de votre faute, & qu'on ne
 „ doit accuser que moi de la sottise que je
 „ fais ; car au fond je soupçonne que
 „ c'est en une. Je suis avec la plus vive
 „ reconnoissance, Mademoiselle &c. . .

Lady LOUISE.

Il faudroit pleurer d'une pareille lettre,
 & pourtant je ne puis m'empêcher d'en
 rire. Lady *Sincère* soutient son caractère,
 on ne peut pas mieux ; je vous dirai
 même, ma Bonne, que si on pouvoit ex-
 cuser une telle sottise, elle mériteroit son
 pardon : car enfin, elle ne vous dit rien
 que de vrai ; cette insupportable furie
 dont elle vous parle dans sa lettre, ne lui
 donne pas un moment de repos : cette
 femme a tout-à-fait changé le caractère
 de ma pauvre amie qui eut naturellement
 été fort douce, mais le moyen de l'être
 dans une contradiction perpétuelle ?

TOM. I.

F

Mifs

Madem. B O N N E lit la lettre.

Mademoiselle,

„ On ne peut être plus pénétrée que je
„ ne la suis de toutes les bontés que vous
„ avés eu pour moi en me permettant
„ d'assister à vos leçons : je suis con-
„ vaincue qu'elles sont admirables, & je
„ foudraiterois avoir le courage de les pra-
„ tiquer; mais je suis trop sincère pour
„ vous dissimuler mes sentimens : je les
„ trouve trop parfaites pour moi, & loin
„ d'avoir le courage de les suivre, je vous
„ avoue que je n'en ai pas même le désir;
„ il y a plus, vous m'avés quelquefois
„ ébranlée par la force de vos raisons, je
„ crains d'être persuadée tout-à-fait;
„ déjà je ne m'amuse plus avec la même
„ sécurité qu'auparavant; j'éprouve des
„ remords au bal, quoi de plus ri-
„ dicule : car enfin, ces pauvres bals que
„ vous injuriés si fort, sont fort innocens
„ pour moi. Je n'ai chaque année que
„ quatre mois à passer à Londres : le
„ reste de l'année je suis confinée dans un
„ donjon d'où je ne sors que pour être en-
„ bute aux contradictions de la plus insup-
„ portable gouvernante qui fût jamais;

„ n'y

„ n'y auroit-il pas de la cruauté à m'ar-
 „ racher aux plaisirs dans le court espace
 „ qui me reste pour les goûter ? Je le
 „ répète, ma Bonne, je n'en ai ni le cou-
 „ rage, ni le désir. Au reste, je serois
 „ fâchée que ces Dames pûssent vous at-
 „ tribuer ma désertion. Je confesse qu'il
 „ n'y a pas de votre faute, & qu'on ne
 „ doit accuser que moi de la sottise que je
 „ fais ; car au fond je soupçonne que
 „ c'est en une. Je suis avec la plus vive
 „ reconnoissance, Mademoiselle &c. . . .

Lady LOUISE.

Il faudroit pleurer d'une pareille lettre,
 & pourtant je ne puis m'empêcher d'en
 rire. Lady *Sincère* soutient son caractère,
 on ne peut pas mieux ; je vous dirai
 même, ma Bonne, que si on pouvoit ex-
 cuser une telle sottise, elle mériteroit son
 pardon : car enfin, elle ne vous dit rien
 que de vrai ; cette insupportable furie
 dont elle vous parle dans sa lettre, ne lui
 donne pas un moment de repos : cette
 femme a tout-à-fait changé le caractère
 de ma pauvre amie qui eut naturellement
 été fort douce, mais le moyen de l'être
 dans une contradiction perpétuelle ?

TOM. I.

F

Miss

Miss CHAMPETRE.

Et pourquoi, Madame sa mère a-t-elle souffert qu'elle fût si fort maltraitée ?

Lady LOUISE.

Ah ! vraiment, Mylady a bien autre chose à penser qu'à cela ; elle passe toutes les nuits à jouer, se couche quand le Soleil se lève, & se lève en hiver lorsqu'il se couche ; elle fait que cette gouvernante est une fort honnête femme, & elle croit que cela est suffisant : elle lui a donné une confiance si aveugle, que lorsqu'elle prend la liberté de dire un mot sur ses propres enfans, la gouvernante la querelle elle-même.

Madem. BONNE.

Voilà une bonne leçon pour vous, Mesdames ! Quand cette Lady étoit jeune, je fais qu'elle aimoit le jeu, & qu'elle répondoit à celles qui tâchoient de modérer cette passion en elle, c'est un amusement innocent. Est-il innocent ce jeu qui l'a empêché de veiller sur ses enfans ? Si leur

ca-

caractère s'est aigri, n'en est-elle pas comparable ?

Miss FRIVOLE.

Je remercie Dieu de ne m'avoir pas donné la passion du jeu ; je le déteste, & je ne conçois pas qu'on puisse y perdre tant de tems.

Madem. BONNE.

Et moi, je ne jurerois pas que vous ne devinsiez une joueuse. Savés-vous ce qui a précipité la Dame dont nous parlons dans cette malheureuse habitude ? L'ennui. Elle n'aime ni la lecture, ni le travail : elle est aussi naturellement fort indolente ; que faire pour tuer le tems ? jouer : on le fait d'abord avec dégoût, & peu à peu on s'y accoutume tellement qu'on ne peut plus s'en passer. Au reste, Mesdames, je ne vous parlerois pas si librement des défauts de Mylady *** si ce n'étoit pas une chose publique ; c'est elle-même qui m'a appris l'origine de sa passion pour le jeu, & cette confidence, elle me l'a faite en présence de vingt personnes. *Miss Be-*

lotte va nous continuer l'histoire de la Sainte Ecriture.

Miss BELOTTE.

Huit jours après la naissance de notre Sauveur, il fût circoncis & appelé Jésus. Quarante jours après, *Marie* sa mère, pour obéir à la loi, le porta au temple, parce-qu'il étoit écrit dans la loi : tout enfant mâle premier né sera consacré au Seigneur, & elle donna pour être offertes en sacrifice deux tourterelles. Il y avoit dans Jérusalem un bon saint vieillard, appelé *Siméon* ; il vivoit dans l'attente de la venue de Jésus, c'est-à-dire, qu'il croyoit fermement ce que Dieu avoit prédit à ce sujet. Le St. Esprit qui étoit en lui, lui avoit révélé qu'il ne mourroit point qu'auparavant il n'eut vû le Christ. Il vint donc au temple par un mouvement du St. Esprit, & ayant pris le St. Enfant dans ses bras, il remercia Dieu de la grace qu'il lui faisoit, & protesta qu'il mourroit avec joye puisqu'il avoit vû le Sauveur. Ensuite, il prédit ce que Jésus devoit souffrir de la persécution des hommes, & avertit *Marie* que son ame seroit percée comme par une épée, à la vûe des souffrances de son fils. Il

vint

vint aussi dans le temple une sainte Veuve, nommé *Anne* ; elle étoit prophétesse & n'avoit vécu que sept ans avec son mari. Quoiqu'elle eut alors quatre vingt quatre ans, ce grand âge ne l'empêchoit pas de demeurer sans cesse dans le temple, servant Dieu jour & nuit dans les jeûnes & dans les prières. Dieu pour récompenser ses vertus, lui donna comme à *Siméon* l'avantage de voir le Sauveur ; & elle parloit de lui à tous ceux qui attendoient la rédemption d'Israël.

Lady MARY.

Ah ! ma Bonne, que je suis fâchée de n'avoir pas vécu dans ce tems, & de ne m'être pas trouvée dans le temple ! Je crois si j'avois eu le bonheur de tenir dans mes bras le St. Enfant Jésus, que j'aurois eu bien de la peine à le rendre à *Marie*. Que la Ste. Vierge étoit heureuse d'être toujours avec lui !

Madem. BONNE.

Avec quel courage, *Lady Mary* nous dit-elle cela ! Mais, ma chère, qu'aurez-vous vû alors ? un petit enfant, foible,

pauvre, qu'il falloit une grande foi pour reconnoître en lui le créateur du ciel & de la terre. Cette foi qui le découvrit à *Siméon* & à la sainte Veuve, étoit une suite de la sainteté de leur vie. Devenés une Sainte, ma chère *Mary*, alors vous aurez cette foi vive qui vous rendra comme présents ces saints mystères.

Lady M A R Y.

Oui, ma Bonne, je veux être une Sainte ; dites-moi bien vite ce qu'il faut faire pour cela. Je vous donne ma parole d'honneur que je le ferai aussi-tôt.

Madem. B O N N E.

Rien de plus aisé, ma chère enfant. Imités Jésus, & vous serez une Sainte.

Lady S O P H I E.

Cela n'est pas possible, ma Bonne. Jésus étoit Dieu, & pouvoit par conséquent faire bien de choses que nous ne pouvons pas imiter.

Madem.

Madem. B O N N E.

S'il étoit Dieu, Madame, il étoit aussi homme, parfaitement semblable à nous, excepté dans le péché. Il avoit comme nous des besoins; il étoit comme nous exposé aux souffrances de la vie.

Miss B E L O T T E.

Ne pourroit-on pas dire qu'il avoit bien plus de force que nous pour les supporter ?

Madem. B O N N E.

Vous verrez, ma chère, dans la suite de son histoire, qu'il s'est revêtu de toutes nos faiblesses ; il suspendoit, pour ainsi dire, les effets de sa divinité, & faisoit un miracle perpétuel pour pouvoir souffrir.

Lady S E N S E ' E.

Permettéz-moi, ma Bonne, de vous faire une objection qui me vient tout présentement. Pour un homme courageux, la faim, la soif, le froid, le chaud, & les autres peines corporelles, ne sont pas très-difficiles à souffrir ; ce sont ce me semble,

les peines que nous donnent nos passions qui sont les plus insupportables, or les passions de la sainte ame de Jésus étant réglées, il n'avoit pas à les combattre. Il étoit dans un état pauvre & abject; mais cette situation n'humilie que les orgueilleux: la saine raison même nous apprend que ces états vils aux yeux des stupides n'ont rien de bas, & qu'ils doivent nous humilier puisqu'ils ne sont pas des crimes.

Madem. B O N N E.

Votre remarque est très-juste, *Lady Sensée*; mais en décidant avec raison que la pauvreté & l'obscurité ne doivent point faire rougir une ame raisonnable, vous avoués que le crime & le péché, que leur apparence même mérite le mépris. Or Jésus ne s'est pas contenté de paroître pauvre; il a bien voulu être confondu dans la classe des hommes criminels. La circoncision étoit la marque du péché, & par conséquent Jésus ne pouvoit être soumis à cette loi; il l'accomplit cependant. Il s'étoit chargé de nos crimes, il veut bien paroître pécheur. *Marie* suit les traces de son fils. La loi de la purification, comme le

se porte le mot, n'étoit que pour les femmes impures, & qui mettoient au monde des enfans souillés de péché : cette loi n'étoit donc pas faite pour elle ; mais l'exemple de son Dieu ne lui permet pas de chercher à se distinguer des autres femmes : son fils se range parmi les pécheurs ; elle se hâte de prendre place parmi les mères souillées. Quel exemple pour nous qui cherchons sans cesse à nous distinguer ! Je reviens à Lady *Mary* & à vous toutes, Mesdames. Voulons-nous devenir Saintes, imitons notre Sauveur dans toutes les circonstances de sa vie en commençant par celle-ci. Jésus s'offre lui-même à son père, & cette offrande est faite avec obéissance, sans retour & sans partage. Avec obéissance, il attend le tems fixé par la loi pour la faire sans partage, c'est-à-dire, qu'il se consacre à Dieu tout entier. Enfin, son offrande est sans retour. Il ne la retractera dans aucune des circonstances de sa vie, quelques pénibles qu'elles soient à la nature. Au reste, Mesdames, remarqués que le corps de Jésus étoit plus sensible à la douleur que les nôtres. La physique nous apprend que le degré de sensibilité dépend de la perfection de nos organes. Or le sacré corps de Jésus étant formé par

le St. Esprit même, étoit le plus parfait de tous les corps, & par conséquent le plus sensible.

Lady VIOLENTE.

Je vous prie, ma Bonne, de me dire ce que veulent dire ces paroles de *Siméon* : *Cet enfant sera en bute à la contradiction, & en parlant à Marie, votre ame sera percée comme par une épée.*

Madem. BONNE.

Miss Belotte nous l'a fait remarquer, ma chère ; *Siméon* prédit à *Marie* les souffrances & la mort de son fils.

Lady VIOLENTE.

Je suppose qu'elle ne comprit pas le sens de cette prédiction ; il eut été trop cruel de l'affliger d'avance.

Madem. BONNE.

Et moi, je suppose qu'elle le comprit pour deux raisons. La première, c'est que celle que l'ange avoit saluée pleine de grace, étoit aussi pleine de lumière, & par conséquent devoit entendre les prophéties

phéties qui annonçoient si clairement la mort & les souffrances du Sauveur. La seconde, c'est que Jésus aimoit trop sa mère pour lui retrancher l'occasion d'un sacrifice héroïque, & le moyen de pratiquer les plus grandes vertus. Il ne lui avoit refusé les biens terrestres que pour la combler des richesses spirituelles ; or les souffrances sont la vraie fortune des âmes saintes parcequ'elles leurs sont des moyens continuels d'offrir à Dieu le sacrifice de leur être, de se soumettre à ses ordres, de lui demander son secours. Cette richesse n'a point manqué à *Marie* ; pleine de la prédiction du saint vieillard, elle ne reprend la victime qu'elle vient d'offrir à Dieu que comme un dépôt, & pour la mettre en état d'être sacrifiée : elle voit par les yeux de la foi les gouttes du lait qu'elle lui fait succer, se changer en autant de gouttes de sang qui couleront à ses yeux sur la croix. Une réflexion à ce sujet, Mesdames. Jésus-Christ a dit de lui-même, qu'il falloit qu'il fût crucifié pour entrer dans la gloire. Cette gloire qu'il acquiert par tant de souffrances, il ne la donne pas pour rien à sa mère & à ses amis ; comment donc prétendons-nous l'acquérir, nous qui sommes si délicates,

qui jettons les hauts cris pour un mal de dens, qui nous impatientons à la perte la plus légère ? Ah ! Mesdames, loin de craindre les maux qu'il plaira à la divine providence de nous envoyer, tremblons lorsque tout nous réussit, & conjurons le Seigneur de ne nous pas traiter autrement que ceux qu'il a le plus aimés ! Lady *Mary*, que ferés-vous pour profiter de cette leçon ?

Lady M A R Y.

Je m'offrirai à Dieu tous les matins en union avec Jésus pour souffrir tout ce qu'il voudra m'envoyer dans la journée, & quand je sentirai quelque mal ou quelque contradiction, je dirai : je vous remercie, mon Dieu, de me donner vous-même la monnoye dont vous voulés que j'achete le ciel.

Madem. B O N N E.

Je vous exhorte toutes, Mesdames, à prendre une pareille résolution. Vous avés toutes l'air assés consterné : cette façon d'entrer dans la gloire, n'est pas fort de votre goût ; mais soit que vous vous soumettiés ou non à la volonté de Dieu,

Dieu, il faudra toujours souffrir : faites-le donc de bonne grace. Pour vous veiller un peu, je vais finir l'histoire de la jardinière.

Le Marquis ravi de l'espérance d'obtenir *Marianne*, parût bientôt dans une meilleure situation, & au bout de huit jours, les médecins annoncèrent qu'il étoit absolument hors de danger. Madame *Rollin*, sa fille, la Marquise & le Commandeur, n'avoient presque point quitté sa chambre ; les deux premières parloient peu, mais toujours à propos. Le neuvième jour, Madame *Rollin* supplia la Marquise de lui permettre de se retirer, puisque la santé de Monsieur son fils alloit lui laisser la liberté de quitter le lit, & que la décence ne lui permettoit plus de laisser sa fille avec lui lorsqu'il seroit convalescent. Elle ne dit pas un mot qui pût faire croire qu'elle se souvenoit des conditions auxquelles elle étoit venue ; nouveau sujet d'admiration pour le Commandeur & de frayeur pour le malade. Il pria Madame *Rollin* de permettre à *Marianne* de s'approcher de son lit pour lui dire adieu, & ayant obtenu cette grâce, il prit la main de cette aimable fille, jura en présence du ciel & de la terre qu'il n'auroit jamais d'autre épouse

épouse qu'elle, & lui mit au doigt une bague d'un grand prix. *Marianne* voulut la lui rendre ; mais sa mère lui fit signe de la garder, & pria la Marquise de donner ses ordres pour les faire ramener chés elle.

Je ne vous ai point parlé de ce qui se passoit dans le cœur de cette femme hautaine. A mesure que le danger de son fils diminuoit, elle s'étoit laissé aller à tout le dégoût d'une pareille alliance : enfin, elle crût pouvoir accommoder ce qu'elle devoit à sa parole & à son orgueil. J'ai promis, dit-elle au Commandeur, que mon fils épouserait cette petite créature ; mais je n'ai point fixé le tems : il l'épousera s'il veut après ma mort ; mais qu'il ne se flatte pas de le faire auparavant.

Le Commandeur fût outré d'une pareille équivoque, & regarda comme une insulte pour lui, le délai qu'on vouloit apporter à l'accomplissement d'une parole qu'on lui avoit fait porter. Madame, dit-il à la Marquise, il faut faire honneur à vos engagements, ou vous résoudre à passer dans mon esprit pour la dernière de toutes les femmes : vous dédaignés l'alliance d'une jardinière, & moi, je vous proteste que je ne vous trouve pas digne d'elle, &

& que je craindrois qu'elle ne refusa de vous appartenir, si elle savoit qu'abusant de la confiance qu'elle a eu dans votre probité, vous cherchés des détours pour éluder une promesse qu'elle auroit pû dicter de la manière la plus avantageuse pour elle, puisqu'elle avoit votre blanc signé & le mien ; pour moi, je vous déclare que je serai son protecteur, & que je publierai par toute la terre la noblesse de son procédé, & la bassesse du vôtre.

La Marquise, comme je vous l'ai déjà dit, Mesdames, avoit le cœur droit ; mais son orgueil offusquoit ses lumières naturelles : elle fût frappée des justes reproches du Commandeur, & le laissa le maître de terminer cette affaire, pourvû qu'elle n'en entendit plus parler. Le Commandeur annonça cette bonne nouvelle à son neveu qui étant déjà bien rétabli, conjura son oncle de le conduire à Vincennes. Le Commandeur s'adressant à Madame Rollin, lui dit qu'il venoit lui renouveler la demande de sa fille pour le Marquis, & qu'il étoit prêt à passer le contract de mariage le jour même. Madame Rollin, sans paroître émûe, lui dit : je vous conjure, Monsieur, de ne point attribuer à l'orgueil ce que je vais avoir l'honneur de

VOUS

vous dire : je sens toute la différence qu'il y a du Marquis à *Marianne* ; mais puisque Madame la Marquise la trouve digne de devenir sa belle-fille, elle ne peut trouver mauvais que cette enfant compense par la plus exacte décence, ce qui lui manque du côté de la fortune. Vous savés mieux que moi, Monsieur, les usages en pareils cas ; il ne conviendrait pas que le contract fût passé dans l'absence de Madame, & il conviendrait encore moins que nous fussions soupçonné d'avoir été mandier cet honneur qui tout grand qu'il est, ne pourra jamais nous engager à faire une bassesse : ainsi j'espère que Madame la Marquise voudra bien me faire l'honneur de venir me demander ma fille qui toute pauvre qu'elle est, m'est trop chère pour souffrir qu'elle soit exposée à des justes reproches.

Lady SOPHIE.

Oh ! pour le coup, ma Bonne, Madame *Rollin* me paroît une impertinente qui abuse de la foiblesse du Marquis.

Madem.

Madem. BONNE.

La Marquise pensa comme vous, ma chère ; mais ce ne fût pas l'avis du Commandeur. Il est des usages décens dont il n'est pas permis de s'écarter ; un de ces usages, est qu'une honnête fille doit être recherchée, & ne doit pas se jeter à la tête. La sagesse donne ce droit à la plus pauvre. D'ailleurs, Madame *Rollin* vouloit s'assurer du consentement libre de la Marquise, & n'eut pas voulu pour tout au monde mettre sa fille dans une famille où elle eut été méprisée. Cette demande étoit donc la pierre de touche par laquelle elle vouloit éprouver le cœur d'une femme qu'elle connoissoit fort haute. Effectivement, la Marquise jeta feu & flamme lorsque le Commandeur lui proposa d'aller elle-même à Vincennes pour faire réussir un mariage dont elle avoit une véritable horreur : elle protesta qu'elle ne feroit jamais une démarche qu'elle regardoit comme une bassesse ; tout fût tenté pour la fléchir, tout fût inutile. Le pauvre Marquis dont le cœur étoit déchiré, plus par le chagrin qu'il donnoit à sa mère, que par son amour, quelque violent qu'il fût, se jeta à ses pieds : Ah ! Madame, lui dit-

dit-il, que ne me laissiez-vous mourir ! Falloit-il ne conserver mes jours qu'aux dépens du repos des vôtres ! Et qui vous empêche de lever l'obstacle qui s'oppose à ma tranquillité ? lui répondit la Marquise ; renoncés à un projet qui nous déshonore : payés de la moitié de mon bien le service que ces femmes nous ont rendu, & ne fouillez point la source de votre sang en l'alliant à une famille si basse. Madame, lui dit le Marquis, je ne vous dissimule point que j'adore *Marianne*, que tout le bonheur de ma vie dépend de mon union avec elle ; mais si par impossible, l'indifférence, le dégoût même succédoit dans mon cœur à l'amour que je sens à ce moment pour elle ; si je brûlois des mêmes feux pour une autre, je ne vous presserois pas moins de me permettre de ratifier aux pieds des autels le serment que je lui ai fait d'être à elle. J'ai perdu la liberté du choix au moment où j'ai donné ma parole. Victime de mes engagements, je pourrois mourir de douleur de m'être mis dans la nécessité de les remplir ; mais je ne pourrois survivre à la honte d'y manquer. Si vous m'y forcés, j'irai cacher ma honte dans des terres étrangères, & l'exil le plus rigoureux me paroîtra préférable.

féralable à l'ignominie dont je me couvrirois en vous obéissant.

Le désespoir étoit peint sur le visage du Marquis, avec tant de force que sa mère dont la tendresse pour lui étoit encore plus forte que la fierté, recommença à en craindre les effets, & surmontant enfin sa répugnance, promit de faire le lendemain ce qu'on exigeoit d'elle. Sa résolution ne pût tout à fait remettre le calme dans l'ame du Marquis, & il ne se consolait que dans l'espérance de voir les vertus de *Marianne* triompher des préjugés de la Marquise. Le Commandeur avertit lui-même Madame *Rollin* de la visite que lui feroit la Marquise, & se chargea du soin de faire venir son Notaire à Vincennes. Quel jour pour la Marquise ! Ses femmes eurent toutes les peines du monde à l'engager à se parer ; & si elles réussirent à la couvrir de pierreries, ce ne fût que parce que la pauvre Dame étoit si occupée de sa douleur, qu'elle ne voyoit rien de ce qui se passoit autour d'elle. Jamais nôtres ne furent préparées d'un air aussi lugubre, & quoique le Commandeur s'efforça par des discours intéressans à retirer sa sœur & son neveu de leur rêverie, il n'en pût tirer que des monosyllabes. Le carrosse arriva

riva enfin à la porte de Madame *Rollin*, & sans doute il étoit attendu, car le frère de *Marianne* se présenta à la portière pour donner la main à la Marquise. C'étoit un garçon de dix-huit ans, fait comme on peint l'amour, mais qui paroissoit timide sans pourtant être gauche. Son habit étoit simple & honnête, ce que la Marquise n'eut peut-être pas regardé si elle n'eut été frappée d'une épée que ce jeune homme portoit, & dont la garde étoit d'or. Oh ciel ! dit-elle en elle-même, voilà ce que j'avois prévu & craint : mon extravagant fils va vouloir tirer du néant toute cette canaille, & se donnera un ridicule affreux ; ne commence-t-il pas par donner un air de Seigneur à ce manant ? Elle n'eut pas le tems de faire de plus longues réflexions ; elle étoit déjà dans la maison où *Marianne* plus parée de ses graces que d'un habit de ville fort propre, se jeta à ses pieds avec un air si charmant, qu'entraînée par un mouvement machinal, la Marquise la releva & l'embrassa assés tendrement. Elle salua ensuite une Dame de qualité de sa connoissance qui étoit là avec sa fille, & qui lui apprit qu'étant voisines & amies de Madame *Rollin*, elles avoient consenti avec plaisir

plaisir à être témoins de la justice que le fort rendoit enfin à la belle *Marianne*. Le nom de Madame *Rollin* réveilla tout l'orgueil de la Marquise, & la jardinière qui étoit savante dans l'art d'interpréter les mouvemens du visage, connût fort bien ce qui se passoit dans le cœur de cette Dame. Elle dissimula ses remarques, & offrit de bonne grace une collation assés bien entendue dont la Marquise fit encore honneur à son fils. Pendant ce léger repas, cette Dame ne pût s'empêcher d'admirer la propreté & le goût d'un ameublement fort simple, & ayant vû un claveffin proche une fenêtre, elle saisit cette occasion de dire un mot, car elle étoit fort embarrassée de sa contenance. D'où vous vient ce claveffin, dit-elle à la jardinière ? & quel usage en faites-vous ? Il nous délasse de nos occupations champêtres, dit Madame *Rollin*, & si vous voulez bien le permettre, mes enfans s'efforceront de vous amuser quelques instans. La Marquise qui s'attendoit à une espèce de charivari, eut pourtant la complaisance de consentir par une inclination de tête à ce qu'on lui demandoit. Le jeune jardinier tira d'un étui un violon, & sa sœur étant mise au claveffin, enchanta tellement la

la Marquise par la beauté de sa voix & le goût de son chant, qu'elle oublia dans ce moment qu'elle alloit être sa belle-fille, & ne vit plus en elle qu'une créature toute accomplie. L'attention qu'elle lui donnoit, ne fût troublée que par la délicatesse des sons que le fils tiroit de son violon, & à peine, ce petit concert fût-il fini qu'elle embrassa de nouveau *Marianne*, & lui demanda par quels moyens elle avoit pû ajouter toutes les perfections de l'art aux dons de la nature ? Voilà notre maîtresse, Madame, lui dit *Marianne*, en lui montrant sa mère : elle n'a rien négligé pour mettre en usage nos petits talens ; je lui dois celui de la musique & celui de la peinture, & je serai suffisamment payée des peines que m'ont coûté le peu que je fais, si vous voulés bien accepter un foible effet de mon zèle plutôt que de ma science. En même tems, elle présenta à la Marquise une miniature où cette Dame étoit si parfaitement peinte qu'elle se récria d'admiration. Elle reçût le présent avec reconnoissance. Tant de perfections réunies dans la mère & les enfans commençoient à subjuguier son orgueil ; mais ce n'étoit là que le prélude des surprises qu'on lui avoit ménagées. Elle fût
priée

priée
de pl
les m
qui a
fame
elle v
sur le
lande
le jar
ture.
dame
sous
Mada
ce qu
état,
le seul
enfants
comm
inter
deven

Je v
me le
rien d
cela ?

priée de passer dans un petit salon qui étoit
 de plein pied à la chambre où elle étoit ;
 les murailles en étoient ornées de païfages
 qui auroient fait honneur à des artistes
 fameux. A l'extrémité de cette salle,
 elle vit un métier monté de satin blanc
 sur lequel elle crût appercevoir des guir-
 landes des mêmes fleurs qui brilloient dans
 le jardin. Tant l'art avoit imité la Na-
 ture. Ah ! c'en est trop, dit-elle ; Ma-
 dame *Rollin* est-elle une fée qui se cache
 sous la figure d'une jardinière ? Non,
 Madame, lui répondit la jardinière ; tout
 ce qui me distingue des personnes de mon
 état, est une excellente éducation : c'étoit
 le seul héritage que je pûsse laisser à mes
 enfans, & je n'ai rien épargné pour la leur
 communiquer. Le Notaire qui entra,
 interrompît une conversation qui alloit
 devenir tres-intéressante.

Lady MARY.

Je vous demande pardon, si je fais com-
 me le Notaire ; mais vous ne nous dites
 rien du Marquis : que pensoit-il de tout
 cela ?

Madem.

Madem. BONNE.

Il étoit dans un espèce d'extase, non qu'il fût surpris des perfections de sa maîtresse ; au moment qu'on donne son cœur, on suppose toutes les vertus, tous les talens & tout ce qu'il y a d'admirable dans la personne qu'on aime : par conséquent tout lui paroissoit fort naturel dans ce qu'il voyoit ; mais il étoit enchanté de l'effet que cela produisoit sur sa mère dont l'admiration n'étoit point équivoque.

Miss CHAMPETRE.

Permettéz-moi de vous faire deux questions, ma Bonne. Comment une personne sensée, peut-elle supposer des perfections & des talens où il n'y en a pas ? A quoi servent les talens réels, puisqu'un amant vous les suppose & vous en tient quitte ?

Lady VIOLENTE.

Aurès-vous bien le courage, ma Bonne, de nous faire deux dissertations à l'endroit le plus intéressant de l'histoire ? En tout autre tems j'aime les réflexions de Miss

Cha m-

Chan
battu
men

V
& m
aujour
reil
chère
pend
pour
venés
quest
vous
vos c
quelc
votre
en c
l'imit
nues
& no
de no
desce
drai
mon
Le
dans
T

Champêtre ; mais à présent je pourrois la battre de son indifférence pour le denouement.

Madem. BONNE.

Vous avés tort toutes deux, Mesdames, & moi, je suis charmée que vous ayés tort aujourd'hui, pour éviter de l'avoir en pareil cas le reste de votre vie. Oui, ma chère *Champêtre*, il y a de la cruauté à suspendre le plaisir de toute une compagnie pour votre satisfaction particulière ; souvenés-vous une autrefois de remettre vos questions jusqu'après le denouement. Et vous, *Lady Violente*, apprenés à modérer vos désirs lorsque vous vous trouverez avec quelque personne qui se souciera moins de votre plaisir que du sien propre ; elle fait en cela une sottise, pourquoi voulés-vous l'imiter ? D'ailleurs, nous sommes convenues que chacune diroit librement son avis, & nous cherchons à nous instruire avant de nous amuser. Je vais pourtant condescendre à votre foiblesse, & je ne répondrai à *Miss Champêtre* qu'après avoir fini mon histoire.

Le Notaire étant entré, on se rassembla dans la première chambre où la Marquise

TOM. I.

G

reprit

reprit une partie de sa mauvaise humeur. L'impression du premier moment se dissipoit. *Marianne* eut été une fille adorable si elle n'eut point été destinée à être l'épouse du Marquis ; mais la beauté, les talens, les vertus mêmes, n'effaçoient pas la petite jardinière, & elle ne voyoit plus qu'elle. Le Notaire commença par étaler tous les titres du Marquis qui lui furent dictés exactement par le Commandeur qui en avoit fait une note. Une page & demie en fût remplie. Il se tourna ensuite vers Madame *Rollin* à laquelle il demanda le nom du père de sa belle enfant. (Ce fût ainsi qu'il la nomma de peur de profaner le titre de Demoiselle.) Madame *Rollin* d'un air froid, lui dit : *Antoine*, Comte de la Monneville, Colonel du régiment de Poitou. Le Notaire remit ses lunettes pour regarder la jardinière depuis les pieds jusqu'à la tête ; puis les remettant sur la table, il lui dit gravement : Ma chère Madame, nous avons un arrêt du conseil du Roi qui défend sous de très-grosses peines de prendre dans un acte public des titres qu'on n'a pas réellement. Quoi, s'écria la Marquise, seriez-vous l'épouse du Comte de Monneville avec lequel j'ai été liée dans mon enfance de l'amitié la plus étroite ? Oui, Ma-

Ma
plus
laqu
à S
tenc
n'on
ceq
La
tinu
bras
les
orne
deur
de r
poin
Mar
Com
la m
quel
le fit
pria
part
phosé
prier
vante
surém
je pu

Madame, répondit la jardinière, & de plus, cette Mademoiselle *des Aunais*, avec laquelle vous avés passé quelques années à St. Cyr, à laquelle vous aviés juré une tendre amitié, & que vingt ans d'absence n'ont effacé de votre mémoire que parceque vous l'aviés bannie de votre cœur. La Comtesse de Monneville ne pût continuer ; la Marquise avoit volé dans ses bras, qu'elle ne quitta que pour arracher les diamans dont elle étoit parée pour en orner la tête de *Marianne*. Le Commandeur s'applaudissoit d'avoir agi avec tant de respect pour la jardinière, qu'il n'avoit point d'excuse à faire à la Comtesse. Le Marquis fût le moins ému. *Marianne* Comtesse, bergère, Reine, étoit pour lui la même chose. On acheva le contract que la Marquise signa d'aussi bon cœur que le fit son fils. Ensuite, toute la compagnie pria la Comtesse de vouloir bien lui faire part des événemens qui l'avoient métamorphosée en jardinière ; elle ne se fit pas prier pour le faire, & dans les leçons suivantes je continuerai son récit qui est assurément une des choses les plus utiles dont je puisse vous entretenir.

Miss B E L O T T E.

Ma Bonne, cette charmante histoire est-elle vraie ?

Madem. B O N N E.

Je ne puis vous en rien dire, ma chère; elle est du moins vraisemblable, & a été donnée au public par une Madame de Villeneuve que j'estime beaucoup sans la connoître. On n'a pas rendu justice à son ouvrage; on dit qu'il est mal écrit.

Miss C H A M P E T R E.

Dieu merci, je n'ai pas l'esprit assés délicat pour être si difficile: assurément, j'aime un beau stile; mais c'est pourtant la moindre des qualités que j'estime dans un auteur: pourvû qu'il me donne du bon, de l'agréable, je le tiens volontiers quitte du reste.

Madem. B O N N E.

Ah! flatéuse, vous cherchés à me cajoler parcequ'on m'accuse de négliger beaucoup le stile lorsque j'écris; peut-être, ce défaut.

défaut-là m'est-il naturel, peut-être a-t-il sa source dans ma paresse, peut-être aussi doit-on en accuser mes occupations; quoiqu'il en soit, & amour propre à part, je suis de votre goût, & Madame de Villeneuve qui apparemment écrit comme moi, m'amuse tellement que je n'ai pas le tems de lui faire un procès sur l'arrangement de ses mots.

Lady LOUISE.

Vous êtes bienheureuse, ma Bonne; pour moi, j'avoue bonnement qu'un livre bien écrit m'enlève: c'est pour cela que je lis tous les ouvrages de *Voltaire*; on m'en a promis un ce soir qu'on dit être charmant: il se nomme *Candide*.

Miss FRIVOLE.

C'est le plus charmant livre du monde; Lady *Sincere* me l'a prêté.

Madem. BONNE.

Vous êtes bien imprudentes, Mesdames, de dire cela devant nos enfans; pour moi qui suis vieille & qui en cette qualité peut avoir des privilèges qu'on n'a

pas à votre âge, je vous avoue que j'ai fermé le livre à la sixième page, & que pour tout l'or qui est en Angleterre, je ne voudrois pas le lire.

Miss FRIVOLE.

Et pourquoi donc, ma Bonne ? Il y a très-peu de mauvais dans ce livre, & ce mauvais ne me fait point d'impression ; cela entre par une oreille & sort par l'autre.

Madem. BONNE.

Vous me demandés, pourquoi je ne veux pas lire ce livre & ses semblables ; le voici, Madame : c'est que je ne veux pas m'exposer à aller en enfer.

Lady LOUISE.

Ah ! ma Bonne, vous êtes trop sévère : j'avoue qu'il vaudroit mieux ne pas lire ces sortes d'ouvrages ; mais je ne saurois croire qu'on s'expose à être damné en les lisant.

Madem. BONNE.

Que vous êtes peu instruite de la divine loi que vous devés pratiquer ! Dites-moi,

ma

ma chère, le dixième commandement, ne défend-il pas les mauvais desirs & les mauvaises penées par conséquent ? Qu'est-ce qu'une mauvaise pensée ? C'est une attention volontaire à une action contre la chasteté. Or les livres dont nous parlons, ne sont remplis que du récit des actions criminelles des acteurs qu'on nous peint dans ces écrits : vous ne pouvés pas dire que votre esprit ne s'arrête pas volontairement à considérer ce tableau d'actions criminelles ; cette attention par elle-même est un crime, & ce crime en entraîne un infinié d'autres. Miss *Frivole* dit, que cela lui entre par une oreille & sort par l'autre ; qu'elle me pardonne, si je lui dis que je n'en crois pas un mot, que je suis même sûre qu'elle se souvient par préférence des mauvais endroits, & qu'ils ne s'effaceront jamais de son cerveau. Dire qu'elle peut lire ces ouvrages sans en recevoir des mauvaises impressions, c'est nous assurer qu'elle peut tenir sa main dans le feu sans la brûler, qu'elle peut toucher de la poix sans se salir, & de l'encre sans se noircir. Et moi, je vous dis que je tremblerois pour le salut d'une personne qui mourroit en lisant ces livres, que je la regarde comme n'ayant aucun amour pour Dieu, puis-

qu'elle s'expose à l'offenser pour un plaisir d'un moment. Je vous en dirois d'avantage, Mesdames ; mais je respecte ces enfans. Souvenés-vous seulement que de cent filles qui se perdent, il y en a quatre-vingt dix dont la ruine a son origine dans de mauvaises lectures, & que celles qui veulent se conserver sages, ne doivent jamais lire aucun livre sans avoir demandé conseil à quelque personne éclairée & vertueuse.

Lady V I O L E N T E.

Ma Bonne, on m'a prêté la vie de *Socrate* ; je la lus toute entière hier au soir : je ne savois pas qu'il falloit consulter avant de lire un livre ; mais une autrefois je le ferai.

Madem. B O N N E.

Et qui vous avoit prêté ce livre ?

Lady V I O L E N T E.

En allant à la promenade, je l'ai vû sur le banc du portier ; comme les doigts me démangent si-tôt que je vois un livre, j'ai ouvers celui-là, & j'ai prié cet homme de me le donner pour quelques heures.

Madem.

Madem. BONNE.

Vous avés commis une grande faute, ma chère ; quel malheur si c'eut-été un mauvais livre ! Une autrefois n'en lisés aucuns sans demander permission à votre Maman, & recevés une pénitence de votre curiosité. Je vous condamne à nous dire ce qui vous a le plus frappé dans la vie de *Socrate*.

Lady VIOLENTE.

Il faut donc vous la répéter d'un bout à l'autre ; tout m'y paroît admirable.

Madem. BONNE.

Cela nous fera perdre le fil de l'histoire Romaine ; mais cela nous importe peu : quand nous serons au tems de *Socrate* dans l'histoire ancienne, nous le connoîtrons d'avance.

Lady VIOLENTE.

Socrate étoit fils d'un sculpteur & d'une sage femme ; il étoit aussi méchant qu'il étoit laid, & sa laideur étoit choquante.

Miss FRANCISQUE.

Ce n'étoit donc pas ce *Socrate* qui avoit une méchante femme ? Celui-là étoit à ce que je crois le plus honnête homme du monde.

Lady VIOLENTE.

Voilà ce que c'est d'interrompre les gens mal à propos ; on ne fait ce que l'on dit : si vous m'eussiez écoutée jusqu'au bout, vous auriez vû que c'étoit le même homme.

Madem. BONNE.

Voilà ce que c'est de suivre en tout le mouvement de ses passions ; si *Lady Violente* s'étoit accoutumée à réprimer les siennes, elle n'eut pas brutalisée mal à propos une pauvre enfant que son amitié pour *Socrate* a forcé à l'interrompre dans un premier mouvement.

Lady VIOLENTE.

Je ne répondrai qu'un mot à cela, c'est que je ferai tous mes efforts pour me corriger comme fit *Socrate*. Oui, ma chère *Miss Francisque*, ce *Socrate* quand il étoit petit,

petit, étoit fort méchant & devint fort bon, comme vous l'allés voir. Heureusement pour lui, il avoit beaucoup d'esprit, & connût fort bien qu'il étoit menteur, gourmand, paresseux, en un mot qu'il avoit tous les vices. Il connût aussi fort bien que ces mauvaises qualités le rendroient méprisable & malheureux ; ainsi il résolut de se corriger. Il vit un jour son père prendre un grand morceau de marbre pour faire une statue, & son père lui dit qu'il y avoit un homme caché dans ce bloc qu'il alloit délivrer de prison à coups de marteau. Bon, dit le jeune *Socrate*, je suis comme le bloc de marbre ; je renferme un homme, mais il faut le faire sortir : à chaque coup de ciseau que donnoit l'ouvrier, *Socrate* disoit, il faut frapper ainsi de bons coups sur mes passions ; ce qu'il disoit, il le fit si courageusement que l'homme de marbre & l'honnête homme furent achevés en même tems, en sorte qu'on n'auroit jamais sù qu'il avoit eu des mauvaises inclinations, si un habile homme ne l'avoit connu aux traits de son visage.

Mis C H A M P E T R E.

Comment est-il possible qu'on connoisse les inclinations d'une personne par l'air de son visage, surtout si elle s'est corrigée ?

Madem. B O N N E.

Cela est très-possible, Mesdames, & je vais vous le faire comprendre, afin que vous puissiez donner une bonne physionomie à vos enfans quand vous en aurés ; car cela dépend de vos soins.

N'est-il pas vrai, quand vous êtes en colère, que tout votre visage change, pour ainsi dire, de forme ? Si la mélancolie vous surprend, voilà une autre figure ; la joye vous en rend une nouvelle ; en un mot, toutes les passions de l'ame se peignent sur le visage. Dans un enfant bien jeune, les traits qui ne sont pas bien formés & qui sont très-mols, sont aisés à prendre un certain pli ; si les situations dont j'ai parlé, reviennent souvent, il est naturel que les traits du visage retiennent cette impression que rien ne pourra effacer dans la suite, parceque ces traits une fois formés, ne sont plus susceptibles de changement. Si vous ne comprenés pas bien cela, Mesdames, je vais vous le rendre sensible par un exemple.

exemple. Nous voyons tous les jours des enfans nés très-droits dont la taille se gâte, par la mauvaise habitude de se tenir sur un pied, ou de s'asseoir de travers : dans le commencement, rien n'est si aisé que de remédier à ce défaut ; mais si vous donnés au corps le tems de prendre un mauvais pli, les membres croissent, & se forment dans cette attitude, & devenus plus durs, il n'est plus possible de les réplier dans leur attitude naturelle ; on les romproit plutôt. Il en est de même de l'attitude des traits du visage, attitude qui forme la physionomie, & qu'on ne peut fixer d'une manière agréable que dans le tems de la première jeunesse qui est celui où ils se forment. Continué à nous dire ce que vous avez trouvé de plus frappant dans la vie de *Socrate*.

Lady VIOLENTE.

Le désir qu'il avoit de porter les jeunes gens à l'amour de la vertu. *Socrate*, Mesdames, avoit hérité de son père d'un bien capable de le nourrir honnêtement ; mais un de ses amis ayant été mis en prison, *Socrate* répondit pour lui, fût obligé de payer, & par conséquent devint très-pauvre,

pauvre, ce qui ne l'empêcha pas de se consacrer à l'éducation des jeunes gens. Ne croyés pas pourtant qu'il eut une école particulière, ou qu'il reçût de l'argent de ses écoliers : son école étoit dans toute la ville ; il recherchoit les jeunes gens dans les ruës, dans les places publiques, dans les festins, aux spectacles, & il s'y prenoit si adroitement avec eux, qu'il les forçoit d'abord de convenir de leurs défauts ; ensuite il leur en faisoit honte sans les fâcher ; puis il leur montrait avec tant de force la beauté de la vertu, qu'il leur faisoit prendre la résolution d'être honnêtes gens. Je vais vous donner un exemple de sa manière d'enseigner.

Un jour, un jeune homme vint trouver *Socrate*, & lui dit qu'il vouloit se consacrer au service du public en entrant dans les affaires. *Socrate* s'écria sur la beauté de cette résolution, loua le courage de ce jeune homme qui loin de se livrer aux plaisirs, comme ceux de son âge, ne pensoit qu'à servir sa patrie. Le jeune homme étoit transporté de joye de s'entendre louer par un si grand philosophe. *Socrate* après lui avoir laissé le tems de s'enivrer de ce plaisir, lui demanda si c'étoit en commandant les troupes de la république qu'il vouloit

vouloit lui être utile ? Le jeune homme
 qui n'avoit encore aucune vûë particulié e,
 lui répondit qu'oui. Apparemment, lui
 dit *Socrate*, que vous avés étudié à fond
 l'art militaire ; vous savés sans doute quels
 sont les ennemis que vous aurés à com-
 battre, de quelle méthode ils se servent
 dans le combat, quelles ruses ils em-
 ployent ; vous n'ignorés pas les moyens de
 maintenir l'ordre parmi les soldats, de
 vous en faire aimer & craindre ; vous
 savés comment il faut attaquer, comment
 il faut se défendre, assiéger une ville, &
 soutenir un siège, enfin, comment il faut
 faire une retraite honorable devant un en-
 nemi trop supérieur, & mille autres choses
 que je n'ai pas le tems de détailler ? Je
 vous avoue, reprit le jeune homme un peu
 confus, que je ne fais rien de tout cela.
 Ce n'est donc pas en qualité de Général
 que vous voulés servir la république, dit
Socrate, serois-ce dans l'administration de
 ses revenus ? Je crois qu'oui, dit le jeune
 homme. Fort bien, répondit *Socrate* ;
 vous savés à quoi se montent les revenus
 d'Athènes, le moyen de les augmenter en
 cas d'accident ou de guerre ? Eh non, dit
 le jeune homme, je n'y ai jamais pensé.
 Il faut donc abandonner le projet d'être
 finan-

financier, dit *Socrate* ; mais peut-être aurés-vous plus de talent pour être orateur ? Je devois vous dire cela d'abord, reprit le jeune homme ; j'ai beaucoup de facilité à m'énoncer en bons termes. C'est beaucoup, dit *Socrate*, mais ce n'est pas assez ; il faut être instruit des choses dont il faudra parler au peuple, connoître ses divers intérêts pour lui proposer la paix ou la guerre. C'est encore à quoi je n'ai jamais pensé, lui dit le jeune homme. Apprenés-moi donc, reprit *Socrate*, comment & dans quel poste vous voulés servir votre patrie. Qui étoit bien honteux ? Vous le devinés, Mesdames ; c'étoit notre jeune homme qui baïssoit les yeux, & ne disoit pas un mot. Mon fils, lui dit le philosophe, ne vous découragés pas. Je vais vous enseigner le moyen de servir Athènes dès aujourd'hui ; vous avés la meilleure volonté du monde, il ne vous manque que des lumières & des talens : travaillés à en acquérir en vous appliquant beaucoup pendant plusieurs années, & alors vous sères en état de suivre les mouvemens de votre zèle pour le bien public.

Vous voyés bien, Mesdames, qu'il n'y avoit pas moyen de se fâcher contre *Socrate* quoiqu'il dit des choses très-dures.

Eady

Lady SENSE'E.

Lady *Violente* n'a pas lû je pense, les dialogues de *Socrate* avec *Alcibiade* ; son histoire me fait souvenir que ce jeune Athénien se tira mieux d'affaire que le jeune homme dont elle vient de parler : car après être convenu qu'il ne savoit rien, il ajouta que ceux qui se mêloient des affaires, n'en savoiient pas plus que lui. *Socrate* lui demanda ce qu'il penseroit d'un homme qui n'ayant jamais étudié la médecine, se feroit médecin, par la raison que deux ou trois charlatans de sa connoissance réussissoient à merveille à tuer les malades qui avoient le malheur de se mettre entre leurs mains ? Je pense qu'il seroit un sot, dit *Alcibiade* dans le premier mouvement ; puis ayant un peu réfléchi, il dit à *Socrate* : mais si je vous en crois, je serois donc un sot moi-même. Je serois bien fâché de dire une telle chose, reprit *Socrate*, c'est vous-même qui vous traités de sot, & qui voulés me persuader que vous l'êtes en effet en voulant imiter ce téméraire charlatan.

Madem.

Madem. BONNE.

Socrate ne s'écarta jamais de cette méthode; il ne disoit point d'injure aux gens; il les forçoit lui-même à condamner leurs sottises.

Lady CHARLOTTE.

Je vous prie, ma Bonne, de quoi vivoit cet honnête homme qui n'avoit point de bien, & qui ne prenoit pas d'argent pour ses peines?

Madem. BONNE.

Il se contentoit de peu, & ce peu il ne rougissoit pas de le demander à ses disciples. Il dit un jour en bonne compagnie: si j'avois eu de l'argent, j'aurois acheté un manteau. Vous pensés bien, Mesdames, qu'on eut soin de lui en envoyer un.

Miss BELOTTE.

Ah! voilà mes bons amis les Athéniens bien tombés dans mon esprit. Fie! que cela étoit vilain de ne pas prévenir les besoins de *Socrate*! Les Anglois sont plus généreux,

généreux, ma Bonne; vous ne manquerez de rien quand nous ferons grandes.

Madem. BONNE.

Je l'espère, ma chère, car apparemment je n'aurai besoin de rien. Le passé m'a instruite de ce que je dois attendre pour l'avenir. J'ai eu des écolières avant vous, Mesdames, qui paroissoient m'être bien attachées; elles se sont mariées, je n'ai plus entendu parler d'elles. Ce n'est pas par ingratitude & mauvais cœur, c'est qu'elles sont dans un tourbillon d'occupations qui ne leur laissent pas le tems de penser; elles sont comme *Périclès* dont je vais vous rapporter un trait.

Ce *Périclès* étoit un Athénien qui avoit eu pour maître un philosophe, nommé *Anaxagore*. Comme ce maître étoit fort pauvre, *Périclès* lui donnoit chaque mois une petite somme d'argent pour vivre. Après quelques années, *Périclès* se trouva à la tête de toutes les affaires, & ses grandes occupations lui firent oublier son pauvre gouverneur, ou si vous voulés son maître. *Anaxagore* fût si touché de cet oubli, qu'il résolut de se laisser mourir de faim, & suivant l'usage de ceux qui choisissent ce genre

genre de mort, il se coucha contre terre, & s'enveloppa la tête de son manteau. *Périclès* instruit de sa résolution, se transporta chés lui, & le conjura de se conserver pour lui qui avoit un si grand besoin de ses conseils. *Anaxagore* levant la tête, lui dit avec douceur : *quand on a besoin de la lumière d'une lampe, il faut avoir soin d'y mettre de l'huile.*

Lady LOUISE.

Savés-vous bien, ma Bonne, que vous nous dites de grosses injures, & qu'il n'y en a aucune de nous qui voulût imiter *Périclès* ? D'ailleurs nous ne serons pas comme lui chargées des affaires du gouvernement.

Madem. BONNE.

Vous aurés des affaires bien plus importantes, Mesdames ; les plaisirs occupent pour le moins autant que la politique. Vous me regardés toutes d'un mauvais œil, & je ne puis en être fâchée ; votre colère est une marque de votre affection. Votre cœur est vuide à présent, & je suis persuadée que j'y tiens ma place ; mais il viendra un tems où j'en serai bannie par la mul-

multitude des objets qui viendront le remplir : il faudra prendre patience, & laisser passer le torrent ; mon tems réviendra un jour. Adieu, Mesdames, sans rancune au moins ; nous continuerons la première fois la vie de *Socrate*.



QUATRIÈME JOURNÉE.

Madem. BONNE & les grandes.

Madem. BONNE.

EH bien, Mesdames, nous avons perdu *Miss Zinna* ; elle partit hier pour s'aller marier. *Miss Frivole* & *Lady Louise* le seront dans quelques jours ; ils ne nous restera plus que nos enfans qui bientôt seront à leur tour des grandes filles. Si vous saviés combien la chère *Zinna* m'a priée de la recommander à vos prières, vous ne pourriés manquer de vous souvenir d'elle devant Dieu. Elle passa hier la journée avec moi ; elle relût plusieurs fois les devoirs du mariage, & comme elle ne peut se promettre de me voir d'ici à long tems, elle

elle m'a forcée de lui donner par écrit les conseils que je crois lui être nécessaires.

Miss CHAMPETRE.

Hélas ! ma Bonne, nous allons toutes nous trouver dans le même cas ; mon père m'apprit hier qu'il avoit conclu mon mariage avec un homme qu'il connoit beaucoup, & que je connois fort peu : je n'ai ni goût ni répugnance pour lui ; mais je suis reconnoissante de l'honneur qu'il me fait de m'avoir demandé à mon père sans me consulter : il a bonne opinion de mon caractère, il m'estime ; cela vaut mieux que de l'amour.

Miss FRIVOLE.

Et vous avés consenti à épouser un homme qui ne vous a pas consulté, un homme assez peu délicat pour s'être adressé à vos parens ? Quand il auroit une couronne, je ne voudrois pas la recevoir de sa main.

Miss CHAMPETRE.

Vous le savés, ma chère, je suis plus sincère que polie ; voilà une des délicates-

ses
Cet
fille
sent
qu'
pre
je s
plac
& q
obé

C
pés
Die
mai
fir

P
iron
vous
que

D
bord

ses que vous avés prise dans vos romans !
Cet honnête homme me croit une honnête
fille toute résignée à la volonté d'un père
sensé qui m'aime ; voyés le grand tort
qu'il me fait. J'ai donc consenti à le
prendre de la main de mon pere parceque
je suis persuadée que mon père me tient la
place de Dieu, que c'est à lui que j'obéis,
& qu'il ne peut rien m'arriver de mal en
obéissant à Dieu.

Madem. BONNE.

Courage, mon enfant ! Vous ne trom-
pés point mon attente, & j'espère que
Dieu bénira votre obéissance à ses ordres ;
mais ce mariage, nous privera-t-il du plai-
sir de vous voir ?

Miss CHAMPETRE.

Pendant six mois, ma Bonne, car nous
irons les passer à la campagne ; ainsi je
vous conjure de nous faire part des avis
que vous avés donnés à Miss Zinna.

Madem. BONNE.

De tout mon cœur, ma chère. D'a-
bord, il faut se mettre dans la disposition où
Dieu

Dieu vous fait la grace d'être actuellement ; c'est à-dire, qu'en vous mariant, il faut entrer autant qu'il est possible, dans un esprit de foi, de confiance à la providence, & d'obéissance à la volonté de Dieu qui vous est manifestée par celle de vos parens. Ensuite, il faut examiner soigneusement les devoirs de l'état du mariage, & vous demander à vous-même si vous êtes fermement résolue de les remplir avec exactitude. Comme ces devoirs sont grands & pénibles, il faut demander à Dieu avec ardeur le courage nécessaire pour les bien remplir ; il faut le conjurer de faire naître des obstacles à votre mariage, s'il prévoyoit que vous dussiez un jour négliger ces devoirs. Pour attirer sur vous la bénédiction du Seigneur, il faut faire vos efforts pour engager vos parens à retrancher quelque chose de la dépense qu'ils veulent faire pour vous en habits & autres folies d'usages, & employer cet argent dérobé au luxe en aumônes. Je vous ai dit qu'il falloit examiner vos devoirs : vous en aurés de trois sortes, ceux qui vous seront imposés à l'égard de votre époux, ceux qui vous obligent par rapport à vos enfans, & enfin ceux auxquels il faudra vous assujettir comme chef d'une maison par rap-

rapport à l'économie, & au soin des domestiques.

Miss FRIVOLE.

Il me semble, ma Bonne, que nos devoirs envers nos enfans sont encore bien éloignés ; de long tems nous n'en aurons qui soient en âge de profiter de nos soins.

Madem. BONNE.

Vous êtes bien dans l'erreur à cet égard, ma chère ; vos devoirs envers vos enfans doivent commencer avant leur naissance, comme je vous le dirai après vous avoir répété ce que je vous ai déjà dit par rapport à vos obligations envers votre époux. Mais *Miss Frivole*, je vous demande en grace de ne plus m'interrompre ; je prévois avec douleur que ce que je vais dire, sera en pure perte pour vous : ne scandalisez point ces Dames ; si vous trouvez, comme je n'en doute pas, ce que je vais dire ridicule, renfermez vos sentimens : si vous avez quelque objection raisonnable à me faire, que ce soit en particulier, s'il vous plait.

Remarqués, Mesdames, dans les paroles de la cérémonie du mariage, le premier de vos devoirs. Le Ministre qui vous unira au nom & par l'ordre de Dieu, comme le Créateur unit *Adam & Eve*, le Ministre, dis-je, imposera à votre époux la loi de vous aimer, de vous supporter ; mais il n'imposera qu'à vous seule la loi d'obéir. Quand vous prononcerez le Oui qui vous mariera, vous consentirez à vous soumettre à un maître ; vous le promettrez à la face de Dieu, à Dieu même, vengeur du parjure. Quel renversement d'ordre si celle qui est faite pour obéir, vouloit commander ! Mais, dirés-vous, mon mari peut-être bizarre, capricieux, jaloux ; faudra-t-il que je devienne la victime de ses fantaisies ? Oui, Mesdames, si vous ne pouvez réussir à l'en corriger par votre douceur ; aussi votre premier soin doit-il être d'étudier ses goûts pour y conformer les vôtres. Si vous lui trouvez quelque défaut capital, offrez à Dieu pour lui obtenir la grace de s'en corriger, votre patience à le supporter. Lorsque nous serons toutes de retour de la campagne, je vous raconterai l'histoire d'une Dame avec laquelle j'ai eu le bonheur de vivre plusieurs années, & vous comprendrez qu'en suivant son

son exemple, on ne peut presque pas manquer de corriger dans un mari les défauts les plus invétérés. Respectés beaucoup votre mari puisqu'il sera votre chef, & pour rendre votre respect & votre obéissance moins pénible, rappelés-vous souvent cette pensée : c'est à Dieu que je me sou mets en la personne de celui qu'il m'a donné pour époux. Attachés-vous à aimer votre mari ; je ne crains rien pour la vertu d'une femme, quand elle remplit exactement le vœu qu'elle a fait d'aimer son époux. Tâchés d'attirer son estime & sa confiance par une conduite modeste, décente. Mettés-vous sur le ton de refuser tous les plaisirs qu'il ne pourra pas partager avec vous. Que ses amis soient les vôtres, recevés-les avec un visage ouvert & content, mais sans familiarité. Si vous aviez le malheur d'avoir à vous plaindre de votre époux, d'éprouver du dégoût pour lui, gardés-vous de laisser rien échapper qui puisse en instruire le public ; n'en parlés qu'à Dieu, & tout au plus qu'à une amie éprouvée dont vous rechercheriez des conseils utiles. Il se trouve un grand nombre d'hommes méprisables qui attendent le premier moment du dépit & du mécontentement d'une femme pour lui

offrir des consolations dangereuses. Voilà, Mesdames, une légère esquisse de vos devoirs en qualité d'épouse ; examinons quels sont ceux que vous imposera la qualité de mère.

Un des motifs que doit avoir une chrétienne en se mariant, est de donner des enfans à l'église & des citoyens au ciel ; mais, Mesdames, qu'il est peu de mères qui pensent à prendre les moyens nécessaires pour remplir ces deux fins ! Vos devoirs à cet égard commenceront au moment où vous serez mère, c'est-à-dire, que vous soupçonnerés être grosse. Dès cet instant, plus d'exercices violens, comme de monter à cheval, de danser, de veiller immodérément, plus de caprice dans votre nourriture, les fruits cruds, la salade &c. doivent vous être interdits, ou si vous aviez envie d'en manger, il faudroit le faire avec modération. Une femme se mocqueroit de moi si je lui disois de se précautionner contre l'homicide, c'est-à-dire, de prendre garde à ne tuer personne. Les femmes, me répondroit-on, sont nées pitoyables & ne sont guère tentées de tuer quelqu'un. Cependant, combien de jeunes femmes étourdies & imprudentes sont vraiment coupables de ce crime, & causent la mort
de

de leurs enfans avant leur naissance? Combien d'autres mettent au monde des enfans foibles ou malfains, qui périssent presque en naissant, ou qui traînent une vie languissante, par le peu de soin qu'ont eu leurs mères de se conserver pendant leur grossesse? Cet article est d'une conséquence infinie, & vous n'y pouvez faire trop d'attention. Lorsque vous vous croirez enceinte, il faudra vous mettre à genoux, & consacrer votre enfant au Seigneur. Un enfant est alors incapable de rendre à son Dieu ce qu'il lui doit, c'est aux mères à s'acquitter pour lui de ces devoirs. Elle est obligée d'adorer, d'aimer, de remercier son createur pour elle & pour son enfant, de lui demander pour lui la grace du bâême. Toutes les fois qu'elle se sent tourmentée des incommodités de la grossesse, elle doit adorer la justice de Dieu, & se soumettre de bon cœur au châtimement qu'il a imposé à la femme coupable. L'impatience, la mauvaise humeur au lieu de diminuer le mal, l'augmentent. Enfin, comme sa vie est en quelque danger lorsqu'elle met son enfant au monde, elle ne doit rien épargner pour se mettre bien avec Dieu, & faire tout ce qu'elle voudroit avoir fait au moment de sa mort.

Lady LOUISE.

Mais, ma Bonne, cette pensée qu'on peut mourir en mettant son enfant au monde, cette préparation à la mort, n'est-elle pas capable d'effrayer & de mettre par-là dans un grand danger ?

Madem. BONNE.

Seroient-ce des chrétiennes que la crainte de la mort pourroit effrayer à ce point ? Je suppose que sans aucune préparation vous soyés, ou vous vous croyés dans quelque danger, vos frayeurs ne seront-elles pas infiniment plus vives, & ne rendront-elles pas votre mal beaucoup plus dangereux ? Voici comme pense une personne raisonnable : De cens femmes qui sont dans ma situation, il en meurt deux, & il en réchappe quatre vingt dix-huit : j'ai donc beaucoup plus lieu d'espérer que de craindre ; mais comme une bonne mort est la chose du monde qui m'importe le plus, je ne risque rien à me tenir prête, & je risquerois beaucoup en ne le faisant pas.

Lady

Lady LUCIE.

Je n'ai qu'une objection à faire à cela, ma Bonne ; & cette objection m'a été fournie à l'occasion de ce que je vais vous dire. Une Dame de mes amies, âgée de dix-huit ans, tomba en consommation, & après quelques mois fût abandonnée des médecins. Comme on sent peu de douleur dans cet état, cette pauvre enfant n'eut jamais le moindre soupçon de l'état où elle étoit, & la veille de sa mort, elle faisoit de grands projets pour l'année suivante. Une Dame de ces amies qui est fort raisonnable, me racontoit qu'elle avoit eu bien de la peine à s'empêcher de pleurer en voyant qu'elle prévoyoit si peu sa fin. Et mon Dieu ! lui dis-je en l'interrompant, est-ce que vous n'eutes pas la charité de l'avertir qu'elle ne devoit plus s'occuper que de Dieu & de l'éternité ? Bon, me répondit séchement cette Dame, voilà une belle nouvelle à donner à un pauvre malade ; cela seroit capable d'avancer sa mort : une personne qui vit bien, est toujours prête à paroître devant Dieu. Cette dernière raison me parût sans réplique, & c'est l'objection que j'ai à vous faire.

Madem. B O N N E.

Nous sommes d'accord quant aux mots ; mais le ferons-nous si nous les expliquons ? Une personne qui vit bien, est toujours préparée à la mort ; mais qu'est ce qu'on entend par vivre bien ? Cette explication nous meneroit bien loin, & nous écarteroit trop de notre sujet ; elle trouvera sa place une autrefois : j'en appelle seulement à vos consciences, Mesdames ; il n'y en a aucune de nous, j'en suis sûre, qui ne craignit de paroître devant Dieu si on lui disoit qu'il faut mourir dans une demie-minute : cette bonne vie dont on la flatteroit, ne lui paroîtroit pas telle ; elle y trouveroit bien de choses au sujet desquelles, elle croiroit avoir besoin de tems pour demander miséricorde. D'ailleurs, Mesdames, chaque tems de la vie a ses devoirs & ses vertus particulières ; celui de la mort est un tems de récolte pour les ames vertueuses puisqu'elles ont alors l'occasion de pratiquer les plus héroïques vertus. Rappelez-moi ce sujet à votre retour de la campagne ; il est de la dernière conséquence puisqu'on ne meurt qu'une fois, & que notre salut éternel dépend de la manière dont nous mourons. Je ne vous
dirai

dirai rien de vos devoirs à l'égard de vos enfans lorsqu'ils sont venus au monde, puisque nous devons nous revoir avant que vous ayés besoin de cette leçon. Par rapport à vos devoirs comme maîtresse de maison, vous avés à vous préserver de la hauteur, de la mollesse, de la familiarité, & d'une aveugle confiance. Pour vous convaincre de l'obligation où vous êtes de veiller sur vos domestiques, rappellés-vous ces paroles de St. Paul : *celui qui n'a pas soin des siens, est pire qu'un infidèle.*

Miss CHAMPETRE.

Ma Bonne, ma mère pour m'encourager à accepter le parti qui m'est offert, m'a dit que je n'aurois aucun embarras par rapport aux domestiques puisque la maison de mon futur époux est gouvernée depuis vingt ans par une femme de charge en laquelle il a une aveugle confiance. Comme j'ai crû devoir m'informer de tout ce qui pourroit contribuer ou nuire à ma tranquillité, j'ai fait quelques questions au sujet de cette femme, à la femme de chambre de ma mère qui a servi dans la même maison qu'elle : elle ne m'a répondu qu'en levant les épaules, & je n'en ai rien pû ti-

rer ; mais son silence semble m'en dire beaucoup. Que me conseillés-vous à cet égard ? Si Mr. M * * * est entêté de cette femme, & qu'il ne juge pas à propos que je veille sur sa conduite, serai-je encore responsable des abus auxquels on ne me permettra pas de remédier ? & ne pourrai-je pas en conscience fermer les yeux sur tout le détail domestique dont cette femme sera chargée ? Si au contraire, je remarque qu'elle répond à la confiance de mon mari, n'aurai-je pas un double motif de ne me mêler de rien ?

Madem. B O N N E.

Vous me proposés un cas à décider sur lequel je suis fort embarrassée, & je vais vous en dire la raison, c'est que mon orgueil s'est déjà révolté contre cette servante devenue maîtresse de son maître ; c'est qu'il m'a crié bien haut, que pour rien au monde je ne voudrois souffrir dans ma maison une personne qui ne dépendit pas de moi : ce qui redouble mon embarras, c'est que la raison me tient à peu près le même langage que l'orgueil, & que je suis par conséquent en danger de me méprendre sur les motifs de ma décision.

Lady

Lady LOUISE.

Permettéz-moi de vous interrompre, ma Bonne ; j'admire cette promptitude avec laquelle vous avés démêlé ce qui se passe dans votre cœur, & je connois combien cette science me seroit nécessaire puisque toutes mes fautes viennent des méprises que je fais en prenant la voix des passions pour celle de la raison.

Madem. BONNE.

On m'a tellement dévoilé mon cœur quand j'étois jeune, qu'il ne m'est presque plus possible de m'y méprendre. La Dame dont je vous ai promis l'histoire, épluchoit, si je puis employer ce terme, tous mes mouvemens, m'en faisoit démêler les causes ; comme c'est la principale partie de l'éducation, & qu'elle s'étoit chargée de la mienne, il ne se passoit rien au dehors de moi dont elle ne fût chercher les ressorts au fond de mon cœur. La réflexion Mesdames, peut suppléer à cette heureuse habitude. Elle m'a encore appris, quand je me trouvois en suspens comme je le suis à présent, à ne rien décider sans avoir pris du tems pour réfléchir & demander les lu-

mières du St. Esprit; souffrés donc que j'attende jusqu'à demain à vous répondre: aussi bien voici le moment où nos enfans se rassemblent, & je suis sûre qu'il y en a déjà plusieurs dans la chambre de Lady *Sensée*; je vais sonner, s'il vous plaît, pour les faire entrer.

Madem. B O N N E.

Miss *Molly* va reprendre l'histoire du nouveau testament où nous l'avons laissée.

Miss M O L L Y.

Un ange du Seigneur apparût en songe à *Joséph*, & lui dit de mener *Jésus* & *Marié* en Egypte parcequ'*Hérode* cherchoit à faire mourir le Sauveur. Effectivement, ce méchant Roi voyant que les Mages l'avoient trompé, entra dans une furieuse colère, & envoya des soldats aux environs de Bethléem & dans cette ville, pour tuer tous les enfans au dessous de deux ans. Ainsi la parole d'un prophète fût accomplie; voici ce qu'il avoit dit à ce sujet: *On a entendu dans Rama de grands cris, Rachel pleurant ses enfans sans pouvoir se*

con-

consoler parcequ'ils n'étoient plus. Le prophète disoit cela, Mesdames, parceque *Rachel* étoit enteriée proche de là.

Miss BELOTTE.

Nous avons chés nous un tableau du massacre de ces pauvres enfans. Ah ! ma Bonne, on ne peut regarder sans pleurer les pauvres mères qui se sauvent échellées avec ces petits innocens que les soldats massacrent dans leur sein. Comment, Dieu a-t-il pû souffrir une telle barbarie, & ne pas écraser *Hérode* d'un coup de tonnerre ? car enfin, si cela eut dépendu de moi, je vous jure que je l'aurois fait pour sauver la vie à tant d'enfans.

Madem. BONNE.

Un jour Jésus-Christ se présenta dans un endroit où l'on refusa de le recevoir. Les fils de *Zébédée* touchés de l'affront qu'on faisoit à leur maître, lui dirent : voulés-vous que nous faisons descendre le feu du ciel sur ces misérables ? *Vous ne savés pas quel est l'esprit qui vous anime,* leur répondit Jésus. Je vous en dis autant, ma chère.

chère. Dieu qui est infiniment bon & sage, a permis le massacre des innocens pour leur bonheur ; gardons-nous de murmurer contre lui lorsqu'il permet que les méchans réussissent dans les choses injustes qu'ils entreprennent : leur triomphe fera court, quand même il dureroit autant que leur vie. Lorsque nous serons tentés d'accuser la providence en pareil cas, rappelons-nous ces belles paroles du Sage : *J'ai vu l'impie s'élever comme le Cédre du Liban ; j'ai passé, & il n'étoit plus.*

L'Evangile que nous venons d'entendre, nous confirme encore l'utile leçon de l'obéissance aux puissances. Jésus ne cherche à se soustraire à la cruauté d'*Hérode* que par la fuite : remarqués, Mesdames, qu'*Hérode* étoit un usurpateur qui n'avoit aucun droit au trône de *David*, que de plus il étoit fort méchant. C'est à ce tyran que Jésus se soumet, contre lequel il n'emploie pas la violence. Nous le verrons par la suite prêcher dans la Judée sous le règne du fils de cet usurpateur, sans que jamais il sorte une parole de sa bouche sacrée qui puisse porter les peuples à se révolter contre lui. Nous allons, Mesdames, continuer l'histoire de *Socrate*.

Lady

Lady MARY.

Elle me fera beaucoup de plaisir ; j'avoue pourtant que j'espérois autre chose. Ma Bonne nous a promis l'histoire de la Comtesse devenue jardinière ; je me flattois qu'elle alloit tenir sa parole.

Madem. BONNE.

Cela est bien juste, ma chère, & comme je craindrois que votre impatience ne nuisit à votre attention, nous remettrons *Socrate* pour la fin de notre leçon.

Histoire de la Comtesse de Monneville.

Mademoiselle *du Rossir* étoit d'une maison très-ancienne, mais pauvre. Sa mère l'ayant laissée orpheline fort jeune, le Comte son père la fit entrer à St. Cyr, c'est-à-dire, Mesdames, dans un convent fondé par le Roi, où l'on reçoit les filles de qualité sans fortune. Elles y sont très-bien élevées, y ont toutes sortes de maîtres, & quand elles en sortent à vingt ans, on leur fait présent de cent vingt cinq guinées. Pendant que *Madem. du Rossir* étoit à ce con-

convent, son père trouva une veuve assez riche qu'il épousa & qui mourût en accouchant d'un fils. Peu d'années après, le Comte *du Rossair* étant retenu au lit par la goutte, fit présenter un placet au Roi pour obtenir que sa fille pût sortir du convent pour prendre soin de lui, sans perdre sa dot. Sa demande lui fût accordée, & elle rentra chés son père à seize ans.

Figurés-vous un grand villain château dont la plupart des appartemens tomboient en ruine & n'étoient point habités, des lits de velours & de drap d'or dont on ne distinguoit plus la couleur, tant ils étoient vieux & sales; trois carrosses cassés sous la remise & vingt chevaux dans l'écurie: voilà le tableau du lieu où Madem. *du Rossair* trouva son père. Il y avoit quinze domestiques dans la maison qui passaient leur tems à manger & à boire les provisions & le vin que le Comte prenoit à crédit & par conséquent fort cher. Cinq à six gentilshommes des environs grands chasseurs, sous prétexte de désennuyer le malade, avoient fait de sa maison une auberge où ils venoient s'enivrer régulièrement chaque jour. D'abord, Madem. *du Rossair* qui avoit entendu dire que sa belle-mère avoit laissé beaucoup de bien, ne s'étonna

s'étonna pas de la dépense que faisoit son père ; mais quoique son âge ne fût guère propre aux réflexions, elle ne pût s'empêcher d'en faire. Elle voyoit deux grands cocquins portant le nom de jardiniers qui laissoient en friche un vaste jardin potager, pendant qu'en étoit forcé d'acheter des légumes ; de grandes prairies qui faisoient partie du domaine du château, suffisoient à peine à nourrir des chevaux qui ne servoient qu'aux parasites de son père. Comme elle étoit fort timide, elle n'osoit s'expliquer avec le Comte sur ce qu'elle voyoit, & l'impudence des valets ne lui permettoit pas de s'opposer aux désordres les plus crians.

Une servante âgée, nommée *Nicole*, qui lui servoit de femme de chambre, excita sa timidité. Et quoi, Mademoiselle, lui dit-elle un jour en l'habillant, souffriés vous que sous vos yeux on achève de ruiner Mr. votre père ? Encore quelques années de ce train de vie, & ce pauvre gentilhomme chassé de son château dont la vente ne suffira pas pour payer ses dettes, sera réduit à mourir à l'hôpital. Madem. du *Rossoir* avoua à *Nicole* qu'elle s'étoit apperçue de ce qu'elle lui disoit ; mais, ajouta-t-elle, que veux-tu que je fasse ?

fasse ? Mon père, à ce que je vois, n'est pas d'humeur à veiller sur ses affaires, & il ne convient pas à une fille de ma qualité & de mon âge de prendre l'emploi d'une femme de charge. Et mort de ma vie, lui dit *Nicole*, vous voilà bien avec votre qualité ; tenés, Mademoiselle, je ne suis qu'une pauvre païssanne qui ne fait ni lire ni écrire, & pourtant je gagerois bien que je me connois mieux en noblesse que vous. Vous la faites consister vous autres à être bien vêtue, à tenir une bonne table, à ne faire œuvre de vos dix doigts toute la journée, ou tout au plus à faire quelques brimborions qui ne sont bons à rien, & moi, je crois qu'elle consiste à être plus juste, plus honnête gens que les autres. En bonne foi, Mademoiselle, quel sera le plus noble, de vivre ici aux dépens d'autrui, de voir la mémoire de Monsieur votre père en horreur à tous ceux qu'il aura ruinés, ou de faire des efforts pour rétablir ses affaires, & acquitter ses dettes ? Voyés-vous, je ne donnerois pas un liard d'une Demoiselle qui feroit ce que je vous conseille par avarice ; mais je me mettrois volontiers à genoux par respect, devant celle qui se feroit fermière

mién
à ch
C
espr
Ross
font
furm
core
yeux
le tr
les
soin
sent
entr
sa fo
sa m
fena
nou
ceq
giro
me
A
sent
l'ou
que
répo
info
de g
dot

mière par esprit de justice, & pour rendre à chacun ce qui lui est dû.

Ce sermon de *Nicole* fit son effet sur un esprit naturellement droit. Madem. du *Rossoir* comprit les devoirs de ceux qui sont vraiment nobles, & déterminée à surmonter la répugnance qu'elle avoit encore pour un travail laborieux & bas aux yeux du vulgaire, elle peignit à son père le triste état de sa maison, & le conjura les larmes aux yeux de lui abandonner le soin de la réformer. Le Comte lui représenta toute la difficulté de ce qu'elle alloit entreprendre sans aucun espoir d'améliorer sa fortune, puisque tout ce qui resteroit à sa mort, apartiendrait au fils de la seconde femme. Cette courageuse fille en prit un nouveau motif d'exécuter son dessein, parcequ'elle étoit assurée par-là qu'elle n'agiroit que par l'amour de la justice, comme *Nicole* le lui avoit fait envisager.

Ayant arraché plutôt qu'obtenu le consentement de son père, elle commença l'ouvrage par congédier tous les domestiques à la réserve d'un seul dont *Nicole* lui répondit. Ce qui rendoit cette canaille si insolente, c'est qu'on devoit trois années de gages. Madem. du *Rossoir* prit sur sa dot dequoi les payer; elle en fût quitte pour

pour quarante guinées, car dans les provinces, les domestiques gagnent fort peu. Un jardinier laborieux prit la place des deux fénéans qui avoient eu ce titre. Une servante de basse cour, le fidèle *Lucas* dont *Nicole* avoit répondu, & une cuisinière; voilà à quoi elle borna le domestique. Dès le lendemain de cette réforme, les chevaux prirent le chemin du Marché où ils furent échangés contre de bonnes vaches. On garnit la basse cour des animaux domestiques propres à apporter quelque profit. La compagnie ordinaire du Comte fût bientôt instruite de cette réforme, & ne trouvant plus rien à sa table propre à nourrir la sensualité, se congédia d'elle-même, & fût remplacé par deux familles qui habitoient dans le village voisin, qui sachant qu'on avoit banni la débauche du château, se firent un plaisir de venir tenir compagnie au malade qui se vit bientôt en état de leur rendre leurs visites, la sobriété l'ayant guéri de sa goutte au bout de deux mois. Madem. du *Rossoir* n'avoit pas perdu ce tems. Elle fit venir tous ceux auxquels son père devoit, leur déclara qu'ils seroient payés en deux années à condition, qu'ils reformeroient leurs mémoires, & retrancheroient les

somm-

som-
pour
Ces
trem
de b
un c
fit à
chac
emp
du p
état
Nico
dans
beur
soier
gent
étoit
serv
part
s'em
& l
n'av
tant
pour
prof
basse
jard
fruit
conf

sommes dont ils les avoient grossis, pour trouver l'intérêt de leur argent. Ces pauvres gens qui commençoient à trembler pour leurs dettes, consentirent de bon cœur à sa proposition; ils rayèrent un quart de tous ces mémoires: on leur fit à tous huit billets pour être payés à chaque quartier, & Madem. du Rossair employa le reste de sa dot à payer la moitié du premier d'avance. Pour se mettre en état de remplir ses engagements, *Lucas* & *Nicole* alloient deux fois chaque semaine dans deux marchés voisins pour vendre le beurre, le fromage & les œufs qui se faisoient au château, & rapportoient de l'argent dont la moitié se mettoit à part, & étoit regardé comme un dépôt sacré réservé pour payer les dettes; le reste se partageoit encore en deux parts dont l'une s'employoit aux réparations du château, & le reste à l'entretien de la table qui n'avoit plus rien de superflu & qui pourtant étoit toujours assés honnêtement servie pour recevoir un honnête homme. Au profit qu'on retiroit des vaches & de la basse cour, se joignît bientôt celui du jardin qui rapportoit quatre fois plus en fruits & en légumes qu'on n'en pouvoit consumer dans la maison. Madem. du Rossair

Rossoir se levoit régulièrement à cinq heures du matin ; elle passoit la matinée à veiller sur les ouvriers & son petit domestique : l'après dîner elle tenoit compagnie à son père & à ceux qui le venoient voir ; mais elle disoit agréablement, on ne parle pas avec les doigts, ainsi on me permettra d'occuper les miens. D'abord, elle déborda tous les meubles où il y avoit de l'or, & les décrassa pour les mettre en état d'être vendus ; elle y substitua des meubles simples, mais neufs & propres, & pendant qu'elle s'occupoit à ce travail, *Lucas* aidait au jardinier, & *Nicole* encourageoit par son exemple les servantes à filer, pour remplir les armoires de linge, car elles étoient vuides au tems de la réforme. Le dégoût que de tels emplois causèrent d'abord à Madem. du *Rossoir*, diminua peu à peu, & à chaque quartier où elle payoit les dettes de son père, elle goûtoit une joye si pure qu'elle se trouvoit dédommée de tous ses travaux. Elle eut encore un autre sujet de mortification qu'elle n'avoit pas prévu ; ce fût les railleries de ceux qui avoient perdu aux changemens qu'elle avoit faits : il est vrai qu'elle les sentit peu ; les louanges de tous les honnêtes gens, les bénédictions de
ceux

ceux auxquels elle rendoit justice, & qui pourtant régardoient ce qu'ils recevoient d'elle comme un don, compensoient d'une manière bien avantageuse les mépris de ceux qu'elle méprisoit elle-même.

Cependant, le Comte qui jouissoit d'une parfaite santé, étoit pénétré de respect pour sa vertueuse fille, & de douleur de ne pouvoir augmenter sa fortune. Madem. du Rossair sembloit avoir oublié qu'elle avoit sacrifié sa dot au rétablissement de ses affaires; il s'en souvint, & n'ayant rien dont il pût disposer que de sa vaisselle d'argent, il la mit en dépôt chés un de ses frères qui possédoit une petite cure dans le voisinage, avec ordre de la remettre à sa fille après sa mort, pour la payer des sommes qu'elle avoit avancées. Il lui annonça même qu'il vouloit que toutes les épargnes qu'elle feroit après le paiement entier de ses dettes, fussent réservées pour augmenter sa dot. Ce fût alors qu'il connût toute la noblesse du motif qui avoit fait agir sa fille. J'ai pû sans rougir, lui dit-elle, m'acquitter des emplois les plus bas pour satisfaire à un devoir de justice; je continuerai à prendre les mêmes soins par amitié pour mon frère quoique je n'aye pas le bonheur de le connoître: il suffit qu'il

qu'il soit votre fils pour m'intéresser à son fort ; mais, mon père, ce seroit vraiment m'avilir & me mettre au rang d'un domestique, que de rendre mes soins mercenaires : je ne veux d'autre récompense de mes peines que le plaisir de les prendre pour vous & pour lui. Le Comte passa encore quelques années avec sa charmante fille, & mourût sans avoir le tems de la recommander à son frère qui étoit alors en Italie. Ce frère ne ressembloit en rien à sa sœur, & loin de lui savoir gré du soin qu'elle avoit pris de lui sauver son bien, il lui reprocha qu'elle avoit déshonoré son père en le faisant vivre comme un grédin ; il ajoûta qu'elle étoit la maîtresse de rester dans le château, pourvû qu'elle voulût s'assujettir à ne se mêler de rien. Madem. *du Rossir* remercia son frère, & se retira chés son oncle. C'étoit un ecclésiastique pénétré de ses devoirs. Ma chère nièce, lui dit-il, Dieu fait que si j'eusse reçu quelques biens de mes pères, je me ferois un plaisir d'en disposer en votre faveur ; mais le superflu du revenu de ma cure appartient à mes pauvres paroissiens : je croirois commettre un sacrilège d'en distraire la plus petite somme puisque c'est le patrimoine de la veuve & de l'orphelin ; ainsi

ainsi vous ne devés compter que sur le peu que vous a laissé votre père, cela se monte à cinq cens louis : voyés quel emploi vous voulés faire de cette somme.

Madem. *du Rossair* se trouva dans un grand embarras : elle auroit bien souhaité être religieuse ; mais elle n'avoit pas de vocation, & son digne oncle qui le connoissoit aussi bien qu'elle, n'avoit garde de chercher à diminuer sa répugnance pour le convent par des motifs humains.

Le Comte de Monneville avoit une très-petite terre dans cette paroisse ; il avoit été touché du mérite de Madem. *du Rossair* : il déclara ses sentimens au curé en gémissant de n'avoir pas une fortune digne d'elle. *Nicole* fût appelé au conseil, & prouva par de très-bonnes raisons que des personnes modérées & laborieuses pouvoient se flatter de n'être jamais sans ressources ; que la providence bénissoit l'industrie, & qu'ainsi sa maîtresse devoit se confier en elle du soin de sa famille future qu'elle laisseroit assés riche si elle la laissoit vertueuse. Le curé fût de l'avis de *Nicole*, & Madem. *du Rossair* devint Comtesse. Sa dot fût employé à acheter un terrain contigu à celui qui faisoit le patrimoine de son époux ; elle prit sur elle le soin de faire cultiver

ses terres, & Dieu bénit tellement ses soins que son époux devenu Colonel au bout de deux ans, eut la facilité de faire décemment la dépense qui convenoit à son rang. La Comtesse pendant son absence s'occupoit dans ses momens de loisir de l'éducation d'un fils & d'une fille dont Dieu avoit béni leur mariage. Le miracle de la multiplication sembloit se renouveler en sa faveur ; la grêle, les insectes paroissoient respecter ses champs, & ce qui se croiroit à peine, elle trouvoit dans son nécessaire un superflu pour aider ses pauvres voisins dont elle étoit adorée. Elle étoit si heureuse dans sa situation qu'elle ne l'eut pas changée pour la plus brillante. Vous verrez par la fin de cette histoire que nous remettrons à demain, qu'elle devoit en changer bientôt. *Lady Violente* va continuer à nous répéter celle de *Socrate*.

Lady V I O L E N T E.

Il y avoit dans la ville d'Athènes un grand nombre de faux philosophes qui enseignoient un galimatias qu'ils appelloient philosophie ; mais ils ne faisoient pas comme *Socrate*, & ils exigeoient de grandes sommes pour embrouiller la cervelle de ceux

ceux
leu
ver
Il
not
il p
en
trop
qu'i
de
la l
qu'i
& l
plus
des
tom
ce q
parm
air
voir
ce q
Athé
mes

M
cette
driés.

ceux qui avoient le malheur de devenir leurs disciples. *Socrates* entreprit de prouver que ces gens-là étoient des ignorans. Il faut vous souvenir, Mesdames, que notre philosophe avoit l'air assés stupide ; il prenoit le moment où ces gens parloient en public, leur disoit qu'il avoit l'esprit trop lourd pour entendre les belles choses qu'ils disoient au peuple, & les supplioit de répondre aux questions qu'il prendroit la liberté de leur proposer. Il étoit si fin qu'il cachoit admirablement son intention, & leur faisoit d'abord les demandes les plus simples ; & leurs réponses devenant des principes souvent faux, il les faisoit tomber en contradiction avec eux-mêmes, ce qui excitoit de grands éclats de rire parmi le peuple ; alors *Socrate* disoit d'un air niais : je suis bien malheureux de n'avoir pas assés d'esprit pour comprendre ce que disent de si habiles gens, & les Athéniens apprenoient par-là que ces hommes n'étoient pas de vrais savans.

Lady CHARLOTTE.

Ma Bonne, je ne comprends pas bien cette façon de disputer de *Socrate* ; voudriez-vous nous en donner un exemple ?

I 2

Madem.

Madem. BONNE.

Ce sera pour la première fois, ma chère; *Platon* disciple de ce grand homme, nous a laissé quelques-uns de ses dialogues. Voyés-vous, Mesdames, j'appelle *Socrate* un grand homme; c'est par habitude & par un effet du préjugé : bientôt nous-al-lons le trouver bien petit. Continués, *Lady Violente.*

Lady VIOLENTE.

Ma Bonne parle de la mort de *Socrate* où véritablement il y a quelque chose à redire. Vous sentés, Mesdames, que *Socrate* fût regardé de mauvais œil par tous ces faux philosophes & par leurs amis; dès-lors ils jurèrent sa perte, & ils la commencèrent par le moyen d'un poète, nommé *Aristophane*, qui fit une comédie, appelée *les Nuées*, dans laquelle il fit dire à *Socrate* mille impietés & extravagances, afin de connoître les dispositions du peuple à l'égard du philosophe. Comme ils virent que les Athéniens au lieu de se fâcher contre le poète, rioient des sottises qu'il faisoit dire à *Socrate*, ses ennemis en

con-

conclurent qu'ils pourroient le perdre un jour.

Lady MARY.

Ah ! mes bons amis les Athéniens ! J'ai bien peur que vous n'alliés faire quelque sottise ; mais, ma Bonne, peut-être je les accuse à tort : il pouvoit bien être qu'ils ne savoient pas que c'étoit de *Socrate* que le poëte vouloit parler.

Madem. BONNE.

Cette question, ma chère, me fait voir que vous n'avez aucune idée de la comédie des Grecs ; & je vais vous apprendre combien elle étoit différente de la nôtre. D'abord, on ne jouoit pas la comédie dans une maison ; c'étoit au milieu d'une place publique où il pouvoit tenir plus de dix mille personnes.

Miss MOLLY.

Et comment, les acteurs pouvoient-ils parler assez haut pour être entendus d'un si grand nombre d'hommes ?

Madem. B O N N E.

Il y avoit un bien plus grand nombre de spectateurs à Rome. D'abord, le théâtre avoit des côtés où l'on plaçoit des vases d'airain qui en recevant la voix, la portoient fort loin, c'étoit comme des échos ; & puis, les acteurs avoient des masques qui grossissoient leur voix, & afin qu'un homme pût employer toutes ses forces à parler, il ne se fatiguoit point à faire les gestes qui convenoient aux paroles qu'il prononçoit, c'étoit un autre acteur qui faisoit ces gestes.

Miss S O P H I E.

Quelle extravagance ! Et comment, les Athéniens & les Romains pouvoient-ils s'amuser d'un pareil spectacle ?

Madem. B O N N E.

Miss *Sophie* est toujours la même ; qu'une chose n'entre pas d'abord dans son esprit, c'est une extravagance, une sottise : elle ne se donne pas la peine de faire le moindre examen, ni même d'entendre jusqu'à la fin ce qu'on a à lui dire. Que
cet

cet exemple vous corrige, ma chère, & daignés m'écouter jusqu'au bout.

Les acteurs avoient un masque sur le visage, & on ne pouvoit appercevoir le mouvement de leurs lèvres & de leurs yeux; par conséquent les spectateurs qui étoient éloignés, croyoient que celui qui faisoit les gestes, étoit celui qui parloit.

Il faut remarquer encore, Mesdames, que chés les Athéniens, les poètes ne faisoient pas toujours leurs comédies sur des caractères d'imagination: ils jouoient hardiment les personnes qui étoient en charge, les généraux d'armée, les orateurs, & ceux qui gouvernoient la république; & afin que le peuple ne pût pas ignorer le nom de celui dont on se mocquoit, l'acteur qui faisoit les gestes, & qui paroissoit parler, portoit un masque qui ressembloit parfaitement à celui dont on se mocquoit: ce fût ainsi que parût l'acteur qui représenta *Socrate*, & par conséquent les Athéniens ne pouvoient se tromper à cet égard.

Ce ne fût pourtant que bien des années après qu'on eut joué cette comédie ou plutôt cette farce, que *Socrate* fût accusé devant les juges. C'est dans cette occasion que tout le monde dit qu'il s'est couvert de gloire, & c'est alors selon moi,

qu'il mérita véritablement la mort à laquelle il fût condamné.

Mifs CHAMPETRE.

Vous allés donc faire une seconde fois le procès de ce pauvre *Socrate* ? Mais, ma Bonne, vous êtes son accusatrice ; en bonne règle vous ne devés pas le juger : nommés lui donc des juges & un avocat.

Madem. BONNE.

Votre remarque est juste, ma chère. Ses-juges & ses avocats seront toutes celles qui m'écoutent ; mais je ne serai pas pourtant l'accusatrice de *Socrate* : il s'accusera lui-même, mes enfans.

Socrate fût accusé par un certain *Mélitus* & plusieurs autres hommes de néant de corrompre l'esprit des jeunes gens, de ne pas croire aux Dieux d'Athènes, & de vouloir en introduire de nouveaux. Que devoit-on attendre d'un philosophe tel que *Socrate* ? la confession de ses sentimens sur la divinité. C'étoit le moment de dire à cette multitude incensée : Athéniens, il n'y a qu'un Dieu, créateur du ciel & de la terre. Cette multitude de Dieux est ridicule ;

cule ; ceux que vous adorés comme tels, sont des hommes infames. Vous ne voudriés pas pour tout au monde si vous avés de l'honneur, que votre fille ressemblât à *Vénus*, votre fils à *Mercuré* le plus habile des voleurs, & vous rougiriés si l'on pouvoit vous prouver à vous-mêmes que vous ayés commis la dixième partie des crimes que vos poètes attribuent à *Jupiter*. Voilà ce que j'ai enseigné à vos jeunes gens, & ce que je suis prêt à vous prouver si vous voulés m'entendre ; c'est qu'il n'y a qu'un seul Dieu qui ne peut avoir eu de commencement, qui étant souverainement parfait, se plaît à voir des hommes vertueux qu'il récompense pendant qu'il punit les injustes, les menteurs, les traîtres à leur patrie, les mauvais peres, les juges iniques & passionnés. C'est entre ses mains que retournera mon ame qui en est sortie, sur laquelle vous n'avez aucune puissance.

Si *Socrate* eut parlé ainsi, Mesdames, je le regarderois comme un martyr de la divinité ; mais non : il s'amuse à parler d'une manière équivoque. Quoi, dit-il à *Melitus*, vous dites que je ne crois pas que le soleil & la lune soient des Dieux ? vous croyés parler à *Anaxagore* qui a dit que ces

autres n'avoient rien de divin. Les défenseurs de *Socrate* disent que ce discours n'étoit qu'une ironie. Je voudrois le penser comme eux ; mais cela n'est pas possible : il n'est pas permis de biaiser en aucune manière, d'éluder lorsqu'on nous demande raison de notre foi ; il faut parler librement, ou l'on devient criminel.

Lady SPIRITUELLE.

Je conviens qu'un chrétien doit toujours en agir ainsi ; mais *Socrate* n'avoit pas nos lumières : il ignoroit sans doute que c'est un crime de diffimuler en matière de religion. Ses disciples entendoient son ironie, & ce qu'il auroit dit sur la divinité, n'auroit servi de rien aux autres ; ainsi, ma Bonne, je vous trouve trop sévère.

Madem. B O N N E.

La lumière naturelle apprend à l'homme qu'il est permis en quelques occasions de taire ses sentimens, mais qu'il ne l'est jamais lorsqu'on nous interroge positivement, parcequ'alors c'est tromper. Les juges ne demandoient pour pardonner à
Socrate

Socrate que de s'avouer coupable en quelque chose : du moins *Socrate* le pensoit ainsi ; mais il dit qu'il lui seroit honteux de s'abaisser jusqu'à un mensonge pour sauver sa vie. Vous voyés, Mesdames, qu'il connoissoit ses devoirs par rapport au respect qu'on doit avoir pour la vérité ; aussi lorsqu'on lui eut demandé selon la coutume à quoi il se condamnoit, il répondit : pour avoir employé toute ma vie sans aucun salaire à vous rendre vertueux, je me condamne à être nourri le reste de mes jours aux dépens du public. Que n'ajoutoit-il, pour avoir travaillé à vous rendre vertueux en vous enseignant qu'il n'y a qu'un seul Dieu ! Ce seul mot en eut fait un martyr. Auresste, Mesdames, afin que vous ne m'accusiés pas de condamner *Socrate* de mon chef, écoutés sa sentence de la bouche de *St. Paul*. *Les anciens sages & philosophes*, dit ce grand apôtre, *ont connu Dieu par ses œuvres, & parceque l'ayant connu, ils ne l'ont pas glorifié. Dieu les a abandonnés aux désirs de leur cœur, en sorte qu'ils se sont déshonorés eux-mêmes par des vices honteux. Socrate l'apôtre de la vertu, n'est pas selon moi exempt de châtement. Ce philosophe se vantoit d'avoir appris la rhétorique de la*

fameuse *Aspasie* ; or cette *Aspasie* étoit non seulement une femme dont la mauvaise vie étoit publique, mais qui avoit dans sa maison plusieurs filles de son caractère, pour fournir des maîtresses aux Athéniens. Convenoit-il au grave *Socrate* d'avoir une liaison intime avec une femme ? Ne donnoit-il par-là un bel exemple aux jeunes gens qu'il enseignoit ? Aussi plusieurs personnes l'ont elle accusé d'avoir des mœurs fort déréglées, & sa liaison avec *Aspasie* me donne lieu de les croire malgré ce que disent ses défenseurs ; car j'aurai toujours mauvaise opinion d'une personne qui se plaira dans la compagnie des malhonnêtes gens. Que dites-vous à cela, Lady *Sensée* ?

Lady S E N S E ' E .

Vous savés, ma Bonne, que cette réflexion me vint d'abord dans l'esprit lorsque je lûs l'histoire ancienne ; mais ces Dames pensent sans doute mieux que moi, & je les prie de dire leur sentiment. . . . Personne ne répond, ma Bonne ; apparemment que toutes nos amies pensent comme St. *Paul* : car assurément, *Socrate* ne glorifia pas devant ses juges, le Dieu qu'il

qu'il connoissoit, d'où j'ose conclure que ce fût un châtiment de Dieu pour n'avoir pas eu les mœurs aussi réglées que ses lumières naturelles l'exigeoient.

Madem. B O N N E.

Je trouve votre raisonnement fort juste. Je vais finir ce qui nous reste à dire de *Socrate*.

Il fut condamné à boire de la ciguë qui étoit une sorte de poison qui faisoit mourir sans douleur. Remarqués, Mesdames, que les juges de *Socrate* étoient de fort malhonnêtes gens de le condamner à la mort; car ils le firent sans preuves, *Socrate* par malheur pour lui n'ayant jamais voulu convenir qu'il eut eu de mauvais sentimens sur la religion qu'on professoit à Athènes, & s'étant défendu avec force contre l'accusation qui portoit qu'il séduisoit la jeunesse. Ce qui rend les Athéniens inexcusables à son égard, c'est qu'ils eurent trente jours à réfléchir. Voici comment cela arriva.

Les Athéniens envoyoient chaque année des présens au temple d'*Apollon* à Delphes. Le vaisseau qui portoit ces présens, partit
le

le jour que *Socrate* fût condamné, & ne revint que trente jours après ; or il étoit défendu de faire mourir personne en l'absence de ce vaisseau, & par conséquent *Socrate* resta trente jours en prison.

Miss BELOTTE.

Et pendant tout ce tems, personne ne chercha à sauver le pauvre *Socrate* ? N'avoit-il pas des amis, un grand nombre d'écoliers ?

Madem. BONNE.

Je vous demande bien pardon, Mesdames ; mais je fais par expérience que l'affection des écoliers pour leur maître est une foible ressource. *Socrate* en trouva pourtant quelques-uns qui ne l'abandonnèrent point, mais en petit nombre ; il me semble même qu'ils ne firent pas ce qu'ils devoient faire à l'égard de *Socrate*. Le peuple Athénien avoit commué la sentence de mort portée contre *Miltiade* en une amande, en considération de ses services. Le peuple avoit donc le pouvoir de changer une sentence. Les Athéniens n'étoient

n'étoient que trop aisés à persuader. Un orateur éloquent étoit presque sûr de leur faire faire telle sottise qu'il voudroit, pourvu qu'il prit la peine de la leur déguiser sous une belle apparence ; pourquoi donc *Platon* disciple de *Socrate*, ne courût-il pas à la tribune aux harangues ? ou si on ne le lui permit pas, pourquoi ne courût-il pas de maison en maison, de rue en rue, pour faire connoître l'innocence de son maître ? Aucun des disciples de *Socrate* ne s'avisa de cet expédient ; ils se contentèrent de séduire celui qui le gardoit en lui donnant une somme d'argent pour l'engager à le laisser échapper.

Miss BELOTTE.

Socrate se sauva donc, & ne bût point cette villaine ciguë ?

Madem. BONNE.

Non, ma chère ; il prétendit que le serment qu'il avoit fait d'obéir aux loix, ne lui permettoit pas de se soustraire à l'arrêt de mort que la république avoit prononcé contre lui par la bouche de ses juges.

Lady

Lady SPIRITUELLE.

Peste soit de l'animal ! & si la république lui avoit commandé de tuer un homme, auroit-il crû être dans l'obligation de lui obéir ? non sans doute. Je me souviens d'avoir lû dans quelque endroit qu'il défobéït tout net aux trente tyrans qui lui commandoient d'aller enlever un homme innocent qu'ils vouloient faire périr. Comment donc, ne pensa-t-il pas qu'il n'étoit pas plus maître de sa vie que de celle d'un autre, & qu'il n'avoit pas promis d'obéir à ceux qui sous prétexte de faire observer les loix, violoient celle de la justice ? Est-ce que je me trompe, ma Bonne, si vous aviez été à la place de *Socrate*, auriez-vous eu cette fausse délicatesse, & ne vous seriez-vous pas sauvée bien vite ?

Madem. BONNE.

Peut-être bien, ma chère : j'aurois cependant eu une meilleure raison que celle de *Socrate* pour n'en rien faire ; mais pour bien entendre ma raison, il faut examiner les devoirs que la charité nous impose par rapport à nous & à notre prochain.

Nous

Nous devons aimer notre ame plus que celle de notre prochain ; mais nous devons aimer l'ame de notre prochain, du plus cruel de nos ennemis même, plus que notre vie : c'est-à-dire, que s'il falloit sacrifier notre vie pour procurer le salut d'un homme quelqu'il fût, pour l'empêcher de faire un crime, il faudroit la sacrifier ; car qu'est-ce que notre vie en comparaison d'une ame rachetée du sang de Jésus, en comparaison d'un crime qui offense le créateur du ciel & de la terre ?

En second lieu, nous devons préférer notre vie à celle d'un autre ; mais nous devons préférer la vie de notre prochain à notre intérêt temporel : c'est-à-dire, que si la mort d'un homme pouvoit nous procurer une grande fortune, ou nous empêcher d'être ruinées, il vaudroit mieux rester pauvre ou le devenir, que de causer la mort de notre prochain. Cela posé ; voyons de quoi il s'agiroit si on m'avoit condamnée injustement à la mort : de la perte de ma vie. De quoi s'agiroit-il par rapport au geolier qui me garderoit & qui par intérêt sacrifieroit son devoir ? d'un crime. Donc si j'étois juste, je préférerois la nécessité de mourir à celle de rendre ce geolier criminel.

Lady.

Lady LOUISE.

Ah ! ma Bonne, que votre doctrine est sévère ! Quoi, je serois obligée de sacrifier ma vie pour procurer le salut d'un homme qui m'auroit fait du mal, ou pour l'empêcher de faire un péché ?

Madem. BONNE.

Vous me faites trop d'honneur, Madame, d'appeller cela ma doctrine ; c'est bien celle de Jésus-Christ. Hélas ! je suis si méchante & si foible que si j'eusse fait l'Evangile, je ne l'aurois pas fait si parfait.

Lady LUCIE.

Je crois savoir tout le nouveau testament par cœur, & cependant, ma Bonne, j'ose vous dire que je n'y ai jamais lû rien qui approche de cela.

Madem. BONNE.

Je vais vous convaincre à la Socrate, ma chère ; répondés à mes questions. Quel est la seule chose qui soit vraiment un mal ?

Lady

Lady LUCIE.

Le crime.

Madem. BONNE.

La mort est donc un moindre mal que le crime ?

Lady LUCIE.

Sans doute.

Madem. BONNE.

Si ces deux choses se présentent, la mort ou le crime, & que vous fussiez obligée de choisir ; que feriez-vous ?

Lady LUCIE.

Je choisirois la mort si je m'aimois véritablement ; car la raison me diroit qu'il faudroit préférer la mort qui est un mal imaginaire, au crime qui est un mal réel.

Madem. BONNE.

Et s'il étoit question de votre salut, préféreriez-vous de vivre en le perdant, ou de mourir en l'assurant ?

Lady

Lady L U C I E.

Je serois bien ennemie de moi-même si je préférois ma vie à mon ame ; mais, ma Bonne, il n'est pas question de mon salut, c'est de celui de mon prochain dont il s'agit.

Madem. B O N N E.

Comment Jésus-Christ dans l'Evangile dit-il qu'il faut aimer son prochain ?

Lady L U C I E.

Comme soi-même.

Madem. B O N N E.

Donc il faudroit faire pour le salut de votre prochain ce que vous feriez pour le votre ; autrement vous vous aimeriez plus que lui, & vous n'accompliriez pas le précepte. Je vais vous rendre tout ceci plus clair.

Un homme qui n'a jamais entendu parler de Dieu, & qui a fort mal vécu, tombe malade de la peste ; je sais que cet homme sera damné s'il meurt sans se repentir, & il n'y a que moi qui entende sa langue & qui la parle,
par

par conséquent il n'y a que moi qui puisse l'exciter à demander pardon à Dieu, & le lui faire connoître ; mais il pourra fort bien arriver que je gagne son mal, & que j'en meure, n'importe, son ame étant plus précieuse que ma vie, je dois risquer le moins pour sauver le plus. Je fais au contraire que cet homme a vécu chrétiennement, je n'ai d'inquiétude que pour la vie qu'il perdra peut-être faute de secours, & que peut-être aussi il conservera si je risque la mienne ; alors ma conservation temporelle va devant la sienne, vie pour vie, la mienne doit avoir la préférence.

Lady SENSEE.

Mais, ma Bonne, serois-je homicide de moi-même si je m'exposois pour le secourir ?

Madem. BONNE.

Non, assurément, ma chère. Vous voyés tous les jours des hommes qui par intérêt servent dans les hôpitaux ; en France ce sont des personnes qui par charité se dévouent courageusement au service des pauvres malades, des filles même.

même de qualité & très-aimables. Elles font des actes de charité héroïque en agissant ainsi : elles exposent leur vie ; mais elles ne sont pas sûres de la perdre : au contraire, l'expérience apprend qu'elles s'accoutument au mauvais air, & gagnent rarement des maladies mortelles ; elles en sont quittes pour la galle, la vermine & autres semblables bagatelles.

Lady LOUISE.

Vous me faites frémir avec vos bagatelles. En Angleterre nous trouvons le moyen d'assister les pauvres sans nous exposer à toutes ces horreurs ; lorsqu'il est question d'assister les pauvres, nous envoyons nos femmes de chambre : n'est-ce pas comme si nous y allions nous-mêmes ?

Madem. BONNE.

Au jour du jugement, Madame, Jésus dira à votre femme de chambre : j'ai été malade, & vous m'avez servi ; j'ai été prisonnier, & vous m'avez visité : venés, possédés le royaume qui vous

à été préparé ; mais que vous dira-t-il à vous, Madame ? Vous avez eu horreur de ma misère , de ma pauvreté, de mes playes ; votre délicatesse vous a éloigné des lieux où j'étois malade & souffrant.

Miss SOPHIE.

Mais, ma Bonne, en conscience, conviendrait-il à des Dames de qualité de courir les gréniers, les hôpitaux, les prisons, & de s'exposer par-là à gagner la fièvre ou d'autres maladies ? Pourvûque les pauvres soient assistés, cela suffit ; & si je donne de l'argent pour les servir, n'est-ce pas comme si je les servois moi-même ?

Madem. BONNE.

Ne me faites jamais aucune objection quand il s'agira de l'Evangile ; si vous en trouvez la morale trop sévère, prénés-vous en à Jésus-Christ & non pas à moi. C'est à tous les justes pauvres & riches, de basse naissance ou de qualité, que Jésus dit : *j'ai été malade & prisonnier, & vous m'avez visité.* D'ailleurs, Mesdames,

dames, la crainte du mauvais air est un faux prétexte. J'ai connu un grand nombre de Dames de qualité qui alloient très-souvent dans les prisons & les hôpitaux, qui y menaient leurs filles, & je n'en ai jamais vû aucune qui y ait gagné un seul accès de fièvre. Vous êtes bien scrupuleuses sur le soin que vous devés prendre de votre santé lorsqu'il s'agit du service des pauvres, & cette même santé, vous la prodiguez lorsqu'il s'agit de vos plaisirs. Vous savés très-bien qu'en sortant de la comédie où il fait très-chaud, vous vous enrhumés, que les rhumes en Angleterre sont très-dangereux; cette considération, vous empêche-t-elle de vous y exposer? Pour moi, j'ai remarqué un grand nombre de jeunes personnes mortes de consomption pour un rhume gagné au bal, & cela n'en dégoûte point; j'aimerois bien mieux, & elles aussi actuellement, avoir gagné la mort en servant les pauvres. Mais en voilà assez sur cet article; nous reprendrons l'histoire Romaine la première fois aussi-tôt après la leçon du St. Evangile.

Fin du Premier Tome.



et
d
-
de
l-
ui
e.
in
té
s,
és
us
o-
us
re
a-
y
un
or-
ga-
nt;
ac-
er-
flés
nif-
tôt